

futur escale

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Science-Fiction

Isaac
Asimov

PRÉSENTE



Futurs sans escale

Si j'écrivais ceci sous forme de roman, j'intitulerais le chapitre où je relate ma dernière journée à Londres : « Le jour des deux humiliations ». Cela se passait fin décembre, juste avant les vacances, et le

PRESSES  POCKET

ISAAC ASIMOV présente : FUTURS SANS ESCALE
Textes choisis par Patrice Du vie

© 1985, Davis Publications pour *Plus près de toi*

© 1987, Davis Publications pour *La lune et Michel-Ange et Mes nuits chez Harry*

© 1988, Davis Publications pour *En attendant les Olympiens. Le Lupanar ambulant de Ginny Hanches-de-Velours, Au revoir, Cynthia, Insignifiance*

© Jacques Goimard pour *Portrait de dame avec dragon*

ISBN 2-266-03441-3

Table des matières

- 1 EN ATTENDANT LES OLYMPIENS : par Frederik Pohl (1988)
- 2 MES NUITS CHEZ HARRY : Lawrence Watt-Evans (1987)
- 3 PLUS PRÈS DE TOI, MON DIEU : Charles Sheffield (1985)
- 4 PORTRAIT DE DAME AVEC DRAGON : Jacques Goimard (1990)
- 5 INSIGNIFIANCE : Walter Jon Williams (1988)
- 6 AU REVOIR, CYNTHIA : Pat Murphy (1988)
- 7 LA LUNE ET MICHEL-ANGE : Ian Watson (1987)
- 8 LE LUPANAR AMBULANT DE GINNY HANCHES-DE-VELOURS :
Neal Barrett Jr. (1987)

1 EN ATTENDANT LES OLYMPIENS : par Frederik Pohl (1988)

Chapitre 1 « Le jour des deux humiliations »

Si j'écrivais ceci sous forme de roman, j'intitulerais le chapitre où je relate ma dernière journée à Londres : « Le jour des deux humiliations. » Cela se passait fin décembre, juste avant les vacances, et le temps était exécrable : froid, humide, et triste – mais n'ai-je pas précisé où je me trouvais ? Cependant, il régnait une atmosphère de fête ; on venait d'annoncer que les Olympiens arriveraient parmi nous en août prochain et la surexcitation avait atteint son comble. Les taxis étaient pris d'assaut et c'est pourquoi j'arrivai en retard à mon rendez-vous avec Lidia. « Comment était Manahattan ? » m'enquis-je tout en me glissant près d'elle dans le box et en lui accordant un baiser rapide.

« Absolument ravissant », répondit-elle avant de me verser à boire. Lidia était écrivain, elle aussi – dans la mesure où les personnes qui s'attachent aux pas des gens célèbres et couchent par écrit tous les ragots et bons mots qui s'y rapportent peuvent être assimilés à des membres de ma profession. Réunir ces rumeurs sous forme de livres destinés à distraire les oisifs ne relève pas de la littérature véritable, naturellement. Le processus n'est aucunement créatif. Mais il s'agit d'une activité lucrative et les recherches (à en croire Lidia, tout au moins) sont distrayantes. Elle consacrait beaucoup de temps à suivre les circuits parcourus par les célébrités, ce qui s'avérait préjudiciable à notre idylle. Elle me regarda vider le premier verre avant de se remémorer les règles de politesse les plus élémentaires et de me demander : « Au fait, as-tu terminé ton bouquin ?

— Ne l'appelle pas ainsi. Il a un nom. *Les Olympiades d'un âne*. Je dois Justement rencontrer Marcus pour en discuter, cet après-midi.

— Ce n'est pas un titre que je qualifierais de génial. » commenta-t-elle. Lidia ne manquait jamais de me faire part de son opinion sur une multitude de sujets, dès l'instant où son avis différait du mien. « Entre nous soit dit, ne penses-tu pas qu'il est un peu tard pour écrire un énième sci-rom sur les Olympiens ? » Puis elle m'adressa un sourire radieux et ajouta : « J'ai quelque chose à te dire, Jules. Mais buvons d'abord un autre verre. »

Et je sus immédiatement ce qui viendrait ensuite ; la première humiliation.

J'avais vu cette scène se construire lentement. Je suspectais une

partie de son ardeur à mon égard de s'être évaporée avant même qu'elle ne partît effectuer ce dernier déplacement « professionnel » dans les Contrées de l'Ouest. C'est pour cette raison que ma surprise fut relative lorsqu'elle me déclara sans préambule : « J'ai rencontré un autre homme, Jules.

— Je vois », lui dis-je. Je ne mentais pas, et c'est pourquoi je me servis un troisième verre pendant qu'elle me communiquait les détails.

« C'est un ex-pilote spatial, Julius. Il s'est rendu sur Mars, la Lune, et partout ailleurs. C'est un homme tellement doux et prévenant. T'ai-je précisé qu'il est également champion de lutte ? Naturellement, il a une femme et des enfants, mais il compte divorcer dès que ses fils seront un peu plus âgés. »

Elle m'adressa un regard menaçant, me mettant au défi de lui déclarer que je la trouvais stupide. Il n'était pas dans mes intentions de faire le moindre commentaire, mais elle ajouta à titre préventif : « Surtout, abstiens-toi d'exprimer ce que tu as à l'esprit.

— Je ne pense à rien », protestai-je.

Elle soupira. « Tu prends cela avec un calme admirable. » À en juger au ton de sa voix, elle en était profondément désappointée. « Je t'assure que je n'avais rien prémédité, Julius. Je sais que je me souviendrai toujours de toi avec tendresse et j'espère sincèrement que nous resterons amis... » Ce fut approximativement à cet instant que je cessai d'accorder de l'attention à ses propos.

Elle continua dans la même veine, et seuls les détails pouvaient désormais me surprendre. Lorsqu'elle m'annonça que tout était terminé entre nous, je le pris avec détachement. J'avais déjà eu l'occasion de noter qu'elle était fortement attirée par les individus possédant une carrure plus athlétique que la mienne. Chose plus grave, elle n'avait jamais respecté le genre littéraire dans lequel j'excelsais. Elle manifestait le mépris habituel de la société traditionnelle pour tous les romans de science-aventure se rapportant au futur et narrant des histoires ayant pour cadre d'autres planètes que la Terre. Aurions-nous pu établir des relations durables sur de telles bases ?

Je la laissai après lui avoir accordé un baiser et un sourire qui manquaient tous deux de sincérité et me dirigeai vers les locaux de ma maison d'édition. Ce fut là que j'essayai ma deuxième humiliation. La seule qui m'affecta vraiment, convient-il de préciser.

*

* *

Le bureau de Mark se trouvait dans le vieux Londres, à proximité de la Tamise. Il s'agit d'une vieille société, d'un vieil immeuble, et la

plupart des membres du personnel de cette maison d'édition sont eux aussi d'un autre âge. Lorsqu'un besoin d'employés ou de correcteurs se fait sentir, les responsables ont pour habitude de sélectionner des précepteurs ayant achevé l'éducation des enfants qui leur ont été confiés. Naturellement, cela ne s'applique pas aux personnes occupant les postes les plus importants. Mark, par exemple, est un cadre libre et salarié qui bénéficie en outre du privilège de pouvoir participer à d'interminables déjeuners réunissant auteur et éditeur autour d'une table ; des entretiens où le vin coule à flots et qui ne s'achèvent généralement qu'en milieu d'après-midi.

Je dus l'attendre une demi-heure ; de toute évidence il avait dû se rendre à un tel repas, ce jour-là. C'était secondaire. J'avais l'intime conviction que notre entrevue serait à la fois brève et agréable, ainsi que rémunératrice. Je savais parfaitement que les *Olympiades d'un âne* était un de mes meilleurs sci-roms. Même le titre était plein de sel. Il s'agissait d'une satire, bourrée de références à la période classique – d'après *L'Âne d'or* écrit par Lucius Apuleius approximativement deux millénaires plus tôt. J'avais changé ce texte en petite fable humoristique et fertile en rebondissements se rapportant à l'arrivée des véritables Olympiens. Je sais toujours quand un livre va avoir du succès et il ne faisait aucun doute que les amateurs dévoreraient celui-ci...

Lorsque Marcus me reçut finalement, il avait le regard vitreux caractéristique des repas copieux et un peu trop arrosés, et mon manuscrit se trouvait sur son bureau.

Je notai aussitôt qu'un certificat bordé de rouge y était agrafé et fus ainsi informé de la mauvaise nouvelle. Il s'agissait du verdict des censeurs : un veto, à en juger à la couleur...

Mark n'entretint pas le suspense plus longtemps. « Nous sommes dans l'impossibilité de le publier, me déclara-t-il en faisant reposer sa paume sur la liasse de feuilles. Les censeurs l'ont refusé.

— Ils n'ont pu faire une chose pareille ! » m'exclamai-je. Et mon cri incita sa vieille secrétaire à relever la tête du bureau installé dans l'autre angle de la pièce.

« Ils ne s'en sont pourtant pas privés, et je vais t'en lire les raisons : "... d'une nature risquant d'être assimilée à une offense de la part de la délégation du Consortium Galactique, plus communément connue sous le nom des Olympiens..." et "... mettant ainsi en danger la sécurité et la tranquillité de l'Empire...". En un mot comme en cent, c'est un refus catégorique. Nulle révision de ce texte n'a été suggérée. Il s'agit d'un veto absolu et cette liasse de papier est désormais bonne à mettre à la poubelle. Oublie ce livre, Jules.

— Mais la plupart des auteurs ont déjà exploité ce thème ! jappai-je.

— Ils l'ont *déjà* exploité, c'est parfaitement exact. Mais à présent que les Olympiens sont sur le point d'arriver parmi nous, les censeurs refusent de courir le moindre risque. » Il se pencha en arrière et se frotta les yeux. Il semblait regretter de ne pouvoir faire une petite sieste au lieu de me briser le cœur. Puis il ajouta, d'une voix alourdie par la lassitude : « Alors, quelles sont tes intentions, Jules ? Souhaites-tu écrire un nouveau roman ? Le temps presse, comprends-tu ? Le service comptable n'aime pas avoir des contrats en suspens moins de trente jours avant la date de remise prévue. Et ce texte devra être valable. N'espère pas t'en tirer en sortant un vieux rebut de tes tiroirs... Je les ai tous lus, quels qu'ils soient.

— Comment diable peux-tu me demander d'écrire un sci-rom original en si peu de temps ? »

Il haussa les épaules, paraissant plus ensommeillé et moins intéressé que jamais par mes problèmes. « Si tu ne t'en sens pas capable, ce n'est pas grave. Tu n'auras qu'à nous rembourser l'avance que nous t'avons versée. »

Je parvins à recouvrer assez rapidement un calme relatif. « Certainement pas, répondis-je. C'est hors de question. Je n'ai jamais entendu dire qu'un éditeur pouvait exiger une chose pareille...

— Moi si, fit-il d'une voix plate alors que je haussais les épaules. As-tu un thème pour cet autre roman ?

— Mark, lui dis-je avec patience. J'en ai *constamment en réserve*. Voilà tout ce qui fait la différence entre un amateur et un professionnel. Celui-ci est une machine à pondre des idées. J'en ai tellement que je ne peux pas toutes les écrire...

— Vraiment ? »

Je décidai de renoncer, craignant qu'il me demandât des précisions en cas de réponse affirmative.

« Pas exactement, avouai-je.

— Alors, tu aurais intérêt à te rendre là où tu vas chercher de l'inspiration, Jules. Parce que tu n'as que trente jours devant toi pour nous remettre cet autre manuscrit ou nous rembourser notre avance. »

*

* *

Tels sont les éditeurs.

Tous semblables. Au début, quand ils veulent vous convaincre de signer un contrat, ils sont tout miel et vous avez droit à d'interminables déjeuners copieusement arrosés ainsi qu'à des conversations très agréables où sont cités des tirages à un million d'exemplaires. Ensuite, ils deviennent absolument odieux. Ils exigent que vous leur remettiez un manuscrit. Si ce dernier tarde à leur

parvenir, ou si les censeurs s'opposent à sa publication, leur douceur s'évapore et ils changent de sujet de discussion pour vous parler des édiles qui vous escorteront jusqu'à la prison pour dettes.

Je suivis donc son conseil. Je connaissais un lieu propice à l'inspiration, et ce n'était pas Londres. Nul être sensé ne voudrait passer l'hiver dans cette ville, quelles que soient les circonstances, à cause du climat et du grand nombre d'étrangers. Je ne me suis pas encore habitué à voir flâner au cœur de cette cité tant de Nordiques à peine civilisés et de femmes hindoues et arabes basanées. Je dois cependant admettre qu'il m'arrive de me laisser séduire par les marques rouges des castes ou par l'éclat de certains yeux de jais visibles derrière les robes et les voiles. Les fruits de l'imagination sont généralement plus fascinants que la réalité, surtout lorsqu'on a sous les yeux une petite Bretonne boulotte comme Lidia.

Je fis donc réserver une place à bord du train de nuit à destination de Rome, d'où je prendrais un hydroptère pour Alexandrie. Je préparai mes bagages sans perdre de temps et pris soin de me munir d'un chapeau de soleil, d'une fiole de produit destiné à repousser les insectes, et – naturellement – d'un style et d'une grosse pile de tablettes vierges, au cas où une idée me viendrait pendant le voyage. L'Égypte ! Ce pays où se tiendrait la session d'hiver de la conférence mondiale sur les Olympiens... où je me retrouverais en compagnie des scientifiques et des astronautes qui offraient des thèmes de récits de science-aventure à foison... où l'on ne souffrait pas de la froidure...

Et où les édiles de mon éditeur auraient de sérieuses difficultés à me retrouver, si je restais à court d'idées.

Chapitre 2

Vers la source de l'inspiration

Aucun thème ne me vint à l'esprit. J'en éprouvai une profonde déception. C'est pourtant dans les trains, les avions et les bateaux qu'il est le plus facile d'écrire, pour la simple raison qu'on n'est dérangé par personne et qu'on n'envisage pas d'aller prendre l'air parce qu'il est impossible de descendre en marche. Cette fois pourtant, je ne parvins pas à travailler. Pendant que nous traversions la campagne anglaise humide et dénudée par l'hiver en direction de la Manche, je demeurai assis en tenant mon style au-dessus d'une tablette, mais, lorsque nous plongeâmes dans le tunnel, cette dernière était toujours vierge.

Je ne pouvais me bercer d'illusions. Je me trouvais dans une voie sans issue. Une *véritable* impasse. Il ne me vint rien à l'esprit qui aurait pu donner matière au premier chapitre d'un nouveau sci-rom.

Ce n'était pas la première fois, depuis mes débuts dans la carrière d'écrivain, que je restais bloqué devant une page blanche. C'est une

sorte de maladie professionnelle. Mais il s'agissait en l'occurrence de la plus grave de mes crises. J'avais placé tant d'espoirs dans *Les Olympiades d'un âne* ! Il m'était venu à l'esprit de faire coïncider la date de publication avec ce grand jour où les Olympiens pénétreraient dans le système solaire, un événement qui me ferait une publicité merveilleuse et entraînerait une augmentation vertigineuse des ventes. Plus grave encore, j'avais naturellement dépensé la totalité de l'avance prévue dans le contrat. J'en étais réduit au découvert, et dans des limites restreintes.

Je me demandai une fois de plus qu'elle eût été mon existence si j'avais embrassé une carrière différente. Si j'étais resté dans le corps diplomatique, par exemple, conformément aux souhaits de mon père.

Je n'avais guère eu le choix, en fait. J'étais né pendant l'Année du Tricentenaire Spatial et ma première parole avait été « Mars », à en croire ma mère qui précisait que cela avait donné lieu à un léger malentendu. Croyant que je me référais au dieu, et non à la planète, mes parents avaient longuement discuté pour décider s'ils devaient ou non m'orienter vers la prêtrise. Dès que je sus lire, cependant, il devint évident que j'étais en fait fasciné par l'espace. Comme bien des personnes de ma génération (celles qui lisent mes livres), j'ai grandi avec le vol spatial. Je devais avoir une dizaine d'années lorsque nous parvinrent les premières photos de Julia, la planète d'Alpha du Centaure, avec ses prairies de cristal et ses arbres au feuillage argenté. Autrefois, j'entretenais des relations épistolaires avec un garçon qui vivait dans les colonies troglodytiques de la Lune, et je dévorais les histoires d'édiles et de voleurs se poursuivant autour des satellites de Jupiter. Si je ne suis pas le seul à avoir grandi en rêvant de l'espace, je fais partie des rares individus qui ne s'en sont jamais guéris.

Je me mis naturellement à écrire des romans de science-aventure ; qu'aurais-je pu faire d'autre ? Dès que les fruits de mon imagination commencèrent à me rapporter de quoi vivre, je démissionnai de mon emploi de secrétaire d'un des légats impériaux des Continents de l'Ouest et devins un professionnel à plein temps.

Cela m'apporta la prospérité – une aisance relative, tout au moins. Pour être franc, les deux sci-roms que je parvenais à écrire chaque année me rapportaient des revenus acceptables, bien qu'irréguliers, et je pouvais continuer de fixer des rendez-vous à de jolies femmes comme Lidia grâce aux droits que je touchais chaque fois qu'un de mes livres servait de thème à un drame télédiffusé.

Puis le message des Olympiens nous parvint et bouleversa à jamais la science-aventure.

Il s'agissait de la révélation la plus extraordinaire de l'histoire du monde, de la confirmation qu'il existait d'autres espèces intelligentes dans la Galaxie ! Je ne m'étais pas douté que cela m'affecterait

personnellement, mis à part la joie.

Et j'éprouvai tout d'abord une joie intense. Je parvins à obtenir l'autorisation de visiter le radio-observatoire alpin où avait été capté le premier message, et je pus écouter l'enregistrement original.

Dit *squah* dit.

Dit *squee* dit *squah* dit dit.

Dit *squee* dit *squee* dit *squah* dit dit dit.

Dit *squee* dit *squee* dit *squee* dit *squah* wooooo.

Dit *squee* dit *squee* dit *squee* dit *squee* dit *squah* dit dit dit dit dit.

Si le sens de tout cela peut paraître de nos jours évident, ce premier message des Olympiens ne fut pas déchiffré immédiatement. (Naturellement, nous ne les appelions pas ainsi, à l'époque. Nous ne leur donnerions d'ailleurs pas ce nom, même à présent, si l'influence des prêtres était plus grande. Ils assimilent cela à un sacrilège, mais quel autre nom conviendrait à des êtres surhumains vivant aux cieux ? Cette appellation a eu immédiatement un vif succès, et les dévots ont dû se résigner.) C'est en fait mon vieil ami Flavius Samuelus ben Samuelus qui a trouvé le sens de ce message et fourni la réponse qui convenait. C'est lui qui a fait savoir aux Olympiens que nous les avions entendus, quatre ans après la réception de leur appel.

Entre-temps, tous avaient appris la merveilleuse nouvelle ; l'humanité n'était pas seule dans l'univers ! L'enthousiasme atteignait son paroxysme. Le marché des sci-roms connaissait une expansion extraordinaire. J'intitulai mon livre suivant *Les Dieux radiophoniques* et il se vendit comme des petits pains.

Je crus que je n'aurais plus jamais de problèmes financiers.

Ce qui eût probablement été le cas sans la pusillanimité des censeurs.

*

* *

Je dormis pendant la traversée des tunnels – tous les tunnels, y compris ceux qui traversent les Alpes – et, au réveil, je me trouvais à mi-chemin de Rome.

Mes tablettes restaient obstinément vierges, mais je me sentais presque joyeux. Lidia n'était plus qu'un souvenir qui s'estompait graduellement. J'avais encore vingt-neuf jours devant moi pour écrire un sci-rom et Rome était toujours Rome ! Le centre de l'univers – en faisant abstraction des leçons de géographie astronomique que les Olympiens pourraient nous donner, naturellement. Il s'agit en tout cas de la plus grande ville du monde, du lieu où se produisent toutes les

choses importantes.

Le temps d'envoyer le garçon chercher mon petit déjeuner et d'enfiler une toge propre, nous étions arrivés et je descendis sur les quais de l'immense gare ferroviaire animée et bruyante.

Je n'étais pas revenu dans cette ville depuis bien des années, mais Rome paraissait immuable. Comme toujours, le Tibre dégageait une odeur pestilentielle, de grands immeubles d'habitation dissimulaient les vieilles ruines jusqu'à l'instant où on les atteignait, l'agressivité des mouches n'avait pas décréu et des jeunes Romains venaient s'agglutiner autour des voyageurs pour leur proposer une visite de la Maison d'Or (comme si un seul d'entre eux avait la moindre chance de tromper la vigilance des légionnaires !), des amulettes sacrées ou les charmes de leur sœur.

Ayant été un des secrétaires du proconsul de la Nation Cherokee, je m'étais fait des amis dans cette ville. Mais je n'avais pas eu la présence d'esprit de les joindre au préalable et je découvris que tous s'étaient absentés. Cela me contraignit à prendre une chambre dans une auberge luxueuse du mont Palatin.

Elle était inimaginablement coûteuse, bien sûr. Tout est hors de prix, à Rome – c'est pourquoi des personnes telles que moi doivent se contenter de vivre dans d'épouvantables avant-postes comme Londres – mais j'avais calculé que lorsque les factures me seraient débitées, j'aurais écrit un texte à même de satisfaire Marcus et touché l'acompte prévu à la remise du manuscrit ; ou alors, j'aurais tant d'ennuis que ce ne seraient pas quelques dettes supplémentaires qui changeraient quelque chose à mon triste destin.

Après être parvenu à cette décision, je décidai d'engager un serviteur. Je gagnai le bureau de location du hall de hôtel et jetai mon dévolu sur un Sicilien athlétique et souriant. Je lui remis mes clés et mes bagages et le chargeai de porter mes affaires dans ma chambre. Je lui demandai également de me réserver une place sur l'hydroptère du lendemain à destination d'Alexandrie. Ce fut alors que la chance recommença à me sourire. Lorsque le Sicilien vint me rejoindre dans la taverne pour recevoir de nouvelles instructions, il s'empressa de me dire : « Un autre citoyen a procédé à une réservation pour cette traversée. Souhaites-tu partager ta cabine avec lui, citoyen Julius ? »

Il est agréable de louer les services d'un serviteur soucieux de vous faire économiser quelques deniers. Je répondis sur un ton approbateur : « De quel genre d'individu s'agit-il ? Je n'ai aucun désir de subir la compagnie d'un importun.

— Tu pourras en juger par toi-même, citoyen Julius. Il se trouve actuellement aux thermes. C'est un Judéen. Il s'appelle Flavius Samuelus. »

Cinq minutes plus tard, j'avais retiré mes vêtements et ceint un

linge autour de mes hanches. Je venais de gagner le tepidarium et étudiais les corps allongés.

Je reconnus immédiatement Sam. Il était étendu et gardait les yeux clos pendant qu'un masseur malaxait ses chairs flasques et adipeuses. Je m'installai sur la table à côté de lui, sans rien dire. Lorsqu'il gémit et ouvrit les yeux pour se retourner, je lui dis : « Bonjour, Sam. » Il hésita un instant, car il ne portait pas ses lunettes. Mais dès qu'il eut fermé à demi ses paupières, un large sourire fendit son visage. « Jules ! s'exclama-t-il. Que le monde est petit ! Je suis si heureux de te revoir ! »

Et il s'étira pour serrer mon avant-bras, mains contre les coudes : une salutation chaleureuse, exactement comme je l'avais espéré. Car une des choses que j'apprécie le plus au sujet de Flavius Samuelus, c'est la sympathie que je lui inspire.

*

* *

Une des autres caractéristiques qui me plaisent chez cet homme, c'est que, tout en étant un concurrent, il représente une source d'inspiration inépuisable. Il écrit lui aussi des sci-roms, et fait plus que cela. Il m'a souvent apporté une aide précieuse lorsque je devais traiter de questions scientifiques dans mes ouvrages, et, en entendant le Sicilien prononcer son nom, il m'était immédiatement venu à l'esprit qu'il s'agissait de l'homme dont j'avais besoin dans les circonstances actuelles.

Sam doit avoir une bonne soixantaine d'années. Son crâne est totalement dégarni, avec une énorme tache brune à son sommet. Son cou est flasque et pend sous son menton comme une grosse bourse de chair vide. Quant à ses paupières, elles sont lourdes et s'affaissent. Mais on ne pourrait rien deviner de tout cela en s'adressant à lui par téléphone. Sa voix est aussi rapide et gazouillante que celle d'un jeune homme de vingt ans, et il possède un esprit exceptionnellement vif et enthousiaste.

Ce qui aurait plutôt tendance à compliquer les choses, parce que son cerveau fonctionne plus rapidement qu'il ne devrait. Il est parfois difficile d'avoir un entretien avec lui, car il est presque toujours en avance de trois ou quatre répliques sur la plupart des gens. Et il répond souvent à une question que son interlocuteur va inévitablement lui poser mais qui ne lui est pas encore venue à l'esprit.

Ses sci-roms se vendent mieux que les miens, et je dois admettre que cela m'irrite un peu. S'il ne m'inspire aucune haine, c'est un effet de sa personnalité. Il a sur les autres écrivains un avantage déloyal : il

est astronome. Il écrit pour le plaisir, à ses moments perdus – qui sont heureusement assez rares. Il consacre la majeure partie de ses heures de travail à guider sa sonde spatiale personnelle, celle qui fait le tour de Dioné, la planète epsilon d'Eridan. Je parviens à supporter son succès (et, je l'admets ! son talent) parce qu'il n'est pas avare d'idées. Dès l'instant où nous eûmes convenu de partager la même cabine, je me permis de m'adresser à lui sans détours. Ou presque. « Sam, lui dis-je. Une chose m'intrigue. Je me demande ce qui changera pour nous, lorsque les Olympiens arriveront sur Terre. »

Il était le mieux placé pour répondre. Nul ne savait plus de choses que lui sur le compte de ces extraterrestres. Mais il eût été vain d'espérer obtenir des explications directes. Il se leva et referma sa toge, puis il chassa le masseur d'un geste de la main et ses yeux noirs brillants m'adressèrent un regard à la fois amical et amusé sous ses sourcils en bataille et entre ses paupières tombantes.

« Pourquoi, Jules ? Chercherais-tu un thème pour un nouveau sci-rom ?

— Enfers, m'emportai-je sans conviction avant de décider de jouer franc-jeu. Ce ne serait pas la première fois que je m'adresse à toi pour trouver une idée, Sam. Mais, cette fois, j'en ai un besoin *pressant*. » Et j'entrepris de lui apprendre que les censeurs avaient opposé leur veto à mon dernier ouvrage et que mon éditeur exigeait un texte de remplacement – ou ma peau, au choix.

Il mordilla pensivement la deuxième phalange de son pouce. « De quoi parle ton roman ? voulut-il savoir.

— C'est une satire, Sam. *Les Olympiades d'un âne*. Les Olympiens gagnent la Terre en utilisant un vire-matière, mais il se produit un incident technique pendant le transfert de l'un d'eux qui se retrouve accidentellement métamorphosé en âne. Ce thème offre de nombreuses occasions d'écrire des passages très drôles.

— Je n'en doute pas. Il le permet d'ailleurs depuis plus de deux millénaires.

— Je n'ai jamais prétendu avoir eu une idée très *originale*, mais...»

Il secoua la tête. « Je t'aurais cru plus malin, Jules. Qu'espérais-tu ? Que les censeurs courraient le risque de faire avorter l'événement le plus important de l'histoire humaine pour te permettre de publier un sci-rom stupide ?

— Il n'est pas...

— Risquer d'offenser ces êtres n'est pas très intelligent. Il est préférable de pécher par excès de prudence, crois-moi.

— Mais tous nos collègues se sont servis de ce thème !

— Aucun ne s'était encore permis de métamorphoser un de nos visiteurs en âne, fit-il remarquer. Jules, il convient de fixer une limite aux spéculations qui donnent matière aux sci-roms. En écrivant un

texte qui se rapporte aux Olympiens, on atteint cette limite. Toute hypothèse ayant le moindre rapport avec eux peut offrir à ces créatures un prétexte à refuser de nouer des relations durables avec nous, et une pareille occasion ne se représentera peut-être jamais.

— Ils ne...

— Ah, Jules ! Nous n'avons pas la moindre idée de ce qu'ils feront ou ne feront pas. Les censeurs ont pris une sage décision. Qui sait ce que pensent les Olympiens ?

— Toi », lui dis-je.

Il eut un rire, mais j'y décelai une vague intonation de malaise. « J'aimerais que ce soit effectivement le cas, crois-moi. La seule certitude, c'est qu'ils ne semblent pas simplement appartenir à une vieille race intelligente. Ils ont également des règles morales. Nous ignorons tout de leurs principes. Je n'ai pas lu ton manuscrit mais tu as pu, par exemple, écrire qu'ils nous apportent des choses que nous ne connaissons pas : un remède contre le cancer, des drogues psychédéliques, voire la vie éternelle...

— Quelle sorte de drogues psychédéliques ? m'enquis-je.

— Arrête, mon garçon ! Je t'ai dit de chasser de telles idées de ton esprit. Le problème, c'est que tu risques de leur attribuer ce qui est peut-être à leurs yeux la pire des abominations qu'ils peuvent imaginer. Les risques sont trop grands. C'est une occasion unique. Nous ne pouvons la laisser passer.

— Mais je dois trouver le thème d'une histoire, gémis-je.

— Voilà qui me paraît évident. Laisse-moi le temps de réfléchir à ton problème. Pour l'instant, nous allons nous rincer et changer de décor. »

*

* *

Sam me parla de la prochaine conférence d'Alexandrie pendant que nous prenions une douche chaude, que nous renfilions nos toges et que nous nous faisions servir un déjeuner léger. Je l'écoutais avec plaisir. En plus de l'intérêt de ses propos, je commençais à nourrir l'espoir de parvenir à écrire un autre livre pour Mark. Si quelqu'un pouvait m'aider, c'était bien Sam, et il adorait les difficultés. Il avait pour principe de relever tous les défis.

C'était sans aucun doute la raison pour laquelle il avait été le premier à trouver un sens aux *squees* et aux *squahs* que répétaient interminablement les Olympiens. Il suffisait de remplacer le « dit » par 1, le *squee* par « + » et le *squah* par « = », pour que Dit *squee* dit *squah* dit dit devînt tout simplement : $1 + 1 = 2$

C'était d'une simplicité enfantine. Il n'eût pas été indispensable de

posséder un esprit aussi développé que celui de Sam pour substituer nos termes aux leurs et découvrir qu'il s'agissait d'un calcul arithmétique élémentaire – s'il n'y avait eu le « wooooo » mystérieux.

Qu'était-il donc censé signifier ? S'agissait-il d'une exception représentant le chiffre 4 ?

Sam comprit immédiatement sa nature, évidemment. Sitôt après avoir entendu le message, il télégraphia la solution depuis sa bibliothèque de Padoue.

« Ils nous demandent une-réponse. "Wooooo" est leur point d'interrogation. La réponse est 4. » Et nous adressâmes aux étoiles le message suivant : dit *squee* dit *squee* dit *squee* dit *squah* dit dit dit dit. La race humaine avait rendu sa copie à l'examen d'admission dans la communauté galactique, et le lent processus d'établissement des communications venait de débiter.

Il fallut attendre quatre ans pour connaître le verdict des Olympiens. De toute évidence, ces êtres n'étaient pas nos proches voisins. Il était tout aussi évident qu'il ne s'agissait pas d'individus aussi primitifs que nous. Ils n'envoyaient pas leurs messages radio d'une planète située à deux années-lumière de distance, car on ne trouvait pas la moindre étoile dans ce secteur de l'espace ; la réponse provenait d'un point où aucun de nos télescopes, aucune de nos sondes n'avait découvert autre chose que du néant.

Ce problème passionnait Sam. Il fut le premier à faire remarquer que le peuple stellaire avait dû sciemment émettre un signal très faible pour s'assurer que le contact ne pourrait être établi qu'avec une civilisation à la technologie suffisamment développée. Il fit partie de ce groupe de chercheurs impatients qui parvinrent à convaincre les autorités du Collegium d'autoriser l'émission de diverses formules mathématiques, puis de mots, d'adresser des messages aux Olympiens avant même que les premières ondes radio ne soient parvenues à destination et que nous ne recevions une réponse.

Sam n'était pas seul, naturellement. Ce furent d'ailleurs d'autres que lui qui s'attelèrent à la tâche difficile d'imaginer un vocabulaire commun. Il existait de meilleurs spécialistes dans les disciplines de la linguistique et de la cryptanalyse.

Mais ce fut mon ami qui remarqua le premier que le temps de réponse à nos messages se réduisait régulièrement. Il en découlait que les Olympiens se rapprochaient de notre système.

Entre-temps, ils avaient commencé à nous adresser des mosaïques. Elles nous parvinrent sous forme de chaînes de 550564 dits et dahs. Il vint rapidement à l'esprit d'un chercheur qu'il s'agissait du carré de 742 et, après avoir disposé les bits de cette chaîne dans une matrice correspondante, avec des pixels noirs pour les dits et des blancs pour les dahs, nous pûmes voir l'image du premier Olympien.

Nul ne l'a oubliée. Tous les Terriens la virent, à l'exception de ceux frappés de cécité – elle fut diffusée sur tous les écrans et dans tous les journaux du monde – et même les aveugles purent écouter les descriptions anatomiques des commentateurs. Deux queues. Un appendice charnu évoquant une barbe qui pendait du menton. Quatre jambes. Une crinière d'épines le long de ce qui devait être la colonne vertébrale. Des yeux très écartés sur des protubérances saillant des pommettes.

Si cet Olympien ne correspondait pas aux canons humains de la beauté, il avait par contre toutes les caractéristiques d'une créature *extraterrestre*.

Lorsque la chaîne suivante s'avéra être presque identique à la première, ce fut Sam qui comprit qu'il s'agissait simplement d'une vue du même être après une rotation légère. Les Olympiens nous fournirent ainsi 41 clichés pour nous permettre de reconstituer le premier d'entre eux...

Puis ils nous adressèrent des représentations des autres.

Personne n'avait envisagé, pas même Sam, que nous n'étions pas en présence d'une race étrangère mais d'au moins vingt-deux espèces différentes. Il existait autant de formes d'extraterrestres divers, tous plus laids et hideux les uns que les autres.

C'est une des raisons pour lesquelles les prêtres n'apprécient guère que nous les appelions les « Olympiens ». On ne pouvait pas leur reprocher de manquer d'esprit œcuménique, mais aucun de ces êtres ne ressemble de près ou de loin à nos divinités et les traditionalistes passent leur temps à crier au blasphème.

*

* *

Nous avons sérieusement entamé le troisième plat et la deuxième bouteille de vin quand Sam interrompit son résumé du dernier communiqué des Olympiens – ils accusaient réception de nos condensés de l'histoire de la Terre – pour relever la tête et me dire avec un sourire : « J'ai trouvé. »

Je pivotai et cillai. En fait, je n'avais guère prêté attention à son monologue, tant la serveuse était jolie. Cette Ukrainienne retenait mon attention parce qu'elle portait à son cou une amulette de citoyenne – outre qu'elle me séduisait, naturellement, par sa silhouette bien en chair et le peu de vêtements qui la dissimulaient. Il ne s'agissait donc pas d'une esclave, ce qui ajoutait à son charme. Je n'ai jamais été attiré par les amours ancillaires, car j'estime que la séduction de femmes asservies n'est pas du sport. Mais cette serveuse était une citoyenne.

« M'écoutes-tu ? me demanda Sam avec irritation.

— Naturellement. Qu'as-tu trouvé ?

— La réponse à ton problème, répondit-il en m'adressant un sourire rayonnant. Je ne parle pas simplement du thème d'un roman, mais de toute une nouvelle *mine de sci-roms* ! Pourquoi n'écrirais-tu pas un livre sur ce qui pourrait arriver si tes Olympiens ne venaient pas nous rendre visite ? »

Si j'admire la façon dont la moitié du cerveau de Sam se penche sur certaines choses pendant que l'autre hémisphère se livre à des activités différentes, je ne parviens pas toujours à assimiler ce qui résulte d'un tel processus. « Je ne vois pas ce que tu veux dire. Écrire que les Olympiens n'arrivent pas me paraît aussi grave que ce que j'ai fait.

— Non, absolument pas. Écoute ce que je te dis ! Ne mêle pas ces êtres à ton histoire. Parle d'un avenir qui aurait pu se produire, mais qui n'existera pas. »

La serveuse se pencha au-dessus de nous pour ramasser les assiettes sales. C'est aussi pour être entendu d'elle que je répondis avec dignité : « Ce n'est pas mon genre, Sam. Il est possible que mes sci-roms n'aient pas autant de succès que les tiens, mais je suis intègre. Je refuse de propager des idées auxquelles je n'adhère pas.

— Oublie tes gonades, Jules ! » Il n'avait donc pas manqué de noter l'intérêt que je portais à cette fille. «... et mets un peu à contribution ta cervelle de moineau. Je te parle d'une chose qui *pourrait* être possible dans un avenir alternatif, si tu vois ce que je veux dire. »

Mais je ne voyais rien du tout.

« Qu'est-ce qu'un avenir alternatif ?

— Un futur potentiel qui ne se *réalise* pas. Comme si les Olympiens ne venaient pas nous rendre visite. »

Je secouai la tête, dépassé par ses propos. « Mais nous savons qu'ils vont arriver, fis-je remarquer.

— Suppose que ce ne soit pas le cas ! Suppose qu'ils ne nous aient jamais contactés.

— Ils l'ont fait », rétorquai-je en tentant d'analyser le fond de sa pensée.

Il soupira. « Je constate que tu ne parviens pas à me comprendre. » Il se releva. « Tente plutôt ta chance auprès de cette serveuse. J'ai pour ma part quelques messages à expédier. Nous nous reverrons à bord de l'hydroptère. »

*

* *

Pour une raison incompréhensible, la serveuse ukrainienne

m'opposa une fin de non-recevoir. Elle me déclara qu'elle avait un époux et que leur union était heureuse et monogamique. Si je ne parvenais pas à comprendre pourquoi un mari légal et libre laissait son épouse exercer un pareil métier, je fus encore plus surpris par son indifférence pour un personnage de ma lignée...

Quelques explications peuvent s'avérer nécessaires.

Ma famille a des prétentions à des titres de gloire. Selon les généalogistes, nous sommes des descendants directs de Jules César.

Il m'arrive de revendiquer de tels liens de parenté, principalement lorsque j'ai un peu bu. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles Lidia, dont le snobisme n'est plus à démontrer, avait jeté son dévolu sur ma personne. Ce n'est pas important. Jules César est décédé voici plus de deux millénaires. Soixante ou soixante-dix générations se sont succédé depuis, et si mon ancêtre a probablement eu une importante progéniture, aucun de ses enfants n'est né d'une épouse légitime. Mon physique n'a même pas un type très romain. Sans doute a-t-on déploré une ou deux mésalliances avec des Nordiques dans la famille, car je suis grand et blond contrairement à tout Latin digne de son nom.

Cependant, même si je ne suis pas un descendant direct du divin Jules, mon nom est ancien et honorable. J'avais donc des raisons de penser qu'une simple serveuse réfléchirait à deux fois avant de repousser mes avances.

Mais elle ne fit aucun cas de ma personne et à mon éveil, le lendemain matin, je me retrouvai seul dans ma chambre. Sam avait déjà quitté l'auberge, bien que l'hydroptère d'Alexandrie ne dût prendre la mer qu'en fin de soirée.

Je ne le revis pas de toute la journée. Je m'abstins d'ailleurs de me lancer à sa recherche, car je me sentais un peu honteux. Pourquoi un adulte, auteur en renom de plus de quarante best-sellers (ou presque), devait-il s'en remettre à un tiers pour avoir de l'inspiration ?

Je chargeai mon serviteur de porter mes bagages à l'embarcadère, signalai mon départ à la réception, et pris le métro pour la Bibliothèque.

Rome n'est pas seulement la capitale impériale du monde mais également son plus grand centre scientifique. Les gros télescopes des collines ne sont plus guère utilisés, parce que les lumières de la ville gênent les observations et que tous les appareils optiques importants se trouvent de nos jours dans l'espace. Mais ils se dressent encore là où Galilée détecta la première planète extra-solaire et où Tycho réalisa sa célèbre spectrographie de la dernière grande supernova de notre Galaxie, une vingtaine d'années seulement après le premier vol spatial. La tradition scientifique a survécu. Rome est toujours le siège du Collegium des Sciences.

Et c'est pourquoi sa Bibliothèque est à mes yeux extraordinaire.

L'accès aux banques de données du Collegium est à la fois direct et gratuit. Il n'y a même pas de taxes de transmission à régler. Je signalai le registre, posai mes tablettes et mon style sur le bureau qui m'avait été assigné, et j'entrepris d'accéder aux fichiers.

Ils devaient contenir *quelque part* une idée de roman de science-aventure que personne n'avait exploitée...

Si un tel thème s'y dissimulait probablement, je ne pus cependant le trouver. Il suffit habituellement de s'adresser à un bibliothécaire averti pour bénéficier d'une aide précieuse, mais on dénombrait à la Bibliothèque de Rome une foule de nouveaux employés – pour la plupart des Ibères réduits en esclavage pour avoir participé au soulèvement lusitanien de l'année précédente. Tant d'esclaves avaient été proposés sur le marché, à cette époque, que les prix s'étaient effondrés. Sans doute aurais-je dû en acquérir quelques-uns, à des fins spéculatives. Je savais que les prix ne tarderaient guère à remonter, car les révoltes sont rares alors que la demande reste stable. Mais je me trouvais momentanément à court de liquidités et il m'eût fallu en outre les nourrir. Et si ceux qui travaillaient à la Bibliothèque de Rome étaient représentatifs de leur peuple, je n'aurais de toute façon pas fait une bonne affaire.

Je renonçai à poursuivre mes recherches. Le temps était agréable et je décidai de me diriger à pied jusqu'à la gare du monorail d'Ostie, afin de flâner dans la ville.

Rome était comme toujours en effervescence. Une corrida se déroulait au Colisée et une course au Circus Maximus. Les cars des touristes encombraient les ruelles étroites. Une procession religieuse faisait le tour du Panthéon, mais je ne m'en approchai pas assez pour pouvoir reconnaître les dieux qui étaient honorés ce jour-là. Je n'aime pas la foule. Surtout la cohue romaine, parce qu'on y trouve un nombre de métèques encore plus grand qu'à Londres. Africains et Hinds, Hans et Nordiques... les touristes de tous les peuples de la Terre viennent visiter la Cité Impériale. Et Rome leur rend la politesse en leur offrant des spectacles. Je m'arrêtai pour assister à l'un d'eux, la relève de la garde à la Maison d'Or. Naturellement, le César et son épouse étaient absents – sans doute faisaient-ils une tournée interminable des dominions ou assistaient-ils à l'inauguration d'un hypermarché. Mais la famille d'Algonkiens devant moi regardait avec fascination les Légions défilier avec leurs étendards et faire des marches et contremarches autour du palais. Je me souvenais de suffisamment de termes cherokees pour pouvoir leur demander d'où ils venaient, mais l'algonkiens est une langue différente et nous dûmes nous contenter d'échanger des sourires.

Dès que les Légions eurent dégagé le passage, je repartis en direction de la gare.

Je savais au fond de moi que j'aurais dû me préoccuper de ma situation financière. L'horloge du temps continuait d'égrener inexorablement les minutes qui me séparaient de l'expiration de mon délai de grâce. Cependant, je n'accordai aucune pensée à mes problèmes, car j'étais revenu à une profonde confiance. J'étais persuadé que mon bon ami Flavius Samuelus cogitait un thème de roman valable à mon intention – quelles que soient les activités de l'autre hémisphère de son cerveau fécond.

*

* *

n ne me vint pas à l'esprit que même les capacités de Sam étaient limitées. Ou que son attention pourrait être accaparée par quelque chose de bien plus important que mes problèmes au point de reléguer ceux-ci au second plan.

Je ne le vis pas monter à bord du navire et je me retrouvai seul dans notre cabine. Quand les pales commencèrent à gronder et que nous glissâmes vers les flots de la mer Tyrrhénienne sur un coussin d'air, il ne m'avait pas rejoint. Je finis par m'assoupir, en commençant à craindre qu'il eût raté l'embarquement, mais plus tard dans la nuit je l'entendis entrer d'une démarche incertaine.

« J'étais sur le pont, expliqua-t-il après que j'eus marmonné quelque chose. Rendors-toi, nous nous verrons au matin. »

À mon réveil, je crus avoir fait un rêve car il ne se trouvait déjà plus près de moi. Puis je vis son lit défait et le garçon de cabine me rassura lorsqu'il m'apporta un verre de vin. Oui, le citoyen Flavius Samuelus était à bord, dans les quartiers du capitaine. Ce jeune homme serviable ne put cependant m'apprendre les raisons de l'absence de mon ami.

Je passai la matinée à me prélasser sur le pont et prendre un bain de soleil. Notre navire n'était plus un aéroglisseur. Nous avions franchi le détroit de Sicile pendant la nuit et à présent que nous nous trouvions au large, en pleine Méditerranée, le capitaine avait abaissé ses patins, relevé ses jupes et descendu ses hélices. Il s'agissait désormais d'un hydroptère qui filait à une bonne centaine de milles à l'heure. Le voyage s'avérait paisible, apaisant. Les patins sur lesquels nous glissions s'enfonçaient à vingt pieds sous la surface des flots, empêchant les vagues de nous secouer.

Allongé sur le dos, j'étudiai le ciel embrasé entre mes paupières mi-closes et pus voir un triplan s'élever de l'horizon en poupe du navire, nous rattraper graduellement et disparaître au-delà de la proue. L'appareil aérien se déplaçait un peu plus rapidement que l'hydroptère, mais nous voyagions dans le confort et pour un coût

deux fois moindre que ses passagers.

Mes yeux mi-clos achevèrent de s'ouvrir quand je notai qu'une silhouette venait d'apparaître près de moi. Je m'assis presque aussitôt, car il s'agissait de Sam. Mon ami semblait avoir peu dormi et il tenait son chapeau de soleil contre son visage afin de le protéger des déplacements d'air engendrés par la vitesse. « Où étais-tu passé ? lui demandai-je.

— Ne sais-tu pas la nouvelle ? » Je secouai la tête. « Les Olympiens ont brusquement cessé d'émettre des messages à notre intention. »

J'ouvris mes yeux plus grands encore, car il s'agissait d'une information déplaisante. Cependant Sam ne paraissait pas bouleversé outre mesure. Il semblait mécontent, voire légèrement inquiet, mais pas aussi ébranlé que j'aurais pu le supposer. « Rien de grave, sans doute, ajouta-t-il. Probablement de simples perturbations solaires. Le Soleil se trouve actuellement dans le Sagittaire, pratiquement entre eux et nous. Les parasites nous posaient déjà des problèmes depuis deux jours.

— Les transmissions devraient donc reprendre bientôt ? » hasardai-je.

Il haussa les épaules et fit signe au garçon de lui apporter une de ces décoctions chaudes si prisées par les Judéens. Lorsqu'il me parla à nouveau, ce fut d'un sujet différent. « Je ne crois pas être parvenu hier à te faire comprendre le fond de ma pensée. Voyons si je réussis à t'expliquer ce que j'entends par le terme de "monde alternatif". Tu connais l'histoire ? Tu sais par exemple comment Fornius Vello vainquit les Mayas et assura la romanisation des Continents de l'Ouest, voici six ou sept siècles ? Eh bien, suppose qu'il ait échoué ?

— Mais il a fait tout cela, Sam.

— Je le sais. Je te dis *suppose*. Imagine que les Légions aient été vaincues lors de la grande bataille de Tehultapec. »

J'eus un rire, convaincu qu'il plaisantait. « Les Légions ? Vaincues ? Elles n'ont jamais subi une seule défaite.

— C'est faux », fit Sam sur un ton de reproche. Il est toujours irrité quand ses interlocuteurs lancent des affirmations inexactes. « Aurais-tu oublié Varus ?

— Enfers, Sam, c'est de l'histoire ancienne ! Quand cela s'est-il passé ? Il y a deux millénaires ! À l'époque d'Auguste. ! Et si les Légions ont perdu une bataille, elles ont gagné la guerre. Drusus a récupéré les aigles. » Et il annexa la totalité de la Gaule à l'Empire, réalisant une des premières grandes conquêtes transalpines. Les Gaulois sont devenus depuis presque aussi romains qu'il est possible de l'être, surtout lorsqu'ils ont une bouteille de vin devant eux.

Mais Sam secoua la tête. « Suppose que Fornius Vello ait perdu une bataille, en ce cas. »

Je tentai de suivre son raisonnement et découvris que ce n'était pas une chose aisée. « Je ne vois pas la différence. Tôt ou tard les Légions auraient conquis cette contrée. Comme elles l'ont toujours fait.

— C'est exact, mais si cela s'était produit plus tard, tout le cours de l'histoire en aurait été modifié. Nous n'aurions pas connu les grandes migrations vers l'ouest qui ont permis de peupler ces continents inhabités. Les Hans et les Hinds ne se seraient pas retrouvés cernés et peut-être formeraient-ils encore des nations indépendantes. La Terre entière aurait été différente. Vois-tu où je veux en venir ? C'est ce que j'appelle un "monde alternatif ?" – une réalité qui aurait pu être mais qui n'existe pas. »

Je tentai de faire montre d'une extrême politesse. « Sam, tu viens de décrire ce qui différencie un sci-rom d'une œuvre de pure imagination. J'ai pour principe de ne rien inventer. En outre, je me demande en quoi cela aurait changé la situation. Ce monde serait encore trop proche du nôtre pour fournir matière à un récit. »

Il m'étudia longuement puis pivota et reporta son attention sur la mer. Sans transition, il me dit : « Un fait est troublant, Jules. Les colonies martiennes ne captent plus rien, elles non plus. Et elles ne sont pas occultées par le Soleil. »

Je fronçai les sourcils. « Qu'est-ce que ça peut signifier, Sam ? » Il secoua la tête. « J'aimerais bien le savoir. »

Chapitre 3

Dans la vieille ville d'Alexandrie

Le soleil illuminait le Pharos lorsque nous pénétrâmes dans le port. Notre navire était à nouveau porté par un coussin d'air et avançait à vitesse réduite, ce qui permettait aux remous des brisants de nous ballotter. Mais dès que nous eûmes atteint le bassin intérieur, les flots redevinrent plus calmes.

Sam avait passé l'après-midi dans les quartiers du capitaine, en restant en contact permanent avec le Collegium des Sciences, mais il réapparut alors que nous accostions. Il me vit regarder en direction du bureau de placement situé sur le quai et secoua la tête. « Inutile d'engager qui que ce soit, Jules, me dit-il. Les domestiques de ma nièce se chargeront de porter tes bagages. Nous allons habiter chez elle. »

C'était une excellente nouvelle. Les hôtels d'Alexandrie sont presque aussi chers que ceux de Rome. Je le remerciai, mais il ne m'entendit pas. Il remit nos bagages à un serviteur de sa nièce, un petit Arabe bien plus fort que ne le laissait supposer sa corpulence, puis il s'éloigna en direction de la salle du sous-sénat égyptien où devait se dérouler la conférence. Je hélai un triporteur et

communiquai au conducteur l'adresse de la demeure de la nièce de Sam.

Quoi que puissent en penser les autochtones, Alexandrie est une ville minuscule et malpropre. La capitale des Choctaws est bien plus grande et celle des Ukrainiens bien mieux entretenue. La célèbre bibliothèque d'Alexandrie n'est en outre qu'un mythe. Après que mon ancêtre (j'aime le croire) Jules César l'eut rasée par le feu, les Égyptiens l'ont certes reconstruite, mais elle est désormais si désuète qu'on n'y trouve que des livres.

La maison de la nièce de Sam se situait dans un quartier délabré de cette ville délabrée, à seulement quelques rues du port. Le fracas de la circulation couvrait presque les plaintes des grues des docks. Les ruelles étaient encombrées de camionnettes dont les conducteurs s'insultaient à chaque intersection. La demeure elle-même s'avéra plus grande que je n'aurais pu m'y attendre, mais son aspect extérieur n'était guère engageant ; une façade de torchis et non de marbre, avec sur sa droite les baraquements d'une entreprise de location d'esclaves.

Au moins mon séjour y serait-il gratuit, me rappelai-je. Je donnais un coup de pied à la porte et appelai le majordome.

Ce ne fut pas un serviteur qui vint m'ouvrir, mais la nièce de Sam. J'eus une agréable surprise en découvrant qu'elle était jeune et jolie, presque aussi grande que moi et tout aussi blonde. « Tu dois être Julius, me dit-elle. Je suis Rachel, la nièce du citoyen Flavius Samuelus ben Samuelus, et je te souhaite la bienvenue dans ma maison. »

Je pratiquai le baisemain, une coutume de Kiev que je trouve fort pratique, surtout en présence de jolies filles avec lesquelles j'espère faire plus ample connaissance. « Tu n'as pas le type judéen, lui fis-je remarquer.

— Et toi, tu ne ressembles pas à une personne écrivant des sci-roms, répliqua-t-elle d'une voix à peine moins glaciale que ses paroles. Oncle Sam ne se trouve pas ici et j'ai pour ma part un travail à terminer. Basilius te montrera tes appartements et te servira des rafraîchissements. »

*

* *

Si je fais généralement une première impression bien meilleure sur les jeunes femmes, c'est que j'agis toujours avec plus de prudence. Mais Rachel venait de me surprendre. Je m'attendais à ce que la nièce de Sam lui ressemblât, les rides et la calvitie exceptées. Je n'aurais pu me tromper plus lourdement.

J'avais également commis une erreur de jugement au sujet de la

maison. Elle était spacieuse, avec plus d'une douzaine de pièces sans compter les quartiers des serviteurs, et au-dessus de l'atrium était tendue une de ces bannes semi-réfléchissantes qui filtrent une partie de la chaleur.

Le célèbre soleil égyptien dardait ses rayons à l'aplomb de nos têtes quand Basilius, le majordome, me guida jusqu'à mes appartements. Ils étaient agréablement ensoleillés et aérés, mais cet homme me suggéra de rester à l'extérieur. Son conseil s'avéra excellent. Il m'apporta du vin et des fruits et je pris place sur un banc installé près d'une fontaine. À travers le voile filtrant, la chaleur du soleil était atténuée et agréable. Quant aux fruits, ils étaient frais et excellents – ananas du Liban, oranges de Judée, pommes venues probablement de la Gaule lointaine. Mon unique sujet de mécontentement était la disparition de Rachel. Elle demeurait cloîtrée dans ses appartements, ce qui ne me laissait aucune occasion de compenser la mauvaise impression que j'avais faite sur elle.

Elle avait cependant donné des instructions afin qu'on veillât à mon confort. Basilius claqua des mains et un autre serviteur m'apporta un style et des tablettes, au cas où j'aurais souhaité me mettre au travail. J'étais surpris de constater que Basilius et cet homme étaient des Africains. Ceux-ci évitent généralement de se mêler de politique et n'ont que rarement maille à partir avec les édiles. On dénombre peu d'esclaves originaires d'Afrique.

Une statue de Cupidon au nez brisé trônait au centre de la fontaine. En d'autres circonstances, j'aurais trouvé cela de bon augure, mais je ne lui accordai en l'occurrence aucune signification particulière. Je décidai de demeurer dans l'atrium jusqu'au moment où Rachel daignerait sortir de ses appartements, mais quand je demandai à Basilius s'il me faudrait attendre longtemps, il me répondit avec un regard condescendant : « La citoyenne Rachel travaille tout l'après-midi, citoyen Julius.

— Oh ! Et que fait-elle ?

— La citoyenne Rachel est une historienne célèbre. Il lui arrive fréquemment de rester attelée à sa tâche jusqu'au coucher. Mais le dîner sera naturellement servi lorsque cela conviendra à ses hôtes. »

Je le trouvai extrêmement obligeant. « Merci, Basilius. Je crois que je vais m'absenter quelques heures. » Puis, alors qu'il se détournait poliment pour prendre congé, j'ajoutai sans trop y réfléchir : « Tu ne me parais pas être un criminel dangereux. Si cette question ne t'offense pas, pourrais-tu me dire pourquoi tu as été réduit en esclavage ?

— Oh ! rien de très grave, citoyen Julius, m'affirma-t-il. Seulement quelques dettes. »

Je me rendis jusqu'au sous-sénat égyptien sans trop de difficultés. La circulation était dense car il s'agissait d'un des hauts lieux touristiques d'Alexandrie.

Les membres du sous-sénat n'étaient pas en session. Les réunir eût été naturellement sans objet, compte tenu du caractère purement honorifique de leurs fonctions. L'époque où le Sénat d'Égypte avait pris des décisions importantes appartenait à un lointain passé.

Les lieux convenaient cependant à merveille pour un tel congrès. Le Temple du Sénat avait des niches pour une cinquantaine de dieux. On y trouvait naturellement des représentations d'Amon-Râ, de Jupiter, et des autres personnages principaux du panthéon, mais, pour être agréables aux touristes les Égyptiens avaient également installé des effigies d'Ahura-Mazda, Yahvé, Freya, Quetzalcoatl et au moins une douzaine d'autres divinités que je ne pus reconnaître. Je vis devant chacune d'elles de récentes offrandes de fleurs et de fruits, ce qui démontrait que les visiteurs, sinon les astronomes – et eux aussi, probablement souhaitaient mettre toutes les chances de notre côté à présent qu'il fallait rétablir les communications avec les Olympiens. Les scientifiques sont naturellement des agnostiques – comme la plupart des personnes instruites, n'est-ce pas ? Mais même un athée n'hésitera pas à offrir une fleur ou un fruit à un dieu, pour le cas où il aurait tort de douter de sa toute-puissance.

Le congrès ne débiterait que le lendemain, mais les marchands ambulants installaient déjà leurs étals à l'extérieur de la salle. J'achetai un sachet de dattes, puis je flânai dans les parages en dégustant les fruits et en étudiant la frise de marbre ornant le pourtour du Sénat. On y voyait les champs de blé, de froment et de pommes de terre qui avaient fait de cette contrée le grenier de l'Empire pendant deux millénaires, mais rien sur les Olympiens. Les Égyptiens ne s'intéressent guère à l'espace. Ils préfèrent se remémorer leur passé glorieux (selon eux), et nul n'eût songé à organiser cette conférence sur les Olympiens à Alexandrie si les villes du Nord n'avaient pas été si inhospitalières en décembre.

À l'intérieur, la grande salle était déserte, exception faite des esclaves chargés de disposer sur les gradins des coussins et des crachoirs destinés aux participants. Dans les autres pièces, des ouvriers installaient les objets à exposer, mais leur accès était interdit aux visiteurs et les salons restaient obscurs.

La salle réservée aux média était heureusement ouverte. Je savais pouvoir y trouver un verre de vin gratuit, et je désirais en outre apprendre où se trouvaient les scientifiques. L'esclave de service ne

put me le dire : « Ils sont censés assister à une conférence des organisateurs, c'est tout ce que je sais... et les journalistes cherchent vainement des gens à interviewer. » Puis, en regardant par-dessus mon épaule alors que je signalais le registre, il ajouta : « Oh ! Tu es un auteur de sci-roms, il me semble ? Eh bien, il est possible qu'ils se contentent de toi. »

Je ne trouvais pas ce commentaire très flatteur mais me laissai convaincre. Marcus me harcèle constamment pour que je soigne ma publicité chaque fois que l'occasion se présente. Il estime que cela fait augmenter les ventes, et je jugeais utile de le satisfaire, compte tenu de ma situation.

Le journaliste, quant à lui, ne parut guère heureux de me voir. Deux studios avaient été installés dans le sous-sol du Sénat et, lorsque j'eus trouvé celui que le réceptionniste m'avait indiqué, l'individu auquel j'avais affaire était occupé à réordonner sa chevelure devant un miroir. Deux techniciens s'étaient assis en face d'un récepteur et suivaient avec beaucoup d'intérêt un nouvel épisode d'une série interminable. Quand je me présentai, le journaliste détourna les yeux de son reflet le temps de m'adresser un regard plein de méfiance.

« Tu n'es pas un astronome », me dit-il.

Je haussai les épaules, faute de pouvoir nier cette évidence.

« Mais je dois trouver quelque chose à diffuser dans le dernier journal, marmonna-t-il. C'est bon, assieds-toi et fais semblant de savoir de quoi tu parles. » Puis il entreprit de donner des instructions aux techniciens.

Je trouvais cette scène choquante. J'avais déjà noté que les membres de l'équipe technique portaient l'or des citoyens. Ce n'était pas le cas du journaliste, mais il se conduisait comme s'il était leur maître.

J'en fus outré. Je ne puis tolérer que certaines organisations commerciales nomment des asservis à des postes supérieurs à ceux qu'occupent des hommes libres. De telles pratiques sont mauvaises. Les emplois de tuteurs, professeurs, médecins, etc., leur conviennent parfaitement ; ils peuvent les exercer aussi bien qu'un citoyen, et pour un coût bien moindre. Mais cela pose un problème moral. Il est indispensable qu'un esclave ait un maître, faute de quoi son statut n'a plus de sens. Et quand certains accordent à un esclave des prérogatives incompatibles avec leur rang, même dans un domaine aussi insignifiant que celui d'un plateau de télédiffusion, cela porte atteinte aux bases mêmes de notre société.

En outre, c'est un cas de concurrence déloyale. Des hommes libres convoient ces emplois. Le problème s'est posé dans ma profession, voici quelques années. Des auteurs esclaves écrivaient des romans d'aventure, mais les autres se sont unis et y ont mis le holà – surtout

quand Marcus en a acheté une et l'a nommée secrétaire de rédaction. Nul citoyen n'a accepté de travailler avec elle et Mark a finalement dû la transférer dans le service publicité, où elle ne pouvait nous causer le moindre préjudice.

C'est pourquoi je m'installai très irrité en face des caméras ; un état d'esprit que sa première question accentua encore. Il entra directement dans le vif du sujet : « Lorsque tu écris tes sci-roms, t'efforces-tu de respecter les réalités scientifiques ? Sais-tu, par exemple, que les Olympiens ont brusquement interrompu leurs transmissions ? »

Je le foudroyai du regard, sans tenir compte des caméras. « Les romans de science-aventure sont *fondés* sur la réalité scientifique. En outre, contrairement à tes déclarations, les Olympiens n'ont pas *interrompu* leurs transmissions. Il s'est simplement produit un incident technique, probablement dû à des interférences de notre propre Soleil. Comme je l'ai écrit dans mon dernier ouvrage, *Les Dieux radiophoniques*, les impulsions électromagnétiques peuvent... »

Il m'interrompit après avoir adressé un regard à sa montre. « Vingt-neuf heures se sont écoulées depuis l'interruption des signaux. Voilà qui semble invalider la thèse de l'incident technique.

— Certainement pas. Les Olympiens n'ont pas la moindre raison de cesser volontairement d'émettre. Nous leur avons déjà démontré que nous sommes pleinement civilisés, d'abord parce que notre société est technologique et ensuite parce que nous ne nous livrons plus de guerres – tout cela a été établi au cours de la première année. Ainsi que j'ai eu l'occasion de le préciser dans *Les Dieux radiophoniques*... »

Il porta sur moi un regard apitoyé puis pivota pour faire un clin d'œil à la caméra. « Il est décidément impossible d'empêcher les écrivains de parler de leurs livres. Ils semblent en outre refuser de mettre leur imagination débridée à contribution lorsqu'ils ne sont pas rémunérés pour cela. Je demande à mon invité d'avancer une hypothèse sur la raison pour laquelle les Olympiens ne souhaitent plus s'adresser à nous et il fait de la pub pour ses bouquins. »

Comme s'il existait une autre raison d'accepter une interview !

« Écoute, fis-je sèchement. Si tu n'es pas capable de t'adresser à un libre citoyen en faisant montre d'un minimum de courtoisie, je refuse de poursuivre cet entretien.

— Comme tu voudras », s'empressa-t-il de répondre. Il pivota vers les techniciens. « On arrête tout et on retourne au studio. Nous avons déjà perdu trop de temps. »

Et nous nous séparâmes sans dissimuler l'aversion que nous nous inspirions mutuellement. Je venais de faire une chose pour laquelle mon éditeur m'eût volontiers étripé.

Le soir » lors du souper, Sam ne m'apporta aucun réconfort. « Cet individu manque certes de savoir vivre, me dit-il. L'ennui, c'est qu'il paraît avoir raison.

— Ils auraient donc *volontairement* rompu le contact ? »

Sam haussa les épaules. « Le Soleil ne constitue plus un obstacle, ce qui élimine la thèse des interférences. Malédiction, j'espérais pourtant avoir vu juste.

— J'en suis désolée, oncle Sam », intervint Rachel, avec douceur. Elle portait une robe blanche très simple (de la soie de Han, à en juger à son aspect) et sans le moindre ornement. Elle lui allait à ravir. Je doutais qu'il y eût au-dessous autre chose qu'un corps féminin aux formes parfaites.

« Je le regrette également », grommela-t-il. Cependant ses préoccupations n'affectaient aucunement son appétit. Il se servit plusieurs louches du premier plat – une soupe au poulet sur laquelle surnageaient des sortes de bouts de galette – et je l'imitai. Quels que soient les défauts de Rachel, elle avait su choisir un bon cuisinier. C'était de la cuisine familiale – pas des plats du genre *une-perdrix-dans-un-lapin-dans-un-ours* – mais fort bien préparée et servie avec style par Basilius. « Quoi qu'il en soit, dit Sam en utilisant son pain pour récupérer les dernières gouttes de bouillon, j'ai trouvé la réponse.

— Tu connais les raisons du brusque silence des Olympiens ? m'enquis-je, pour l'encourager à poursuivre ses révélations.

— Non, non ! Je parle de ton roman, Jules. Mon idée d'un monde alternatif. Si tu ne veux pas décrire un *avenir* différent, que dirais-tu d'un autre *présent* ? »

Je n'eus pas l'opportunité de réclamer des éclaircissements car Rachel me prit de vitesse. « Il n'existe qu'un seul "présent", Sam », lui fit-elle remarquer. Et il me vint à l'esprit que je n'aurais pu exprimer cela de façon plus claire ou plus concise.

Son oncle gémit. « Ne t'y mets pas toi aussi, ma chérie. Je parle d'une nouvelle sorte de sci-rom.

— J'avoue que je n'en lis guère, dit-elle en guise d'excuse, mais sur un ton de défi.

— Tu es historienne, n'est-ce pas ? » dit-il sans en faire cas. Elle ne prit pas la peine de le confirmer. De toute évidence, c'était sa vie. « Supposons que l'histoire ait suivi un chemin différent ? »

Il nous adressa un sourire rayonnant, paraissant aussi heureux que s'il venait de dire une chose sensée. Nous restâmes de marbre. Rachel ne manqua pas de relever ce qui clochait dans sa déclaration et

rétorqua : « Mais elle ne l'a pas fait.

— J'ai dit *supposons* ! Ce "présent" n'est pas le seul possible, seulement celui qui, par un pur effet du hasard, n'est pas resté une simple éventualité ! Il pourrait y avoir des millions de présents différents. Prenez tous les événements du passé qui auraient pu déboucher sur un autre dénouement. Imaginons qu'Annius Publius n'ait pas découvert les Continents de l'Ouest en l'an 1820 de la Ville(1), ou encore que César Publius Terminus n'ait pas décrété le développement d'un programme spatial en 2122. Ne vois-tu pas où je veux en venir ? Dans quel genre de monde vivrions-nous actuellement, si cela ne s'était pas produit ? »

Rachel ouvrit la bouche pour lancer une repartie, mais l'arrivée du majordome l'en empêcha. Basilius venait d'apparaître sur le seuil et l'implorait silencieusement du regard. Lorsqu'elle nous pria de l'excuser pour aller voir ce qui posait des problèmes dans la cuisine, je me vis contraint de la remplacer. « Je n'ai jamais rien écrit de comparable, Sam. Je ne connais personne qui l'ait fait.

— C'est exactement là que je veux en venir ! Ce serait quelque chose de totalement *inédit* dans le domaine des sci-roms. Ne souhaitez-tu pas être le pionnier d'un nouveau genre littéraire ? »

Ce fut la sagesse inculquée par des années d'expérience qui me poussa à rétorquer : « Les pionniers vivent chichement, Sam. » Il fronça les sourcils. « D'ailleurs, pourquoi n'écris-tu pas cela toi-même ? », ajoutai-je, ce qui eut pour effet de changer son irritation en tristesse.

« J'aimerais en avoir le loisir. Mais tant que le mystère du silence des Olympiens n'aura pas été résolu, je n'aurai guère de temps à consacrer à la littérature. Non, c'est à toi de le faire, Jules. »

Puis Rachel revint, paraissant satisfaite, suivie par Basilius qui portait l'énorme plat d'argent du mets principal.

Sam retrouva aussitôt le sourire. Et moi également. Il s'agissait d'un veau rôti, et je compris que Basilius était venu chercher Rachel afin qu'elle pût tresser elle-même des guirlandes de fleurs autour des petites cornes du jeune animal. Une servante entra avec un pichet de vin et emplit nos verres. Nous fûmes ensuite trop occupés à déguster ce plat pour faire d'autres commentaires que des compliments.

Puis Sam regarda sa montre. « Tu nous as fait servir un repas absolument savoureux, Rachel, dit-il à sa nièce. Mais il faut que je retourne là-bas. Alors, qu'en penses-tu ?

— De quoi parles-tu ? voulut-elle savoir.

— D'aider ce pauvre Jules à dresser une liste des tournants décisifs de l'histoire susceptibles d'être utilisés dans son récit. »

Il n'avait pas écouté une seule de mes objections. Je n'eus pas à le dire, car Rachel paraissait ennuyée. Elle lui répondit sur un ton

d'excuse : « Je ne sais rien des périodes dont tu me parles... Publius Terminus et le reste. Ma spécialité est le début de l'ère post-augustéenne, quand le Sénat a repris le pouvoir.

— Parfait, déclara-t-il en paraissant éprouver une vive satisfaction. Ce moment en vaut un autre. Tente d'imaginer à quel point la situation actuelle serait différente si un petit événement avait connu un autre dénouement. Si Auguste n'avait pas épousé Dame Livie et adopté son fils Drusus pour lui succéder, par exemple. » Il pivota vers moi, dans l'espoir d'attiser les braises que son étincelle d'inspiration auraient dû embraser dans mon esprit. « Je suis certain que tu entrevois déjà d'innombrables possibilités, Jules ! Voilà ce que je te conseille. La soirée ne fait que commencer ; emmène Rachel danser ou se distraire d'une autre manière ; buvez quelques verres ; écoute ce qu'elle a à te dire. Quel mal y a-t-il à cela ? Deux jeunes gens ont bien le droit de prendre un peu de bon temps, il me semble ! »

*

* *

C'était indubitablement la proposition la plus intelligente qu'il me faisait depuis nos retrouvailles.

Telle fut mon opinion, en tout cas, et Rachel était assez obéissante pour suivre le conseil de son oncle. Parce que j'étais étranger dans cette ville, je dus lui laisser le soin de désigner les lieux où nous pouvions nous rendre. Lorsqu'elle en eut cité deux, je compris qu'elle tentait avec tact de ne pas ponctionner trop lourdement mon carnet de crédit. Mais je pouvais me permettre de ne pas compter. Après tout, il serait certainement moins onéreux, et surtout bien plus intéressant, de passer une soirée avec elle que de prendre une chambre et un repas dans une auberge.

Nous optâmes pour un établissement situé sur le port, non loin du môle. Nous nous retrouvâmes dans une salle tournante juchée au sommet d'un hôtel construit dans le style des anciennes pyramides. Alors que les lieux effectuaient de lentes révolutions, nous pouvions découvrir les lumières de la ville d'Alexandrie, les bateaux dans les bassins du port, puis l'immensité de la mer dont les vagues indolentes reflétaient les scintillements des étoiles.

J'avais presque oublié le thème des « mondes alternatifs », mais le sens du devoir de Rachel était plus développé que le mien. À peine eûmes-nous terminé la première danse qu'elle me dit : « Je pense pouvoir t'aider. Il s'est passé quelque chose, sous le règne de Drusus...

— Est-il bien nécessaire d'en parler ? m'enquis-je en remplissant son verre.

— Oncle Sam me l'a demandé. Je croyais que tu souhaitais écrire

une nouvelle sorte de sci-rom.

— Non, c'est ton oncle qui le désire. Et cela pose un petit problème. Il est exact que les éditeurs réclament constamment des textes originaux, mais si un auteur est assez stupide pour s'écarter des sentiers battus, ils en sont déroutés. Lorsqu'ils réclament quelque chose de "nouveau", ils se réfèrent en fait à une nouvelle mouture de ce qui a déjà eu du succès.

— Les idées de mon oncle sont presque toujours excellentes », me rétorqua-t-elle. Son ton était aussi catégorique que celui d'un oracle mais son style n'avait rien de sibyllin. Je n'en discutai pas avec elle et m'abstins même d'exprimer mon désaccord sur ce point. Je la laissai poursuivre. « J'ai tout particulièrement étudié le processus de transfert du pouvoir au cours de la première période de l'histoire romaine. Je m'intéresse actuellement à la diaspora judéenne, après le règne de Drusus. Je présume que tu sais ce qui s'est passé à cette époque ? »

C'était effectivement le cas... vaguement. « Il s'est produit un soulèvement en Judée, n'est-ce pas ? »

Elle hocha la tête. Je la trouvais magnifique, lorsque ses cheveux blonds se balançaient avec grâce et que ses yeux brillaient.

« Vois-tu, ce fut une tragédie pour mon peuple et, comme l'a dit Sam, ces événements auraient pu ne pas avoir lieu. Si Tibère n'était pas mort, par exemple. »

Je toussai. « Je ne suis pas sûr de connaître ce personnage, déclarai-je sur un ton d'excuse.

— Le procureur de Judée, un individu exceptionnel, juste et droit. Il était le frère de l'empereur Drusus – celui dont a parlé mon oncle, le fils de Livie, l'héritier adoptif d'Auguste. L'homme qui a rendu ses pouvoirs au Sénat après qu'Auguste se les fut appropriés. Pour en revenir à Tibère, il fut le meilleur gouverneur qu'eurent les Judéens, tout comme Drusus fut le meilleur empereur. Tibère mourut un an avant le soulèvement – il mangea des figues, gâtées, dit-on, mais il n'est pas à exclure qu'il ait été empoisonné par son épouse : Julie, la fille d'Auguste par sa première femme...»

Je manifestai ma détresse. « Je m'y perds un peu, dans tous ces personnages.

— Eh bien, le seul nom dont tu dois te souvenir est celui de Tibère, et tu sais désormais de qui il s'agissait ! S'il avait été en vie, le soulèvement n'aurait probablement pas eu lieu. Et la diaspora ne se serait pas produite.

— Je vois. Une autre danse ? »

Elle m'adressa un regard de reproche, puis finit par me sourire. « Peut-être n'est-ce un sujet passionnant que pour les Judéens, fit-elle. D'accord, dansons. »

C'était sa meilleure idée de la soirée. Elle m'offrit ainsi l'occasion

d'obtenir par le sens du toucher la confirmation de ce que la vue, l'ouïe et l'odorat m'avaient déjà appris. C'était une jeune femme extrêmement séduisante. Elle avait insisté pour se changer, mais sa nouvelle toilette était heureusement aussi légère et moulante que la précédente, et mes paumes jouissaient des plaisirs tactiles offerts par son dos et son bras.

« Pardonne-moi si je te paraîs stupide, lui murmurai-je. Mais je sais très peu, de choses sur l'histoire ancienne... Je parle du premier millénaire après la Fondation de la Ville. »

Elle ne prit pas la peine de me faire remarquer qu'elle avait déjà pu s'en rendre compte. Elle se déplaçait avec moi au rythme de la musique, et je trouvais cela extrêmement agréable, lorsqu'elle se redressa brusquement pour déclarer : « Je viens d'avoir une autre idée, regagnons notre box. » Et nous n'avions pas quitté la piste de danse qu'elle me l'exposait déjà. « Parlons de ton propre ancêtre, Jules César. Il a conquis l'Égypte, ici même à Alexandrie. Mais supposons que les Égyptiens aient vaincu ses légions, ainsi qu'ils ont failli y parvenir ? »

Je lui prêtais très attention, à présent – de toute évidence elle s'intéressait assez à moi pour avoir interrogé Sam sur mes origines ! « Impossible ! rétorquai-je. Jules n'a pas perdu une seule guerre. En outre... » – je découvris avec surprise que je commençais à prendre la suggestion absurde de Sam au sérieux – «... ce serait probablement très difficile à écrire. Si les légions avaient été vaincues, cela aurait changé la face du monde. Peux-tu imaginer une Terre qui n'ait pas été romanisée ?

— Non, fit-elle doucement. Mais c'est ta spécialité plus que la mienne. »

Je secouai la tête. « C'est trop invraisemblable. Je ne parviendrai jamais à rendre une telle histoire crédible.

— Rien ne t'empêche d'essayer, Julius. Il s'agit d'une possibilité très intéressante. Drusus a manqué mourir, avant de devenir empereur. Il fut grièvement blessé au cours d'une campagne en Gaule, à l'époque d'Auguste. Tibère... tu te souviens de lui...

— Oui, oui, son frère. Celui que tu sembles admirer et qui fut procureur de Judée.

— Effectivement. Eh bien, Tibère a chevauché jour et nuit pour conduire jusqu'à Drusus les meilleurs médecins de Rome. Il a failli échouer. Ils n'ont sauvé Drusus que de justesse.

— Vraiment ? déclarai-je sur un ton d'encouragement. Et ensuite ? »

Elle parut hésiter. « Eh bien. Je ne sais pas. »

Je servis du vin. « Je suppose que je pourrais inventer une suite imaginaire, dis-je tout en y réfléchissant. Surtout si tu m'aides en me

fournissant des détails. Ce Tibère aurait pu devenir empereur à la place de Drusus ; Comme tu le dis juste et bon, sans doute se serait-il comporté comme son frère et il aurait probablement restauré le pouvoir du Sénat dont les membres avaient pratiquement été mis au chômage par Auguste et mon aïeul révééré...»

Je m'interrompis, sidéré par mes paroles. J'avais l'air de prendre l'absurde idée de Sam au sérieux !

Mais cela n'avait pas que des aspects négatifs. Rachel semblait quant à elle commencer à *me* prendre au sérieux.

Je trouvai cette pensée agréable. Elle réchauffa mon cœur pendant une demi-douzaine d'autres danses et plus d'une heure de leçons d'histoire... Jusqu'au moment où, après notre retour dans sa demeure, je sortis de ma chambre sur la pointe des pieds et me dirigeai vers la sienne, pour trouver Basilius endormi sur un tapis en travers du seuil, avec un gros gourdin posé à son côté.

Je passai une nuit relativement agitée.

C'était en partie glandulaire. Tout laissait supposer que Rachel ne voulait pas que j'aille la rejoindre, car dans le cas contraire elle n'eût pas chargé son majordome de barrer mon chemin. Mais mes glandes en étaient *mécontentes*. Elles avaient pu s'imprégner de son parfum, de sa vision et de son contact, et elles se plaignaient d'avoir vu leurs projets avorter au tout dernier instant.

Le plus pénible fut de me réveiller toutes les heures, ce qui me laissait amplement le temps de réfléchir à ma situation financière.

La pauvreté n'est pas catastrophique. Même un écrivain en renom doit l'affronter entre deux chèvres.

C'est certes ennuyeux, mais pas épouvantable. Ce crime n'est pas punissable d'esclavage.

Mais j'avais accumulé de très grosses factures. Et il était par contre d'usage de priver du statut de libre citoyen toutes les personnes qui ne parvenaient pas à régler leurs dettes.

Chapitre 4

La Fin d'un beau rêve

Le lendemain matin, je m'éveillai tard et d'humeur maussade, et je dus prendre un triporteur pour gagner la salle du sous-sénat.

Le trajet fut interminable. Plus nous approchions, plus la circulation était dense. Je pus voir la légion former une garde d'honneur au cortège de Pharaon, cette dernière devant procéder à la cérémonie d'ouverture du congrès. Le conducteur refusa de se rendre au-delà de la cour extérieure, et je dus attendre en ce lieu avec les touristes pendant que la reine descendait de sa litière royale.

Des bruissements de satisfaction s'élevèrent de la foule, à la fois

gloussements et soupirs. Il s'agissait du spectacle auquel les étrangers étaient venus assister. Ils se collaient aux fourreaux des glaives de Légionnaires alors que Pharaon, tête nue, robe traînant sur le sol, s'avavançait vers les chapelles du Sénat. Elle s'offrit majestueusement en pâture aux appareils photographiques, et je commençai à craindre d'arriver en retard. N'allait-elle pas décider par œcuménisme de visiter les cinquante chapelles ? Mais après avoir rendu hommage à Isis, à Amon-Râ et au Nil Nourricier, elle entra dans le bâtiment pour déclarer la session ouverte. Les Légionnaires se mirent au repos, les touristes regagnèrent leurs autocars en prenant désormais des clichés d'eux-mêmes, et je suivis Pharaon à l'intérieur du Sénat.

Son discours fut très bon, je veux dire très bref. Une seule chose laissait à désirer : elle parlait devant des sièges inoccupés pour la plupart.

Si le sous-sénat d'Alexandrie peut recevoir deux mille personnes, je n'en dénombrai pas plus de deux cent cinquante. La plupart formaient des petits groupes dans les ailes et au fond de la salle, et nul ne prêtait attention à Pharaon. Sans doute dut-elle le noter et abrégé son discours. Elle venait d'entreprendre de nous expliquer que l'exploration scientifique de l'univers était en parfait accord avec les anciennes traditions de l'Égypte – alors que presque personne ne l'écoutait – et, un instant plus tard, elle avait brusquement cessé de parler et tendait son orbe et son sceptre à ses assistants. Elle traversa la scène d'un pas majestueux et disparut dans les coulisses.

Le bourdonnement des conversations s'atténua à peine. Tous parlaient naturellement des Olympiens. Même lorsque le présidor du Collegium s'avança et déclara la première session ouverte, la salle ne s'emplit pas. Au moins la plupart des membres des groupes dispersés s'assirent-ils – toujours disséminés et en continuant d'échanger des murmures.

Même les orateurs ne paraissaient guère intéressés par leurs propres propos. Le premier était un présidor emeritus honoraire venu de Haute Égypte, et il nous remémora tout ce que nous savions sur le compte des Olympiens.

Il lut son texte rapidement, comme s'il le dictait à un scribe. Le contenu de sa déclaration manquait effectivement d'intérêt. Le discours en question avait été écrit quelques jours plus tôt, quand nous étions encore en liaison avec les Olympiens et que nul n'aurait pu supposer que leurs transmissions s'interrompraient brusquement. Rien de tout cela n'était plus d'actualité, désormais.

Si j'aime assister aux congrès scientifiques, ce n'est pas pour entendre ce que les orateurs ont à dire – je peux obtenir ces informations de façon bien plus pratique en consultant les journaux dans les bibliothèques. Je ne m'intéresse même pas aux échanges de

vues qui suivent chaque communication, bien qu'ils puissent parfois me fournir des éléments utiles. Ce que j'apprécie surtout est ce que j'appelle la *musique de la science* – ce langage singulier qu'utilisent les savants pour parler entre eux. C'est pourquoi je prends généralement place au fond de la salle, à l'écart de la foule et avec ma tablette sur les cuisses et mon style à la main. Je note alors des fragments de dialogue et tente d'imaginer comment les insérer dans mon prochain sci-rom.

Mon style resta au repos ce jour-là. Les discussions furent peu nombreuses. Les uns après les autres, les orateurs se levèrent et lurent leurs articles, répondirent à quelques questions superficielles par des réponses encore plus superficielles, puis s'esquivèrent. L'assistance s'amenuisait rapidement, et je finis par en comprendre la raison : moi excepté, il n'y avait en ce lieu que des personnes qui s'y trouvaient par obligation.

Quand l'ennui me fit estimer que j'avais plus besoin d'un verre de vin et d'un petit en-cas que de rester assis avec une tablette toujours vierge sur les genoux, je découvris que même les salons étaient pratiquement déserts. Je n'y vis aucun visage familier. Personne ne semblait savoir où se trouvait Sam. Et, au cours de l'après-midi, le presidor s'avoua vaincu et annonça que les séances suivantes seraient reportées à une date ultérieure restant à préciser.

C'était un échec total.

*

* *

Je nourrissais des espoirs d'une autre nature pour la nuit.

Rachel vint m'accueillir sur le seuil de sa demeure pour m'annoncer que Sam avait envoyé un message *et* nous informait qu'il était retenu et ne pourrait pas dîner en notre compagnie.

« Précise-t-il où il se trouve ? » voulus-je savoir. Elle secoua négativement la tête, et j'avançai ; « Sans doute est-il avec les autres sommités. » Puis je lui parlai du fiasco de la conférence et redevins joyeux pour lui proposer : « Peut-être pourrions-nous sortir ? »

Elle opposa son veto à cette suggestion. Elle eut assez de tact pour ne pas parler de mes difficultés, mais j'eus la certitude que son oncle l'avait informée de la précarité de ma situation financière. « Je préfère les repas de mon cuisinier à ceux qu'on sert dans les plus grands restaurants, me dit-elle. Nous mangerons ici. Ne t'attends pas à des ortolans. Je n'ai prévu que quelques plats très simples pour notre tête-à-tête. »

J'estimai que le meilleur passage était celui du « tête-à-tête ». Basilius avait disposé les sofas en V, afin de rapprocher nos têtes sans

nous éloigner des tables basses. Sitôt après s'être allongée, Rachel m'avoua : « Je n'ai guère travaillé aujourd'hui. Ton idée ne cessait de me trotter par la tête. »

L'idée en question venait de Sam, mais je ne trouvai aucune raison valable de rectifier. « J'en suis flatté, lui dis-je. Et désolé d'avoir nui à ton travail. »

Elle haussa les épaules et ajouta : « J'ai lu certaines choses sur cette période, et plus particulièrement sur un personnage secondaire assez intéressant, un prédicateur judéen appelé Jeshua de Nazareth. As-tu entendu parler de lui ? Non ? Cela ne m'étonne pas, mais il a eu quelques partisans. Ils se donnaient le nom de Chrestiens et étaient assez indisciplinés.

— Je crains de bien mal connaître l'histoire de ton peuple, dis-je avec sincérité, avant d'ajouter : Et j'aimerais vraiment en apprendre plus. » Ce qui par contre était totalement faux ou tout au moins l'avait été jusqu'à cet instant.

« C'est bien naturel, me répondit-elle, apparemment persuadée qu'il n'y avait rien de bizarre à s'intéresser à la période post-augustéenne. Ce Jeshua fut Jugé pour sédition et condamné à mort. »

Je cillai. « Pas simplement à l'esclavage ? »

Elle secoua négativement la tête. « À l'époque, ils ne se contentaient pas de priver les criminels de leurs droits de citoyens. On leur infligeait des punitions corporelles. Certains furent même exécutés, et parfois par des méthodes qu'on peut qualifier de barbares. Mais Tibère, qui était alors proconsul, estima la sentence de mort trop sévère. Il la commua et se contenta de faire donner le fouet à ce Jeshua avant de lui rendre la liberté. Je pense que c'est une sage décision. Autrement, cet homme serait devenu un martyr et les dieux seuls savent ce qui en aurait résulté. Mais les Chrestiens disparurent progressivement... Basilius ? Tu peux apporter le plat suivant. »

Je regardai avec intérêt le majordome s'exécuter. Il s'agissait d'alouettes aux olives ! J'en fus ravi, et pas seulement parce que c'était un de mes mets préférés. Ce « repas tout simple » s'avérait être en fait bien plus fin que celui que Rachel nous avait fait servir la veille.

Ma situation semblait s'améliorer. « Pourrais-tu me dire une chose, Rachel ? Tu es bien judéenne, n'est-ce pas ?

— Naturellement.

— Eh bien, j'avoue qu'un détail m'intrigue. Je croyais que vous ne rêveriez qu'un seul dieu, un certain Yahvé.

— C'est exact, Jules.

— Oui, mais... » J'hésitais entre ma crainte de tout gâcher et ma curiosité. « Tu viens de parler "des dieux". N'est-ce pas, heu... en contradiction avec ta foi ?

— Absolument pas. Les commandements de Yahvé, que le grand

prophète Moïse a rapportés de la montagne, sont très explicites sur ce point. L'un d'eux précise : "Tu n'auras pas d'autres dieux avant moi."

Eh bien, nous n'en avons pas. Yahvé est notre *premier* dieu. Nous n'en plaçons aucun *avant* lui. Tout cela est expliqué dans les écrits rabbiniques.

— Ce sont vos livres sacrés ? »

Elle resta un court instant pensive. « En un sens. Nous sommes très traditionalistes, vois-tu. Les usages, voilà ce que nous respectons avant tout. Et nous trouvons dans ces textes des précisions à leur sujet. »

Elle avait cessé de manger. Je l'imitai. Songeur, je me penchai pour caresser sa joue.

Elle ne s'écarta pas, mais ne réagit pas non plus. Un moment plus tard elle me déclara sans me regarder : « Il existe par exemple une tradition judéenne qui veut qu'une femme soit vierge le jour de son mariage. »

Ma main s'éloigna de son visage, sans avoir reçu le moindre ordre conscient de ma part.

« Oh !

— Et les écrits rabbiniques précisent en quelque sorte les modalités de la tradition, vois-tu ? Ils imposent que le père monte la garde devant la porte de la chambre de ses filles nubiles pendant la première heure de chaque nuit. Si le père est absent ou décédé, c'est à un esclave de confiance d'assurer cette veille.

— Je vois. Tu n'as jamais pris époux, n'est-ce pas ?

— Pas encore », répondit-elle avant de reporter son attention sur le repas.

*

* *

Je ne m'étais pas marié, moi non plus, mais je n'en avais pas conservé mon pucelage pour autant. L'institution du mariage ne me répugnait pas outre mesure, mais la vie d'un écrivain de sci-roms ne pouvait être qualifiée de financièrement très stable et je n'avais jamais rencontré une femme auprès de laquelle j'aurais souhaité passer le reste de mon existence... ou, pour reprendre l'expression de Rachel, « pas encore ».

Je tentai de détourner mon esprit de ce sujet, conscient que si ma situation avait été jusqu'alors précaire, elle était récemment devenue presque catastrophique.

Le lendemain matin, je me demandais de quelle façon occuper ma journée quand Rachel régla la question à ma place. Elle était dans l'atrium et m'attendait. « Assieds-toi près de moi, Jules, m'ordonna-t-elle en tapotant le banc. J'ai longuement réfléchi, et je pense avoir

trouvé quelque chose pour toi. Suppose que cet homme, ce Jeshua, ait malgré tout été exécuté. »

J'avais espéré bénéficier d'un accueil plus intime, mais je fus extrêmement heureux de pouvoir prendre place près d'elle dans ce petit jardin agréable, avec le soleil matinal qui tombait sur nous à travers la banne translucide. « Oui ? » fis-je sans me compromettre. Je déposai un baiser sur sa main délicate.

Elle attendit un instant avant de la retirer. « Cette idée nous ouvre des possibilités intéressantes, Jules. Ce Jeshua serait devenu un martyr, vois-tu ? Je peux aisément imaginer qu'en de telles circonstances ses partisans, les Chrestiens, auraient acquis une notoriété bien plus grande. Ou même une certaine influence. À l'époque, la Judée était constamment en proie à l'agitation – il circulait de nombreuses prophéties, des rumeurs sur la venue d'un messie, certains envisageant de bouleverser la société. Les Chrestiens auraient pu parvenir à dominer toute la Judée. »

Je m'efforçai de faire montre de tact. « Il est bien naturel d'être fier de ses ancêtres, Rachel. Mais, sincèrement, qu'est-ce que cela aurait pu changer ? » Sans doute n'avais-je pas fait assez d'efforts, car elle pivota vers moi et son front se plissa. Je réfléchis rapidement et essayai de rattraper ma bévue en ajoutant : « Mais, par ailleurs, si on appliquait ton idée au-delà de la Judée... »

Son froncement de sourcils s'accrut, plus par perplexité que par colère. « Qu'entends-tu par "au-delà de la Judée" ?

— Eh bien, suppose que cette sorte de... comment appellerais-tu cela ? Une philosophie ? Une religion ?

— Un mélange des deux, sans doute.

— Philosophie religieuse, alors. Suppose que la philosophie religieuse judéo-chrétienne de ce Jeshua se répande dans la majeure partie du monde, pas seulement dans sa contrée d'origine. Voilà qui pourrait être intéressant.

— Mais, rien de tel ne s'est...

— Rachel, Rachel, lui murmurai-je tout en posant mon index sur ses lèvres, avec douceur. Ce ne sont que de simples hypothèses, ne l'oublie pas. Chaque auteur de sci-rom a le droit d'écrire un gros mensonge. Disons que c'est le mien. La religion judéo-chrétienne se répand donc dans le monde entier. Même Rome s'y convertit ; On pourrait même imaginer que la Cité impériale devient l'équivalent de... comment l'appellez-vous, déjà ? Le lieu où se trouve le Sanhédrin des Judéo-Chrestiens. Que va-t-il se passer, ensuite ?

— Je l'ignore, et je compte sur toi pour me l'apprendre », dit-elle. Son expression traduisait à la fois de l'amusement et de la suspicion.

Je mis à rude contribution mon imagination d'écrivain de sci-rom confirmé. « Eh bien, la situation mondiale ressemblerait à celle de la

Judée ancienne. Tous seraient divisés en factions et sectes, qui s'affronteraient.

— Tu veux parler de *guerres* ! s'enquit-elle, incrédule.

— Des conflits très importants. Pourquoi pas ? N'est-ce pas ce qui se passait en Judée ? Et ils pourraient continuer de se battre, tout au long de l'histoire. N'oublions pas que l'unité du monde depuis deux mille ans repose entièrement sur la Pax Romana. Sans elle... Eh bien, sans elle...» Je parlais de plus en plus vite et prenais mentalement des notes. «... disons que sur ce monde, toutes les tribus d'Europe sont devenues des cités-états indépendantes, comparables à celles des Grecs. Mais en plus important et plus puissant. Et elles ne cessent de s'affronter, Francs contre Viks nordiques contre Belges contre Kelts. »

Elle secouait la tête. « Les hommes ne sont pas stupides à ce point, Jules.

— Comment le sais-tu ? En outre, c'est de la sci-rom, ma chérie. » Je ne m'interrompis pas pour voir si elle réagissait à ce mot tendre et poursuivis mes explications, sans manquer toutefois de noter qu'elle n'avait pas protesté. « Les humains seront aussi bêtes que je le déciderai... il suffit simplement que je rende cela plausible. Mais tu n'as pas entendu le meilleur. Disons que les Judéo-Chrétiens sont des fanatiques, qu'ils prennent tout ce qui se rapporte à leur religion très au sérieux. Ils veillent à ne pas aller à l'encontre des volontés de leur Dieu. Ce qu'a dit Yahvé prime tout. Tu me suis ? Il en découle par exemple qu'ils négligent la recherche scientifique.

— Non, arrête ! m'ordonna-t-elle avec indignation. Essaierais-tu de me dire que nous ne nous intéressons pas à la science ? Ni moi ? Ni mon oncle ? Parce que nous sommes des Judéens ?

— Vous n'êtes pas des *Judéo-Chrétiens*, ma chérie. C'est toute la différence. Pourquoi ? Parce que je l'affirme et que c'est moi qui écris cette histoire. Voyons voir...» Je fis une pause, pour réfléchir. « Entendu, disons que les Chrétiens traversent une longue période de stagnation intellectuelle puis que...» Je m'interrompis à nouveau, non pour chercher mes mots mais pour obtenir un effet. « Voilà que les Olympiens arrivent ! »

Elle me fixa, en ouvrant de grands yeux. « Oui ?

— Ne vois-tu pas ? Et alors ce monde judéo-chrétien qui sommeille au cœur d'un Moyen Âge pré-scientifique – sans avions, sans télédiffusion, sans même l'imprimerie et les hydroptères – se trouve brusquement contacté par une civilisation supérieure de l'espace ! » Son front était à nouveau plissé et elle tentait de comprendre à quoi je voulais en venir. « Le choc, des cultures est traumatisant. Et pas seulement pour les peuples de la Terre. Les Olympiens nous étudient, constatent que nous sommes trop arriérés sur le plan technique, divisés en nations belliqueuses, etc. Que font-ils,

alors ? Eh bien, ils décident de repartir, de nous abandonner à notre sort, et... et c'est la fin du livre ! »

Elle eut une moue. « C'est peut-être ce qui se passe actuellement.

— Certainement pas pour cette raison. Je ne parle pas *de notre* Terre, vois-tu, mais d'une Terre qui *aurait pu* exister.

— Tout cela me paraît un peu tiré par les cheveux.

— C'est là qu'intervient le métier. Tu ignores tout des sci-roms, ma chérie. Mon travail consiste à développer au maximum une idée, jusqu'aux limites absolues de la crédibilité – jusqu'au point où il suffirait d'un rien pour que tout sombre dans l'absurde. Fais-moi confiance, Rachel. Je parviendrai à rendre ce récit plausible. »

Ses jolies lèvres étaient toujours plissées par une moue, mais je n'attendis pas. Je saisis l'oiseau de l'occasion par les ailes. Je me penchai vers elle et l'embrassai, assouvissant ainsi un désir qui me consumait depuis un certain temps. Puis je lui déclarai : « Je dois trouver un scribe et coucher tout cela par écrit avant de l'avoir oublié. Je reviendrai dès que possible et... en attendant... eh bien... »

Je lui donnai un autre baiser, avec fougue et douceur. Et je pus constater dès le début de cette longue étreinte qu'elle y participait activement.

*

* *

Le fait que sa demeure fût située à proximité des baraquements d'une société de location d'esclaves avait ses avantages. Je me procurai un scribe pour une somme modique et le directeur de l'entreprise mit même à ma disposition une salle de conférence pour lui dicter mon texte. À l'aube, j'avais terminé les deux premiers chapitres et noté les grandes lignes de mon *Voyage latéral vers un monde chrestien*.

Après être arrivé à ce stade d'un livre, le reste n'est plus que de la routine. L'idée d'ensemble est définie, les personnages se sont annoncés, et il suffit de fermer les yeux le temps d'imaginer ce qui va se passer puis de les rouvrir et de dicter tout cela au scribe. Aux scribes, en l'occurrence, car l'épuisement eut raison du premier après quelques heures et je dus en engager un second, puis un troisième.

Je ne pris aucun repos tant que tout ne fut pas couché par écrit. Je dus travailler cinquante-deux heures d'affilée, plus qu'il ne m'était arrivé de veiller depuis des années. Lorsque j'eus terminé, je laissai les scribes recopier ce texte au propre. Le directeur de la société de location me proposa en outre de faire porter le manuscrit à une messagerie du port, afin qu'il fût expédié à Londres par voie aérienne.

Je regagnai finalement la maison de Rachel d'une démarche

titubante et fus surpris de découvrir qu'elle était toujours plongée dans l'obscurité, alors que l'aube ne tarderait guère à se lever.

Basilius me fit entrer et étudia avec stupéfaction mes yeux enfoncés et ma barbe de deux jours.

« Ne me réveille sous aucun prétexte », lui ordonnai-je.

Je vis un journal soigneusement plié près de mon lit, mais ne pris pas la peine de l'ouvrir. Je m'allongeai, me retournai, et m'endormis aussitôt.

À mon éveil, au moins douze heures plus tard, je chargeai Basilius de m'apporter un en-cas puis de me raser. Et lorsque je gagnai finalement l'atrium, c'était presque le crépuscule. Rachel m'attendait. Je lui racontai ce que j'avais fait, et elle me parla du dernier message des Olympiens. « Dernier ? répétais-je. Comment peux-tu être certaine que c'est le dernier ?

— Parce qu'ils nous l'ont dit, expliqua-t-elle tristement. Ils ont annoncé qu'ils cessaient toute communication avec nous.

— Oh ! » m'exclamai-je en réfléchissant à la nouvelle. Puis j'ajoutai, en pensant à la déconvenue de mon amie : « Pauvre Sam. »

L'affliction de Rachel était telle que je me vis contraint de la prendre dans mes bras.

Les paroles de réconfort cédèrent bientôt la place à des baisers et, après un certain nombre d'entre eux, elle se pencha en arrière et me sourit.

Et je ne pus m'empêcher de lui tenir des propos qui me sidérèrent à l'instant même où ils sortaient d'entre mes lèvres : « Rachel, j'aimerais tant t'épouser. »

Elle recula pour m'étudier avec amour, mais aussi avec surprise et amusement. « Me demanderais-tu ma main ? »

Il n'était pas dans mes habitudes d'employer à la légère les règles de conjugaison, et je lui précisai : « Je viens de m'exprimer au conditionnel, ma chérie. J'ai dit que *j'aimerais* t'épouser.

— J'ai parfaitement entendu. Ce que je voudrais savoir, c'est si tu me demandais d'exaucer un tel souhait.

— Non... heu, enfers, oui ! Mais je voudrais surtout me trouver dans une position me permettant de faire une pareille demande. Les écrivains de sci-roms n'ont pas une situation financière des plus solides. Ton train de vie...

— Mon train de vie est le fruit des biens dont j'ai hérité de mon père. Le mariage ne m'en privera pas.

— Mais ce sont *tes* biens personnels, ma chérie. J'ai connu la pauvreté, mais je ne me suis jamais abaissé à vivre en parasite.

— Tu n'en seras pas un », fit-elle doucement. Elle avait employé le futur : je pris conscience qu'elle connaissait elle aussi les règles de la conjugaison.

Je dus me concentrer avant de répondre : « Rachel, je devrais recevoir des nouvelles de mon éditeur d'un instant à l'autre. Si ce nouveau genre de sci-rom a du succès... s'il se vend aussi bien que tout le laisse supposer...

— Oui ?

— Eh bien, eh bien, je pourrai probablement te demander en mariage. Je ne sais pas encore. Marcus a dû recevoir mon manuscrit, mais j'ignore s'il l'a lu. Et ensuite, je ne connaîtrai sa décision que lorsqu'il daignera m'en informer. En outre, compte tenu de l'effervescence que va causer la volte-face des Olympiens, l'attente risque de durer des semaines...

— Jules, fit-elle en couvrant mes lèvres de son index. Contacte-le sans plus attendre. »

*

* *

Les lignes étaient occupées, mais je parvins finalement à le joindre – et, parce que l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps, Marcus se trouvait dans son bureau. Plus important encore, il ne semblait pas éméché.

« Jules, espèce de salopard, s'écria-t-il en paraissant fou de rage. Enfers, où te cachais-tu ? Je devrais te faire fouetter. »

Je notai cependant qu'il ne m'avait pas menacé de lancer des édiles à ma poursuite. « As-tu eu l'occasion de lire mon *Voyage latéral vers un monde chrestien* ? lui demandai-je.

— Quoi ? Oh ! ça ? Non. Je n'ai pas eu le temps de lui jeter un coup d'œil. Je prends aussi cette histoire, cela va de soi. Mais je te parle des *Olympiades d'un âne*. Les censeurs ne s'opposeront plus à sa publication, à présent. En fait, je souhaiterais que tu rendes les Olympiens un peu plus stupides, et mesquins. Tu tiens là un sujet formidable, Jules ! Je crois que nous pourrions vendre des droits aux organismes de télédiffusion. Quand comptes-tu rentrer pour régler les détails ?

— Eh bien... le plus rapidement possible. Mais je n'ai pas consulté les horaires des hydroptères.

— Hydroptères ? Hydroptères ? Enfers ! Tu vas me faire le plaisir de prendre le premier avion... aux frais de la maison, évidemment. Au fait, nous doublons le montant de ton avance. La somme te sera créditée cet après-midi même.

Et, dix minutes plus tard, quand je demandai non-conditionnellement la main de Rachel, elle s'empressa d'accepter, également sans conditions. Le vol direct pour Londres dura neuf heures, mais je souris tout au long du parcours.

Chapitre 5

Ce qu'il advient lorsqu'on a réussi

La condition d'écrivain indépendant s'accompagne d'une sorte d'aisance. Pas sur le plan financier, sans doute, mais dans bien d'autres domaines. L'auteur littéraire n'est pas contraint de se rendre chaque jour dans un bureau et tire une certaine fierté de voir ses écrits lus dans les foyers et les trains par de parfaits inconnus. L'ordre de grandeur est différent, lorsqu'on devient l'auteur d'un *best-seller* en puissance. Marcus me réserva une suite dans un hôtel situé à proximité de la maison d'édition et il resta à mes côtés pendant que je retravaillais mon pauvre Olympien imaginaire, faisant de lui l'être le plus benêt, veule et méprisable de tout l'univers. Plus je le rendais ridicule et mesquin, plus Marcus aimait cela. Il en allait de même pour toutes les personnes présentes dans les bureaux ; ainsi que dans les filiales de Kiev, de Manahattan, de Calcut et d'une demi-douzaine d'autres cités. Marcus m'informa avec fierté que mon ouvrage serait publié simultanément dans le monde entier.

« Nous serons les premiers, Jules, exultait-il. Nous amasserons un pactole ! L'argent ? Eh bien, tu n'en manqueras pas... Tu es une valeur sûre, désormais ! »

Et les studios de diffusion furent effectivement intéressés – assez pour signer un contrat avant même que j'aie achevé la révision du texte. Quant aux journalistes, ils sollicitaient des interviews chaque fois que Marcus m'accordait une pause dans la correction des épreuves, les séances de pose pour les photographies de la jaquette, les réunions avec les membres du service commercial. En bref, je n'eus pas le temps de souffler jusqu'au jour où je revins à bord d'un avion direct vers Alexandrie et ma fiancée.

Sam avait donné sa bénédiction à nos épousailles, et il vint m'accueillir sur l'aire d'atterrissage. Il paraissait plus las et plus âgé, mais résigné. Alors que nous nous dirigeons vers la maison de Rachel, où les invités à nos noces commençaient déjà à arriver, je tentai de le reconforter. Je débordais de joie et voulais la lui faire partager. Aussi avançai-je : « Te voici libre de reprendre tes véritables activités. »

Il m'adressa un regard étrange. « Écrire des sci-roms ? »

— Non, bien sûr que non ! Ce genre de choses est bon pour moi, mais tu as pour ta part ta sonde extra-solaire.

— Jules, fit-il tristement. Qu'as-tu fait, depuis quelque temps ? N'as-tu pas pris connaissance du dernier message des Olympiens ?

— Bien sûr que si, rétorquai-je, offensé. Comme tout le monde, il me semble ? »

Puis je réfléchis et me remémorai que c'était Rachel qui m'en, avait

parlé. Il ne m'était pas arrivé depuis de lire un seul journal ou de suivre une seule émission télédiffusée, depuis. « J'ai été très occupé. »

Sa tristesse s'accroît encore. « Alors tu ignores peut-être qu'ils ne nous ont pas simplement informés de leur décision de rompre tout contact avec nous, mais également qu'ils allaient détruire toutes nos sondes.

— C'est impossible, Sam ! Je l'aurais, appris, si elles avaient cessé d'émettre !

— Leurs données n'ont pas fini de nous parvenir. Nous recevons des informations pendant encore quelques années. Mais c'est tout. Nous avons été bannis de l'espace interstellaire, Jules. Le reste de l'univers ne veut pas de nous. » Il s'interrompt, pour regarder par la fenêtre. « Et nous n'y pouvons rien. Mais nous voici arrivés, et tu devrais entrer. Rachel doit commencer à s'impatienter. »

*

* *

La chose la plus importante, lorsqu'on est un auteur à succès et qu'on aime les voyages, c'est qu'un périple autour du monde est alors pris financièrement en charge par des tiers. Les services de publicité de Marcus réglèrent les billets et tous les détails : réceptions, séances de signature d'autographes, conférences, émissions télédiffusées, rencontres avec d'autres éditeurs, cocktails – nous fûmes accaparés pendant un bon mois mais nous pûmes bénéficier d'une merveilleuse lune de miel.

Naturellement, j'aurais trouvé n'importe quel voyage de noces merveilleux dès l'instant où c'était Rachel qui tenait le rôle de la jeune mariée, mais sans la prise en charge financière des éditeurs, nous n'aurions pu visiter six des sept continents. (Nous ne prîmes pas la peine de nous rendre en Polaris Australis – on n'y trouve que des manchots.) Et nous pûmes jouir de quelques instants d'intimité en chemin, sur les plages d'Hindia et les îles de Han, dans les merveilleuses échoppes de Manhattan et d'une douzaine d'autres cités des Continents de l'Ouest – nous les visitâmes toutes.

À notre retour à Alexandrie, les entrepreneurs avaient terminé la rénovation de la villa de Rachel – qui, avions-nous décidé, nous servirait de résidence d'hiver. Notre prochaine priorité serait de trouver une demeure à Londres, pour y passer la période active de l'année. Sam était toujours à Alexandrie et, avec Basilius, il vint nous accueillir quand nous atteignîmes la porte.

« Je te croyais à Rome », lui dis-je lorsque nous nous fûmes installés. Rachel était allée découvrir les transformations apportées aux bains.

« Je n'y retournerai qu'après avoir compris ce qui s'est produit, me dit-il. Nous poursuivons nos recherches, ici ; car c'est d'Alexandrie que nous avons émis les messages. »

Je haussai les épaules et bus une gorgée de vin de Falerne que Basilius nous avait servi. Je levai le gobelet et l'étudiai d'un œil critique ; un peu nuageux, pensai-je, et resté trop longtemps dans les fûts. Puis je souris, car seulement quelques semaines plus tôt j'aurais été ravi de me voir proposer un tel nectar. « Mais nous savons désormais ce qui a cloché, lui dis-je. Ils n'ont pas voulu de nous.

— Certes, mais pour quelle raison ? J'essaie de découvrir quel message ils venaient de recevoir quand ils ont rompu le contact.

— Tu crois que nous avons pu leur dire une chose qu'ils ont considérée comme offensante ? »

Il gratta la tache brune apparaissant au sommet de son crâne chauve, tout en me fixant. Finalement, il soupira. « Et toi, qu'en penses-tu, Julius ?

— Eh bien, c'est possible, admis-je. Alors, quelle était la teneur des informations que nous leur avons transmises ?

— Je n'en suis pas certain. Les recherches sont difficiles. Les Olympiens accusaient réception de chaque message en répétant les cent quarante derniers groupes de signaux...»

Il s'agissait d'un détail que j'ignorais. « Je ne le savais pas.

— Eh bien, c'est ainsi. La dernière transmission qu'ils ont signalé avoir reçue était une histoire de Rome. Malheureusement, elle comportait six cent cinquante mille mots.

— Vous voilà donc contraints de tout relire ?

— Pas seulement, Jules. Nous devons établir ce qui ne figurait dans aucun des messages précédents. Deux ou trois cents personnes ont collationné toutes les transmissions antérieures, et les seules nouveautés étaient quelques données statistiques. Nous leur avons communiqué les chiffres du recensement – tant de chevaliers, de citoyens, d'hommes libres, d'esclaves. » Il hésita, avant d'ajouter pensivement : « Paulus Magnus – j'ignore si tu le connais, c'est un Algonkien – a fait remarquer que c'était la première fois que nous mentionnions l'esclavage. »

J'attendis la suite. « Et ? » fis-je afin de l'inciter à poursuivre.

Il haussa les épaules. « Rien. Paulus a lui-même perdu son statut de citoyen. Il est naturel que cette idée lui soit venue à l'esprit.

— Je ne vois pas le rapport. Vous n'avez rien découvert d'autre ?

— Oh ! Les théories ne manquent pas. Nous avons également communiqué des statistiques sanitaires, et certains estiment que les Olympiens ont pu brusquement redouter d'être contaminés et exterminés par des micro-organismes. On avance encore que nous n'avons pas été assez déférents. Quelques personnes pensent même

qu'il a pu se produire une sorte de lutte intestine dans les rangs des Olympiens, et que les vainqueurs ne souhaitent pas voir de nouvelles races entrer dans leur communauté.

— Et nous ignorons toujours quelle hypothèse est la bonne ?

— C'est bien pire que cela, Jules, me dit-il sombrement. Je doute que nous découvriions un jour pour quelle raison ils ont décidé de rompre toute relation avec nous. »

Et, même en ce domaine, Flavius Samuelus ben Samuelus démontrait une fois de plus qu'il possédait une intelligence supérieure. Car nous ne l'apprîmes effectivement jamais.

Waiting for the Olympians.
Traduction de Jean-Pierre Pugi.

2 MES NUITS CHEZ HARRY : Lawrence Watt-Evans (1987)

Le cadre du fast-food d'Harry était agréable – et l'est probablement toujours. Il y a longtemps que je n'y suis pas retourné. Il se trouve à trois kilomètres de la I-79, à quelques sorties au nord de Charleston, près d'une bourgade appelée Sutton. Cette affaire a été relativement florissante jusqu'à l'achèvement de la voie rapide inter-États, quand d'autres restaurants du même genre ont été ouverts à proximité de l'échangeur. Depuis, les clients hésitent à faire un détour pour s'y rendre. La plupart des gens se demandaient pourquoi Harry ne fermait pas boutique, mais l'apport de clientèle de l'autoroute n'était pas indispensable à son commerce. J'ai eu l'occasion de l'apprendre en travaillant pour lui.

Pourquoi ai-je pris un emploi chez Harry ? Pour la simple raison que mes parents vivaient à proximité, là-bas au cœur de nulle part – pas à Sutton même, mais le long de la route. On ne trouvait rien dans les parages, notre maison et ce restaurant exceptés. C'était pratiquement le seul endroit que je pouvais atteindre à pied en moins d'une heure et je ne possédais pas de véhicule.

J'avais alors seize ans. Je désirais trouver un emploi parce que mon père était à nouveau au chômage et qu'il me fallait de l'argent. Ma mère m'autorisait à emprunter sa voiture, à condition que je la lui rende avec le réservoir plein et que je ne la garde pas trop longtemps.

C'était la règle. Il me fallait donc de quoi acheter de l'essence et le *Harry's All-Night Hamburgers* était l'unique lieu d'accès facile. Harry avait déjà quatre employés, deux cuisiniers et deux serveurs. Ils travaillaient le jour, par équipes de deux, et Harry assurait seul la permanence de nuit. J'étais devenu un habitué de son établissement, étant donné que je ne pouvais aller nulle part ailleurs, et le travail me paraissait facile. Les clients étaient rares et passaient la majeure partie de leur temps à rester assis à se raconter des histoires grivoises. J'en avais conclu qu'un tel emploi me conviendrait à merveille.

Mais Harry affirmait qu'il n'avait besoin de personne.

Si je supposais que c'était probablement exact, je refusais de laisser des considérations d'ordre pratique me priver du plaisir de conduire la voiture de ma mère. J'insistai lourdement et, après avoir empoisonné ainsi son existence pendant une ou deux semaines, Harry accepta finalement de courir sa chance et décida de me prendre à l'essai de minuit à huit heures du matin, en tant que barman, serveur et balayeur.

Je parvins à obtenir d'être libéré à sept heures trente, ce qui me

permettrait d'aller au lycée. Je n'accordais guère d'importance à mes études, mais mes parents voulaient que je les poursuive et cela m'offrait en outre l'opportunité de retrouver mes amis, de rencontrer des filles, etc.

Je commençai donc à travailler chez Harry. Le premier soir, j'arrivai à minuit et il me donna un tablier et un petit chapeau, comme ceux qu'on voit dans les vieux films et identiques à ceux qu'il portait lui-même. J'étais censé servir, débarrasser les tables et balayer, mais pas cuisiner. J'ignorais pour quelle raison il tenait à m'accoutrer de cette manière, mais j'avais besoin d'argent. C'est pourquoi j'obtempérai en feignant de ne pas remarquer que le tablier était raidi par les taches de graisse et qu'on aurait pu croire à son odeur qu'une créature répugnante y avait rendu son dernier soupir quelques semaines plus tôt. Harry... C'est un drôle de type qui semble avoir toujours eu la cinquantaine, aussi loin que remontent mes souvenirs. Pas jeune, mais pas âgé non plus, si vous voyez ce que je veux dire ? C'est le cas de certaines personnes, elles paraissent vivre hors du temps. Pour en revenir à ce soir-là, il me montra où était rangée chaque chose dans la cuisine et l'arrière-salle, avant de me dire de nettoyer tout ce qui semblait en avoir besoin et de me répéter inlassablement, comme s'il craignait de me voir provoquer des incidents : « N'importune pas les clients. Contente-toi de prendre leurs commandes et de les servir. Ne te mêle pas de leurs affaires. C'est compris ?

— Évidemment, répondis-je. J'ai pigé.

— Je l'espère. Nous recevons de drôles de types, la nuit, mais ce sont pour la plupart de bons clients. Alors je ne veux pas le moindre accrochage. Quelqu'un se plaint ou refuse de régler sa note, et tu es viré. Tu as saisi ?

— Évidemment », répétais-je. Mais je dois admettre que je me demandais ce que je ferais si un type filait sans payer. Je tentai de calculer si je n'aurais pas intérêt à payer son repas de ma poche pour garder mon emploi, mais compte tenu des retenues à la source et de l'impôt sur le revenu je m'embrouillai dans les chiffres et décidai d'attendre que l'occasion se présente pour étudier la question.

Sur ces belles paroles Harry regagna la cuisine et je pris un balai afin de m'occuper, jusqu'au moment où deux routiers entrèrent et me demandèrent des hamburgers et du café.

Au début, je manquai certainement d'assurance, mais je me mis rapidement dans le bain. Des clients des deux sexes entraient, seuls ou par deux, et ils commandaient quelque chose. Harry préparait ce qu'ils voulaient en deux temps trois mouvements et ensuite ils mangeaient, essuyaient leur bouche, faisaient un saut aux toilettes, et repartaient sans m'avoir dit quoi que ce soit, leur commande exceptée, et je ne

leur répondais que « Oui, m'sieur », ou « Oui, madame », ou encore « Merci, et à bientôt ». Je croyais que je n'aurais affaire qu'à des routiers trop pressés pour s'attarder dans un fast-food.

Le début de la nuit se déroula de cette manière, de minuit aux environs d'une heure, une heure trente, mais ensuite ce fut le calme plat. Les camionneurs s'étaient arrêtés pour dormir, ne tenaient pas à quitter la route principale, avaient tous mangé, ou encore autre chose. Il devait être deux heures du matin et je commençais à comprendre le peu d'empressement d'Harry pour m'engager quand la petite cloche de la porte tinta.

Je sursautai, surpris par ce bruit, et je pivotai brusquement. J'interrompis ce mouvement et revins en arrière. Je venais d'entrevoir Harry du coin de l'œil et de noter qu'il paraissait mal à l'aise. En outre, c'était moi qu'il observait, sans s'intéresser au client.

Je pris alors conscience de la raison pour laquelle le tintement m'avait surpris ; je n'avais entendu aucun véhicule approcher, et qui diable pouvait avoir décidé de se rendre à pied chez Harry à deux heures du matin, dans ce coin perdu des montagnes de Virginie-Occidentale ?

Au regard que m'adressait mon employeur je compris qu'il devait s'agir d'une de ces personnes que je ne devais effaroucher sous aucun prétexte.

Je repris donc mon mouvement giratoire en direction de la porte et d'un individu de petite taille vêtu d'un très lourd manteau dont la fermeture à glissière était remontée jusqu'au menton. Ce vêtement semblait fait dans le même tissu argenté brillant que celui des combinaisons des coureurs automobiles qu'on peut voir dans les pubs pour les cigarettes. Il avait en outre des fuseaux de ski rembourrés taillés dans la même étoffe, avec des poches partout. Il repoussa son capuchon et je vis qu'il portait de grosses lunettes semblables à celles des explorateurs polaires. Cependant nous étions en avril, je n'avais pas vu un seul flocon de neige depuis de nombreuses semaines, et la température extérieure avoisinait seize degrés.

Mais, comme je ne tenais pas à perdre ma place, je feignis de ne rien remarquer et me contentai de lui dire : « Bonsoir, monsieur, désirez-vous quelque chose ? »

Il m'étudia bizarrement puis répondit : « Eh bien, sans doute.

— Voulez-vous consulter le menu ? » Je prenais soin de me conduire en serveur stylé, et je devais probablement forcer un peu la dose. Je n'avais pas jugé utile de proposer mon aide aux routiers.

« Sans doute », répéta-t-il, et je lui en tendis un.

Il le parcourut du regard et désigna l'image d'un cheeseburger qui ressemblait autant à ce que préparait Harry que je ressemble à Sylvester Stallone. Je notai sa commande sur mon carnet et détachai

la feuille que je m'empressai de porter à Harry. Il me murmura : « N'emmerde pas ce type ! »

Ayant compris la teneur du message, je repris mes occupations de balayeur jusqu'au moment où l'hamburger fût prêt. Je tendais l'assiette au client quand j'entendis un claquement dans le parking, un son qui rappelait la détonation d'un fusil de chasse, et que je notai des clignotements verdâtres à l'extérieur. Je faillis lâcher le plat, mais je ne pus aller voir ce qui se passait parce que le client fouillait déjà dans ses poches, y cherchant apparemment de quoi régler son repas.

« Vous payerez plus tard, lui dis-je.

— Tout de suite, fit-il sur un ton compassé. Je risque de devoir repartir rapidement. En outre, mon argent n'a peut-être pas cours, ici. »

Cet homme n'avait aucun accent, mais son commentaire m'incita à penser que j'avais affaire à un étranger. J'attendis, et il sortit de sa poche une poignée de pièces de monnaie plutôt bizarres.

« Excusez-moi, mais je dois aller demander au patron », lui annonçai-je. Il me remit les pièces et, pendant que je les apportais à Harry tout en étirant le cou pour tenter de voir à travers le rideau de la vitrine le point d'origine de la clarté verdâtre, la porte s'ouvrit sur trois femmes. Et si le client précédent était emmitouflé comme un Eskimo, elles n'avaient sur elles qu'une paire de jeans.

Comme je n'avais que seize ans, j'eus des difficultés à ne pas rester planté devant elles pour les regarder avec des yeux ronds. Ce fut au pas de course que je regagnai la cuisine. Je voulus faire à Harry un résumé succinct de ce qui venait de se passer mais je mélangeai les devises étrangères, la lumière verte et les femmes à moitié nues, ce qui rendit mes explications pratiquement inintelligibles.

« Je t'ai averti que nous recevons des clients qui sortent de l'ordinaire, petit, me dit-il. Montre-moi plutôt ces pièces. » Je les lui remis, et il me dit : « Ouais, nous pouvons les accepter. » Il préleva son dû – ce qui me sidéra car ce qui y était écrit ressemblait à du russe et je ne pouvais pour ma part les différencier – puis il me rendit le reste et me regarda droit dans les yeux afin d'ajouter : « Te sens-tu capable de servir ces femmes, petit ? Ça fait partie de ton boulot. Je ne m'attendais pas à ce qu'elles passent ce soir, mais notre clientèle nocturne est étrange, je te l'ai déjà dit. Penses-tu pouvoir t'en occuper sans me faire perdre un seul client ou préfères-tu renoncer tout de suite et te chercher un autre emploi ? »

Je désirais désespérément toucher ma paie. C'est pourquoi je serrai les dents et répondis : « Pas de problème ! »

Avez-vous tenté à seize ans de servir trois femmes dont les six seins nus ballottent juste sous vos yeux ? Elles riaient et échangeaient des plaisanteries dans une langue étrangère qu'il ne m'avait encore jamais

été donné d'entendre. Je crois qu'une seule parlait anglais, parce qu'elle se chargea de passer commande pour ses compagnes. Je parvins malgré tout à faire mon travail et, lorsqu'elles repartirent, Harry souriait presque.

Vers quatre heures nos activités ralentirent, et approximativement une heure plus tard nous commençâmes à voir arriver la foule des personnes qui venaient prendre leur petit déjeuner. Mais nous avions reçu dans la nuit une demi-douzaine de clients. Je ne me souviens plus d'eux, mais je n'oublierai jamais le petit homme et les trois femmes. D'autres avaient peut-être un aspect tout aussi bizarre, mais le premier avait été... eh bien, le *premier*. Quant à ces femmes... de telles visions font une forte impression sur un adolescent, vous comprenez ? Oh ! N'allez pas imaginer qu'elles étaient très belles. Il s'agissait de femmes, tout simplement, mais je n'étais pas accoutumé à en voir sans absolument rien au-dessus de la ceinture, voilà tout.

Lorsque je partis à sept heures trente, j'avais les idées confuses. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé et commençais à croire que tout cela n'était que le fruit de mon imagination.

Je rentrai chez moi, me changeai, et pris le car de ramassage scolaire. Faute d'avoir eu le temps de m'habituer à travailler la nuit, épuisé, devant me concentrer sur mes cours, je finis par me convaincre que j'avais fait un rêve. De retour chez moi, je dormis jusqu'à onze heures du soir, puis je me levai et retournai chez Harry.

Et, bon sang, ce fut presque la même chose ; hormis qu'il n'y eut pas de femmes à moitié nues, cette fois. Les routiers et les autres clients ordinaires arrivèrent, puis leur nombre décrut et ils furent remplacés par ces étranges personnages.

À seize ans, on pense pouvoir tout affronter. C'était mon cas, tout au moins. Je ne me laissai donc pas intimider, pas même par les êtres qui ne me semblaient pas tout à fait humains. Harry finit par s'habituer à m'avoir près de lui et, au bout de deux semaines il estima que j'avais fait mes preuves et m'annonça que je pourrais rester chez lui aussi longtemps que je le souhaiterais.

Et, après m'être accoutumé à veiller quand les autres dormaient, je commençai à trouver ce travail agréable. Je n'avais guère de contacts avec les jeunes de mon âge, pendant la semaine, mais compte tenu de notre isolement cela n'avait jamais été le cas et je pouvais désormais mener la grande vie chaque week-end, grâce au fixe que me versait Harry et aux pourboires. Il m'arrivait de devoir porter les pièces et les bijoux à des joailliers de Charleston ; jamais les mêmes, afin qu'on ne puisse pas noter que ces objets bizarres étaient mis en circulation par la même personne. Mais Harry m'avait fourni des tuyaux – il faisait cela depuis des années et s'était adressé à tous les négociants en métaux précieux de Charleston, Huntington, Wheeling et Washington.

Il lui fallait à présent se rendre à mi-chemin de Pittsburgh.

Je trouvais cela vraiment amusant, quand j'attendais de voir qui entrerait et commanderait un hamburger. Je crois que mon client préféré était ce type qui arrivait sans voiture, sans lumières, sans rien. Il portait toujours une veste de chasse bleu pétrole avec un tas de fils électriques autour, et une culotte médiévale avec ce qu'Harry appelait une brayette. Il était couvert de neige, une sorte de substance gluante formait une pellicule sur ses vêtements et ses cheveux, et il frissonnait comme si nous nous trouvions au cœur de l'Arctique alors que nous étions au mois de juillet. Il possédait un petit animal de compagnie qui rampait sous sa veste, mais il ne m'autorisa jamais à le voir. À en juger à la forme du renflement, il pouvait s'agir d'une belette ou d'une créature plus ou moins semblable. En dépit de son accent très prononcé il paraissait se sentir chez lui et passait commande sans seulement regarder le menu.

Lorsque j'eus travaillé pour Harry depuis un certain temps, il m'avoua quelles avaient été ses craintes. Il s'était imaginé que le fait de prendre un assistant entraînerait la fin de ses activités. J'aurais affectivement pu devenir fou, téléphoner à la police, ou aller raconter de toutes parts ce que je voyais. Mais j'avais gardé le silence et Harry savait l'apprécier.

Ce n'était pas difficile, notez bien. Dès l'instant où mon patron ne faisait pas cas de l'apparence de ces personnes, pourquoi aurais-je dû m'en soucier ? En outre, tout cela ne concernait que nous. Lorsqu'on m'interrogeait, je répondais que les clients que nous recevions au cœur de la nuit étaient effectivement un peu bizarres... sans toutefois préciser à quel point.

Mais je ne pus jamais éprouver autant d'indifférence qu'Harry à leur égard. Ce que je veux dire, c'est que voir une soucoupe volante se poser dans le parking ne le faisait même pas ciller. Ce n'était pas mon cas, lorsque j'en apercevais une. Cela ne se produisait que rarement, notez bien, et je devais alors prendre sur moi-même pour ne pas aller l'étudier de plus près. La plupart de nos clients faisaient montre de plus de discrétion ; s'ils arrivaient à bord d'un véhicule sortant de l'ordinaire, ils prenaient soin de le garer dans les bois ou de le cacher ailleurs. Mais il y avait toujours quelques personnes qui ne prenaient pas cette peine. Et si des flics étaient passés par là et avaient vu un de ces engins, je suppose qu'ils n'avaient pas osé faire un rapport. Personne ne les aurait crus, quoi qu'il en soit.

Un jour, je demandai à Harry si tous ces gens venaient du même endroit.

« Comment veux-tu que je le sache ? » me répondit-il. Il ne le leur avait jamais demandé et ne tenait pas à ce que je leur pose cette question.

Je dois préciser qu'il se trompait, en pensant que cela l'eût privé de leur clientèle. Il est parfois possible de deviner quand quelqu'un éprouve le besoin de parler. C'était le cas de certains d'entre eux, et je finis par recueillir leurs confidences.

Je devais avoir dix-sept ans lorsque j'appris de quoi il retournait vraiment.

Avant que vous ne posiez des questions stupides ; non, il ne s'agissait pas de Martiens, de monstres de l'espace ou de rien de semblable. Certains étaient comme moi originaires de Virginie-Occidentale. Seulement, il ne s'agissait pas de la *même* Virginie-Occidentale. Il en existe un grand nombre, en fait. Je parle de ce que les écrivains de science-fiction appellent des « mondes parallèles ». Ce n'est qu'un nom, quoi qu'il en soit. Autres dimensions, réalités alternatives, les termes ne manquent pas.

Tout cela était parfaitement plausible. Ce furent deux de ces voyageurs qui me l'expliquèrent. Tout ce qui aurait pu arriver au cours de la longue histoire de l'univers, du Big-Bang à nos jours, *s'est produit* – quelque part. Et *toutes* les différences possibles entraînent l'existence d'une autre réalité. Je ne parle pas du fait que Napoléon ait ou pas été vaincu à Waterloo, ou qu'il ait pris des décisions qu'il a rejetées ; quelle est l'importance de cet homme à l'échelle cosmique ? Betelgeuse se fiche pas mal de l'Europe, qu'elle soit passée, présente ou à venir. Mais chaque fois qu'un atome, une particule ou autre chose a une opportunité de modifier son état – se briser, rester assemblé, se diriger dans une direction au lieu d'une autre – il fait tout cela à la fois, mais dans autant d'univers différents. Il serait faux de dire que ces derniers se scindent pour former des embranchements – tous ont coexisté de tout temps ; mais il n'y a tout simplement aucune différence entre eux jusqu'au moment où l'événement en question se produit, ou pas. Et il en découle qu'on dénombre des milliards de réalités identiques, où les divergences ne sont pas encore apparues. Il existe en conséquence un nombre infini d'univers – plus que cela, une infinité d'infinis. Je veux dire par là qu'on ne peut véritablement assimiler un tel concept ; et si vous pensez en avoir une vague idée, multipliez donc cela quelques milliards de fois. *Tout* existe, ailleurs.

Il en découle que dans certains de ces univers les hommes ont trouvé un moyen de voyager de l'un à l'autre. Ce n'est apparemment pas très difficile ; on dénombre maintes méthodes, et c'est pourquoi nous recevions la visite d'individus en tous genres, en costume de ville ou en combinaison spatiale et soucoupe volante.

Il existe cependant une particularité inhérente à de tels déplacements. En présence d'un nombre infini d'univers, et je veux vraiment dire infini, comment serait-il possible d'en trouver un en particulier ? Surtout lors de sa première sortie ? C'est tout simplement

irréalisable. Les explorateurs peuvent s'en aller, mais pas revenir à leur point de départ. Si certains y étaient parvenus, sans doute auraient-ils pu analyser la méthode employée et établir des principes permettant d'effectuer des mesures, de se diriger vers un but précis, etc. Mais aucun des voyageurs auxquels j'ai parlé ne l'a fait. Celui qui part abandonne à jamais son monde. Il peut continuer de sauter d'une Terre à l'autre, ou s'installer sur l'une d'elles, mais pas rentrer chez lui. Même si certains se rapprochent peut-être de leur réalité d'origine. Un vieux bonhomme m'a appris tout cela parce que j'avais accepté de le renseigner sur ce monde. Il parut fou de joie quand je lui parlai des émissions qui passaient à la télé et que je citai les noms de tous les présidents des États-Unis me venant à l'esprit, mais il m'interrogea ensuite sur la religion à laquelle il disait appartenir et faillit pleurer de déconvenue lorsque je lui répondis que je n'en avais jamais entendu parler. Il recherchait une Terre proche de la sienne. C'était le cas de la nôtre, mais pas suffisamment. Il m'expliqua alors les bases de ce qu'il appelait le « principe des déplacements sans but ». Celui qui erre au hasard finit par passer tôt ou tard à proximité de son point de départ, mais ses pieds n'occuperont jamais *exactement leur* emplacement initial, ils seront toujours légèrement décalés d'un côté ou de l'autre.

On trouve donc une multitude de personnes qui errent d'un monde au suivant, en quête d'une réalité proche de celle qu'ils ont quittée, et des millions de ces voyageurs sont identiques et peuvent parfois se rencontrer. Ils cherchent quelque chose, voyez-vous, et ils échangent des informations. Certains m'ont confié qu'ils étudiaient des méthodes permettant de naviguer à leur guise – si *naviguer* est le terme qui convient – et avaient découvert des principes leur permettant de diriger leurs déplacements de façon toute relative.

Je demandai pourquoi ils étaient si nombreux à fréquenter l'établissement d'Harry, et ce fut une femme à l'épiderme bleu-gris – une coloration attribuable à une sorte de médicament, me dit-elle – qui s'efforça de me l'expliquer. La Virginie-Occidentale est une des régions du globe les plus propices à ce genre de déplacements, surtout dans les montagnes qui entourent Sutton, parce qu'elle occupe une position centrale pour tout l'est de l'Amérique du Nord. En outre, on n'y trouve aucune agglomération importante ou grande base militaire, et en cas de conflit nucléaire, par exemple – les Terres parallèles ont apparemment connu un grand nombre de guerres atomiques, ou des affrontements dans le cadre desquels ont été employées des armes encore plus redoutables –, il est improbable que l'adversaire lance un missile sur la Virginie-Occidentale et surtout sur Sutton. Même dans les réalités où les Européens n'ont pas découvert l'Amérique et où les Chinois y ont fondé des agglomérations, il n'est venu à l'esprit de personne d'en bâtir une dans cette région. Il existe une autre raison au

fait que ce soit un lieu privilégié pour voyager entre les mondes, mais je n'ai pas très bien assimilé ses explications. Elle m'a parlé du champ magnétique terrestre. Cependant, je me demande encore si c'était un facteur du processus ou une simple comparaison.

De plus, comme les montagnes et les forêts offrent de nombreuses cachettes, notre région est préférable à un désert.

C'est donc la facilité des déplacements inter-mondes et une sécurité relative qui expliquent pourquoi tant de gens transitent par Sutton.

Le plus étrange, c'est que pour une raison sur laquelle personne n'a pu me fournir la moindre explication, le restaurant d'Harry, ou un établissement fort semblable, occupe le même emplacement dans des millions de réalités différentes. Plus que des millions ; un nombre infini. L'enseigne n'est pas toujours *Harry's All-Night Hamburgers* – un client appelait mon patron Sal, par exemple –, mais ce lieu existe et les voyageurs venus d'autres réalités peuvent y prendre un repas sans craindre d'avoir des ennuis. La nouvelle s'est répandue et la plupart savent que ce fast-food est agréable et tranquille, qu'on y sert des hamburgers acceptables, que personne ne va les importuner et qu'ils pourront régler leur note en or ou en argent s'ils n'ont pas encore eu l'occasion de se procurer des devises locales, ou encore en échangeant n'importe quel objet auquel Harry parvient à découvrir une utilité. Ce restaurant est en outre facile à trouver, car cette région ne change guère d'un monde à l'autre, hormis pour celui qui s'éloigne beaucoup. Et même s'il est exagéré de dire « facile à trouver », on peut en tout cas s'y rendre sans trop de difficultés. Un homme m'a dit que ce fast-food semble exister dans plus d'univers que la ville de Washington. Il avait même eu l'occasion de voir un de mes doubles, lors de sa visite précédente, et il croyait être revenu à son point de départ jusqu'au moment où j'ai dû lui jurer que je le voyais pour la première fois. Ses yeux étaient extrêmement étranges et je me serais certainement souvenu de lui.

Nous ne recevions jamais les mêmes personnes, voyez-vous, jamais. Aucun de nos clients ne pouvait regagner exactement la même réalité. Ceux qui nous rendaient visite avaient entendu parler d'Harry par d'autres voyageurs, dans d'autres univers. Oh ! il ne s'agissait peut-être pas du même Harry, mais ils savaient que son restaurant était dans la plupart des cas un établissement où l'on pouvait manger correctement et échanger des informations.

Je trouve étrange de penser que chaque fois que je servais un hamburger un milliard d'autres moi-même servaient des hamburgers à un milliard d'autres clients, identiques ou différents.

Ces gens venaient donc Chez Harry pour se restaurer, fournir ou obtenir des renseignements dans la salle ou sur l'aire de stationnement, et interrompre leur quête sans fin l'espace de quelques

heures.

Ils me parlaient de tous ces autres univers, et je n'avais alors que dix-sept ans. C'était un peu comme dans ces pubs qu'ils passent à la télé et où ils disent « Engagez-vous, découvrez le monde » – hormis qu'il s'agissait en l'occurrence de plusieurs *mondes*, tous les mondes possibles. Je leur prêtais une oreille attentive. Je les écoutais parler de réalités où des zeppelins avaient bombardé Cincinnati pendant une Troisième Guerre mondiale ; d'endroits où l'espèce des dinosaures ne s'était jamais éteinte et où l'évolution des mammifères s'était interrompue après l'apparition du rat ; de cités de cristal ou creusées à des kilomètres sous terre, ou les deux à la fois ; de conflits biologiques. Toutes les histoires que vous avez pu entendre, tout ce que vous avez pu lire, ils l'avaient vu. Des Terres où le fait de parler à voix haute était punissable de mort – non à cause de la teneur des propos mais parce qu'ils étaient *exprimés* de façon intelligible. Des mondes dont les armadas de vaisseaux spatiaux affrontaient celles des Arcturiens. De femmes magnifiques, de sites merveilleux. Tout ce que l'on peut imaginer existe *quelque part*, mais une éternité est parfois nécessaire pour l'atteindre.

J'écoutai ces histoires pendant des mois. J'obtins mon diplôme mais ne pus poursuivre mes études et restai chez Harry. Cette activité était suffisamment rémunératrice pour me permettre de vivre décemment, après tout. J'avais désormais de longues discussions avec ces gens venus de réalités différentes et il m'arriva même de monter à bord de leurs vaisseaux, machines temporelles, quel que soit le nom qu'on puisse leur donner. Je pensais qu'il devait être formidable de vagabonder d'une Terre à la suivante. Lorsque la situation devenait déplaisante, il suffisait de faire un bond vers une autre réalité pour que le monde entier soit alors différent ! J'aurais pu devenir le dieu blanc des Indiens d'un monde où les Européens et les Asiatiques n'avaient jamais découvert l'Amérique, ou atteindre une Terre où des machines se chargeaient d'effectuer tous les travaux pendant que les humains se prélassaient et prenaient du bon temps.

Lorsque j'eus passé le cap des dix-huit ans sans que rien ne vînt me permettre d'espérer que je quitterais un jour la Virginie-Occidentale, je commençai à y réfléchir sérieusement. Je posais désormais des questions plus précises à nos clients. Si la plupart me dirent de ne pas être stupide et d'autres refusèrent d'en discuter, quelques-uns – un petit nombre – trouvèrent mon idée excellente.

Une nuit, un drôle d'individu entra. Il convient de préciser que nous étions en septembre mais qu'il faisait toujours aussi chaud qu'au cœur de l'été, même en pleine nuit. La majeure partie de mes amis avaient quitté Sutton, pour poursuivre leurs études, prendre un emploi, se marier, ou faire deux de ces choses. Mon père buvait de

plus en plus. Les autres enfants étaient retournés à l'école. Désormais, je dormais le jour, de huit à seize heures. Le climatiseur d'Harry venait de tomber en panne et je n'avais plus qu'un seul désir : quitter tout cela et aller me trouver un monde meilleur. Et, après avoir entendu l'inconnu déclarer à un autre client qu'il avait une place libre dans sa machine, je tendis l'oreille en direction de leur table chaque fois que je n'étais pas occupé à servir des hamburgers et des Cokes.

Je précise que je connaissais l'autre homme – il venait régulièrement chez Harry, depuis que j'y travaillais. L'aspect de cet individu n'avait rien d'extraordinaire, mais il arrivait vers trois heures du matin et s'adressait aux autres comme s'ils étaient de vieux copains, et je m'imaginais qu'il devait s'agir d'un ressortissant d'un monde parallèle s'étant installé sur le nôtre. Il nous rendait visite presque chaque nuit pendant une ou deux semaines, disparaissait quelques mois, puis revenait nous accorder sa clientèle. Il m'était arrivé de me demander s'il n'avait pas trouvé une solution au problème de navigation qui préoccupait ses compagnons, pour finir par rejeter cette hypothèse. Soit il avait cessé de sauter d'un univers au suivant, soit il ne s'agissait pas du même individu mais d'une multitude de jumeaux parallèles. Lorsque cela se produisait, nous en recevions souvent deux ou trois en même temps, mais celui-là semblait n'exister qu'en un seul exemplaire et je pensais, comme je l'ai déjà précisé, qu'il avait renoncé à bourlinguer d'un monde à l'autre ou qu'il avait trouvé un moyen permettant de diriger ses déplacements.

L'individu auquel il tenait compagnie était un nouveau venu ; un personnage corpulent et mesurant approximativement un mètre quatre-vingt-dix. Il était entré en secouant la neige qui couvrait sa combinaison en plastique puis m'avait adressé un large sourire avant de commander deux des plus gros hamburgers que confectionnait Harry, avec des garnitures complètes. Cinq minutes plus tard, l'habitué s'était assis en face de lui. Il racontait à présent qu'il avait de la place à revendre dans son appareil, au cas où son interlocuteur eût souhaité faire expédier quelque chose outre-monde.

Je pensai que c'était ma chance et, tout en lui servant son repas, je dis poliment quelque chose du genre : « Excusez-moi, monsieur, mais j'ai par inadvertance entendu votre conversation. Pourriez-vous prendre un passager ? »

Le type corpulent eut un rire. « Bien sûr, fiston ! Je proposais justement à Joe de l'emmener avec son fret, et il y a également de la place pour toi si tu as de quoi me dédommager pour ma peine !

— J'ai de l'argent, lui confirmai-je. Quelques économies. Ça me coûtera combien ? »

Il sourit, mais je n'eus pas le temps de faire le moindre commentaire que Joe décida d'intervenir.

« Excuse-moi une minute, Sid, mais je voudrais dire deux mots à ce jeune homme avant qu'il ne commette une erreur irréparable.

— Bien sûr, bien sûr, ça ne me gêne pas du tout », répondit le gros type.

Et Joe se leva et cria à Harry : « Est-ce que je peux t'emprunter ton serveur un instant ? »

Harry l'informa qu'il n'y voyait aucun inconvénient. Sans comprendre ce qui se passait, je suivis Joe jusqu'à son véhicule.

Et il s'agissait d'une simple voiture – une vieille camionnette Ford customisée, avec du velours partout, des hublots en forme de bulle, et un tas de trucs empilés à l'arrière – principalement du matériel de camping – mais rien qui évoquait de près ou de loin une machine permettant de passer d'une réalité à l'autre. Je n'avais aucune certitude, car ces gens étaient pour la plupart des experts pour camoufler leurs vaisseaux ou leurs générateurs temporels, mais son van était *vraiment* des plus ordinaires et Joe me le confirma. Il s'installa sur le siège du conducteur et je m'assis sur celui du passager, puis nous pivotâmes pour être face à face.

« Alors, me dit-il. Sais-tu qui sont ces gens ? Je parle de Sid et des autres.

— Évidemment. Ils viennent d'autres dimensions, de mondes parallèles. »

Il se pencha en arrière pour m'adresser un regard sévère.

« Je constate que tu es au courant. Et sais-tu également qu'aucun d'eux ne pourra regagner sa réalité d'origine ?

— Oui, répondis-je avec suffisance.

— Et tu souhaites malgré tout partir avec Sid vers d'autres univers ? Même en sachant qu'il ne te sera jamais possible de revenir dans celui-ci ?

— C'est exact, m'sieur. J'en ai ma claque de ce coin pourri. Rien ne me retient ici, sauf un boulot sans intérêt dans ce restaurant. Je veux voir ces endroits dont vous parlez, plutôt que d'essayer de les imaginer.

— Tu souhaites donc découvrir des choses merveilleuses, c'est bien ça ?

— Oui !

— Tu désires admirer des tours hautes de cent étages ? Des cités pleines de temples ? Des océans démesurés ? Des montagnes vertigineuses ? Des prairies, des villes, des animaux étranges et des gens bien plus étranges encore ? »

C'était mon désir le plus cher, exprimé bien mieux que je n'aurais pu le faire moi-même.

« Oui, m'sieur, vous avez parfaitement compris.

— As-tu toujours vécu ici ?

— Vous voulez dire sur ce monde ? Évidemment.

— Non, je parlais de Sutton. Es-tu toujours resté ici ?

— Eh bien, ouais, dus-je admettre. »

Il se pencha vers moi en joignant les mains, et sa voix se fit posée comme s'il voulait m'impressionner par sa gravité.

« Je ne te reproche pas de souhaiter découvrir autre chose, fiston. Il est certain que je ne voudrais pour rien au monde passer toute mon existence dans ces collines. Mais tu te trompes. Tu ne dois pas partir avec Sid.

— Oh ! Et pourquoi ? Suis-je censé devoir construire ma propre machine à voyager d'une réalité à l'autre ? Je n'arrive même pas à régler le carburateur de la voiture de ma mère.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais, mon garçon, tu peux voir des tours hautes de plusieurs centaines de mètres à New York, ou à Chicago. Il y a sur ta propre planète d'immenses océans aussi beaux que ceux des autres Terres, des montagnes, des mers, des prairies et le reste. Je vis ici depuis désormais huit ans, et je reviens régulièrement chez Harry pour voir si personne n'a trouvé un moyen de se guider dans le non-espace, ce qui me permettrait de rentrer chez moi, et je peux t'affirmer que ton monde est très vaste et fascinant.

— Mais, et les vaisseaux spatiaux, et...»

Il ne me laissa pas achever ma phrase. « Tu veux en voir un ? Rends-toi en Floride et assiste au lancement d'une navette. C'est un vaisseau spatial, mon garçon, même s'il ne se rend pas sur une autre planète. Tu as envie d'observer d'étranges animaux ? Va en Australie, ou au Brésil. Tu désires découvrir des personnes insolites ? Visite New York, Los Angeles, ou n'importe quelle autre agglomération importante. C'est une ville creusée au sommet d'une montagne qui t'intéresse ? Elle s'appelle Machu Picchu et se situe au Pérou, je crois. Des ruines anciennes et mystérieuses ? On en trouve une multitude en Grèce, en Italie et en Afrique du Nord. Des temples magnifiques ? Va en Inde. On en dénombre, dit-on, plus d'un millier uniquement à Bénarès. Visite Angkor Vat, ou les pyramides – celles des Égyptiens et aussi des Mayas. Et ce qu'il, y a de formidable, mon garçon, c'est qu'il te sera ensuite possible de revenir chez toi si tu le souhaites. Tu n'y seras pas contraint, mais tu le pourras. Qui sait ? Tu connaîtras peut-être un jour le mal du pays. Comme la plupart des gens. Comme moi. Je regrette de n'avoir pas vu plus de choses de mon propre monde, avant de m'être porté volontaire pour en visiter d'autres. »

Je restai à le fixer pendant un long moment. « Je ne sais pas », déclarai-je finalement.

Je veux dire que s'il m'avait semblé extrêmement facile de sauter dans la machine de Sid et de partir à tout jamais, New York se trouvait à huit cents kilomètres de chez Harry. Puis je pris conscience

de la stupidité de ce raisonnement.

« Et n'oublie pas que si tu estimes un jour que je me suis trompé, il te sera toujours possible de revenir ici et de demander un passage à quelqu'un. La plupart de ceux qui voyagent entre les réalités souffrent de la solitude, mon garçon. Ils ont quitté leurs proches pour toujours. Tu n'auras aucune difficulté à obtenir un passage. »

Eh bien, la question était réglée. Seules quelques secondes de réflexion me furent en effet nécessaires pour comprendre qu'il avait raison. Je lui fis part de ma décision.

« Eh bien, voilà qui est parfait ! me répondit-il. À présent, va préparer tes valises, dire adieu à Harry, et prendre d'autres dispositions pour ton départ, parce que je t'emmène à Pittsburgh. Je présume que tu as suffisamment d'argent pour pouvoir ensuite voyager seul ? Ces imbéciles n'ont pas encore trouvé un moyen de se guider, alors je rentre chez moi – je ne parle pas de ma réalité d'origine, mais du lieu où je vis sur ta planète – et c'est bien volontiers que je prendrai un passager. »

Il m'adressa un sourire, que je lui retournai. Et si nous dûmes attendre jusqu'au lendemain matin l'ouverture de la banque, il n'en parut pas ennuyé. Tout au long du trajet jusqu'à Pittsburgh il me fredonna des chants guerriers de son monde natal, où une deuxième guerre civile avait éclaté dans les années vingt, un prédicateur fondamentaliste ayant tenté de renverser la Constitution pour établir un gouvernement ecclésiastique. Il n'avait eu personne à qui les chanter depuis des années, me précisa-t-il.

Il y a six ans de cela et je ne suis jamais retourné chez Harry.

Voilà donc les raisons qui m'ont incité à parcourir le monde. Et vous, qu'est-ce qui *vous* a conduit jusqu'à Bénarès ?

Why I left Harry's All-Night Hamburgers.

Traduction de Jean-Pierre Pugi.

3 PLUS PRÈS DE TOI, MON DIEU : Charles Sheffield (1985)

JE ne dois prendre aucune liberté avec les faits, il me faut tout relater avec une précision absolue, faute de quoi nul ne pourra appréhender la vérité – je parle de la vérité sur le Seigneur Tunicier et cette hécatombe. Je ne m'attendais pas à être l'unique survivant – je ne l'ai *jamais* souhaité. Mais, parfois, aucun choix ne nous est offert.

Si je pouvais bénéficier d'un peu de silence, il me serait possible de dicter tout cela – j'ai près de moi le petit magnétophone de Jane, les bandes vierges qu'elle n'a pas eu l'opportunité d'utiliser et les piles de rechange. Mais j'entends les grondements et les roulements des tambours, les vibrations et les murmures des flots, et ces enregistreurs semblent prendre un malin plaisir à amplifier le moindre bruit de fond. Mon récit serait inaudible.

Je le coucherai donc dans le carnet de Walter, et tant pis pour ce que je devrai passer sous silence, faute de disposer de suffisamment de place.

C'est décidé.

Nous nous sommes retrouvés au cœur de l'Afrique, et je mets quiconque au défi de réunir une pareille expédition. Walter, Jane, Wendy et moi, les quatre affreux. Mes compagnons étaient de grands voyageurs. Ils connaissaient bien ce continent, alors que je restais bouche bée devant tout ce que je découvrais et ignorais la plupart du temps si les propos qu'ils me tenaient étaient sérieux ou non. Ne bois pas cette eau, Steven, me disaient-ils. Ne touche pas aux œufs et au pain. Ils se moquaient de moi, naturellement. Comme le disait Wendy, j'avais appris tout ce que je savais sur l'Afrique dans les belles histoires de l'oncle Paul.

Je découvre que je n'ai pas pris un bon départ. Je ne parviens pas à maîtriser cette narration. Il me faut remonter plus loin, débiter par le commencement. Essayons Washington, en décembre dernier.

L'hiver était rigoureux et avait fait une apparition rapide. Le mercredi précédent nous avions l'impression d'être encore en automne, mais le soir de Noël, lorsque nous partîmes pour nous rendre chez Walter et Jane qui habitaient à Great Falls, la neige formait un tapis de vingt centimètres sur la route verglacée. La Toyota patinait et glissait en tous sens. Chaque fois que nous abordions une colline, nous doutions parvenir à la franchir et envisagions sérieusement de faire demi-tour et de regagner Bethesda.

Nous ne renonçâmes pas pour autant. Naturellement. Nous ne sommes pas tous identiques. Certains de nos amis auraient estimé que

nous courions des risques ridicules pour être ponctuels à un rendez-vous sans importance, d'autres auraient pensé que nous nous serions précipités sur le téléphone le plus proche pour nous décommander dès l'apparition du premier flocon de neige.

Je poursuivais donc ma route, tout en ayant conscience que je tiendrais le rôle du mort dans cette soirée à quatre participants. Les autres étaient fascinés par l'Afrique. Après le dîner, je bus un nombre un peu trop élevé d'Harvey's pendant qu'ils se racontaient des anecdotes africaines. Foutu continent !

Et lorsque Walter nous parla de son récent voyage au Zaïre et proposa de nous montrer ses diapositives, me vint-il à l'esprit d'émettre des objections ? Non. Je l'aidai même à installer le projecteur – bien que le Zaïre ne fût pour moi qu'un nom, au même titre que la Zambie et le Zimbabwe, et tous les autres pays avec des zzz comme Zanzibar et le Mozambique. Je commis également l'erreur de prendre la plus mauvaise place, devant la cheminée, ce qui valut à mon dos d'être rôti en moins d'un quart d'heure.

Il convient de préciser que je ne fais pas toujours preuve d'une telle obligeance. Wendy aurait pu vous le dire. Le printemps dernier nous sommes allés voir une de ses amies d'enfance : Sheila. Avec Max, son mari, ils ont décidé de nous montrer les diapos de leurs dernières vacances en Angleterre. Je suis fier de déclarer que je me suis endormi sur le sol, en plein milieu de la projection. Ils l'avaient amplement mérité. « Ça, c'est Westminster Abbey... » l'image minuscule et floue d'une bâtisse anonyme, avec deux personnages souriants et hideux en arrière plan. « Et le Mur d'Hadrien... » une masse sombre et basse perdue dans la brume, avec les deux mêmes faire-valoir. La silhouette de Sheila est aussi galbée que celle d'un sac de patates, et les parents de Max n'ont de toute évidence jamais su ce que signifie le terme orthodontie.

Soyons justes. Les diapositives de Walter n'appartenaient pas à la même catégorie. Mon ami avait un regard d'artiste et s'abstenait d'apparaître sur ses clichés, au même titre qu'il n'eût jamais photographié ses fesses. Et il est méticuleux – était, *était* – pour choisir une focale et effectuer la mise au point. C'est regrettable. Dans le cas contraire, rien de tout cela n'aurait probablement eu lieu.

Ses vues étaient classées selon un ordre logique. Il avait été chargé d'une étude de la flore pour le compte de la World Bank, et il nous conduisit à l'intérieur des terres. Il nous fit franchir deux cents kilomètres de rapides aux flots écumants, jusqu'à Kinshasa où le Zaïre devenait large et paisible. Wendy se chargeait de nous fournir un commentaire sur la nature des sols et des roches, en contrepoint aux explications botaniques de Walter. Quand Jane remarqua mon regard vitreux et m'expliqua que le Zaïre s'appelait autrefois le Congo Belge,

et que ce fleuve portait alors le nom de Congo tout court, je me remémorai les leçons de géographie de mon enfance et commençai à éprouver un certain intérêt pour ce que j'avais sous les yeux.

Congo. Un mot magique. Il suffit de le prononcer. Cong-go. C'est le plus puissant des cours d'eau africains. Ne percevez-vous pas la force primitive de tels mots ? Congo, Afrique, continent noir. De quoi faire naître des frissons.

Sans doute devrais-je préciser en quelles circonstances Wendy et moi avons fait connaissance. Cela peut sembler logique, compte tenu de nos professions. Elle était géologue, et moi paléontologue. Nous aurions pu nous rencontrer pendant qu'elle étudiait des roches sous lesquelles j'étais occupé à déterrer de vieux os. Plausible, certes, mais erroné. Je n'ai jamais touché à des ossements. Je travaille pour le Smithsonian Institute et j'organise des expositions, je démontre mon érudition en écrivant des articles sur la taxinomie, et je passe trois cent soixante nuits par an dans mon lit. Je suis ce que la famille de Wendy appelle un pantoufflard, sans oser me le dire en face. Tous des cinglés, jusqu'au dernier, et comme ce vieil oncle Paul ils connaissent le monde entier. Certains cherchent du pétrole dans la mer de Java et d'autres du cuivre dans le sud de l'Argentine. Tous des fous, je ne le répéterai jamais assez.

Mais ce ne fut pas dans le désert de Gobi que je rencontrai Wendy. Je fis sa connaissance au Kennedy Center, lors d'un concert. Mon voisin avait pris un abonnement permanent et était retenu ce jour-là. Or, Yo-yo Ma interprétait le Concerto pour violoncelle de Dvorak, un de mes préférés. Ce qui explique ma présence. Wendy occupait le siège adjacent au mien, ayant été invitée par un petit ami qui paraissait à première vue humain mais qui devait s'avérer n'être qu'un malotru de la pire espèce. Elle commença à avoir des doutes pendant l'Ouverture de *Die Meistersinger* mais ne prit conscience de la gravité de son cas que lorsqu'il tenta à deux reprises de la peloter pendant l'adagio. La deuxième fois, elle riposta en utilisant ses ciseaux à ongles et se rapprocha de moi dans la mesure où son siège le lui permettait.

J'avais noté leur manège et la trouvais très belle, avec sa jupe blanche évasée et son corsage rose vif qui se mariait à merveille avec son teint et ses cheveux bruns. J'avais quelques préoccupations, cependant. Nous étions fin mai et je souffrais d'un épouvantable rhume des foins, avec des yeux larmoyants et un nez en ébullition constante. Je ne pouvais m'empêcher de renifler à tout bout de champ, mais tentais malgré tout d'écouter la musique. Lors de l'entracte, Wendy pivota vers moi et me demanda si j'accepterais d'aller prendre un verre en sa compagnie. Je m'empressai de répondre affirmativement, et elle m'offrit un jus d'orange. Elle y fut contrainte, car j'avais laissé mon portefeuille dans le parking, sur le siège avant

de ma voiture. Et je dus pour ma part opter pour un jus d'orange parce que j'étais à tel point bourré d'antihistaminiques que l'alcool m'eût privé du plaisir procuré par la Neuvième de Schubert prévue en deuxième partie du programme, une autre de mes œuvres préférées.

Lorsque nous regagnâmes nos places, le malotru était parti, laissant Wendy sans moyen de transport. Après le concert, pendant lequel elle demeura serrée contre moi, toujours dans la mesure où son siège le lui permettait, je la raccompagnai à Sumner (bonne nouvelle : personne n'avait entre-temps subtilisé mon portefeuille). Elle vivait seule dans un deux-pièces et m'invita à prendre un verre, en précisant qu'alcool et sexe n'étaient pas prévus au programme. De nombreux souvenirs de voyages – hideux, pour la plupart – encombraient l'appartement. Si je pus respecter la première des clauses restrictives, cependant, je finis par transgresser la seconde et passai la nuit avec elle. Je crois lui avoir fait grande impression. Si Wendy avait certainement eu des amants plus doués que moi, je doute qu'elle eût déjà couché avec un homme dont le nez laissait des traînées humides sur tout son corps pendant l'acte sexuel.

L'acte sexuel.

Pardonne-moi, Wendy. C'est très important ; je dois en parler. Nous avons probablement raconté cette première nuit une centaine de fois, lorsqu'on nous demandait comment nous nous étions connus, et à présent que je la relate par écrit je donne l'impression qu'il s'agit d'une sorte de farce. Mon cœur est brisé, mais de simples mots ne parviennent pas à le traduire – ils ne le pourront *jamais*. Ma pauvre Wendy, qui repose dans une tombe sans nom au fin fond du Zaïre. Nous avons vécu une soirée et une nuit extraordinaires, mais il nous a été impossible de le révéler à notre entourage. Nous étions contraints d'en parler en plaisantant, et je ne puis à présent le décrire autrement.

Ai-je donné l'impression que nous formions un couple invraisemblable ? Comparés à Walter et à Jane, nous étions parfaitement assortis. En premier lieu, Walter doit mesurer un mètre soixante-quinze et elle dix bons centimètres de plus. Ils sont en outre maigres comme des échalas. Mais oublions leur aspect physique et penchons-nous sur leurs personnalités. Si on lâchait Jane en plein milieu de l'enfer, elle se mettrait calmement à chercher l'issue la plus praticable. Si je devais me retrouver perdu au cœur de nulle part (ce qui m'est arrivé), et si j'avais la possibilité de choisir un compagnon d'infortune, je jetterais mon dévolu sur Jane. Pas sur Walter. Il souffre de ce que son épouse appelle une *omelettite cérébrale*. Elle dit que faute d'avoir porté un chapeau, le soleil d'Afrique a grillé son cerveau. Mais il a des idées originales. À eux deux, ils pourraient affronter n'importe quoi.

N'importe quoi... le Seigneur Tunicier excepté.

Lorsque ce dernier entra pour la première fois dans mon existence, je sommeillais déjà. C'était attribuable au vin bu pendant le repas, au porto et aux quatre xérès bien tassés m'ayant été servis ensuite, ainsi qu'au feu de bois qui réchauffait mon dos. Wendy ne buvait pas et elle prendrait le volant pour nous ramener à la maison. Je ne prêtais guère attention à Walter, qui nous conduisait de plus en plus loin en direction de l'est et de la source du fleuve. Il se trouvait à présent très loin du territoire qu'il était censé couvrir pour le compte de la World Bank. Il voyageait à ses frais, pour le plaisir.

Vie aquatique et marais, paillotes et jungle inextricable. Puis, brusquement, quelque chose m'incita à me redresser dans mon fauteuil. Walter venait de faire tourner le panier circulaire du projecteur. Deux femmes indigènes au visage d'ébène se dressaient de chaque côté d'une forme massive. Il s'agissait d'une sorte de sculpture que j'étudiai d'un seul regard. Les dimensions étaient sans commune mesure avec la réalité, mais le réalisme était tel que je fus émerveillé par les détails.

« Walter ! » m'écriai-je, alors qu'il s'apprêtait déjà à passer la diapo suivante. « Où diable as-tu pris ce cliché ? »

— Tu ne dors pas encore, Steven ? C'est bien la première fois. Attends une minute. » Il alluma la lampe posée sur la table pour feuilleter un carnet se trouvant à côté du projecteur. « C'est ce que je pensais. Il s'agit d'un petit hameau appelé *Kintongo*, ou *Kitongo*. Je n'ai vu ce nom écrit nulle part. Pourquoi cet intérêt soudain ? Je te croyais endormi. »

Kintongo. Bientôt, le monde entier connaîtra ce nom. Mais lorsque Walter le prononça, il était le seul à l'avoir déjà entendu.

« Quel intérêt ? répéta-t-il. J'ai pris ce cliché au téléobjectif... parce que les habitants du village refusaient de se laisser photographier. Autrement, je n'aurais pas gâché de la pellicule.

— Quelle est cette chose, au milieu, entre les deux femmes ? » Je suis persuadé que ma voix tremblait.

« Tout dépend de l'interprétation. » Il se racla la gorge et repoussa ses cheveux bruns en arrière. Je puis le revoir, alors que j'écris ces lignes. « Pour eux, c'est un dieu. Pour moi, il s'agit d'un simple bout de bois sculpté. Moins lourd que tu ne dois le supposer.

— Tu n'as pas utilisé la focale pour réaliser un effet ? Je veux dire – Était-il vraiment aussi grand ?

— Certainement. Tu me connais. Tu sais que j'essaie toujours de cadrer également un personnage, une main ou un véhicule, afin qu'il soit possible de se faire une idée des dimensions du sujet principal. J'ai dû attendre un très long moment, avant que ces deux beautés fatales daignent sortir de leur case et venir se placer au bon endroit. Ce machin doit mesurer un peu plus de deux mètres. Pourquoi

t'intéresse-t-il ?

Tu sembles l'ignorer, mais tu as photographié un tunicier. »

Jane s'y connaissait en biologie, et elle sut immédiatement de quoi je voulais parler. « Impossible. J'ai honte de toi, Steven. Tu devrais pourtant savoir qu'aucune de ces créatures ne pourrait être aussi grosse. Jamais. En outre, comment expliquerais-tu sa présence dans l'est du Zaïre ? »

Je connus la frustration singulière qu'éprouve une personne consciente de connaître cinquante fois plus de choses sur un sujet que son contradicteur et qui ne désire pas perdre son temps en longs discours. J'étais un *expert* en matière de tuniciers. Bon Dieu ! alors que Jane entraînait dans la catégorie des simples amateurs éclairés.

Sans rien rétorquer, je pivotai vers Walter. « Te serait-il possible d'augmenter la netteté ?

— J'en doute. Mais je pense pouvoir faire mieux. Attends une minute, je suis presque certain d'avoir tiré une épreuve de ce cliché. Au fait, pourrais-tu m'apprendre ce qu'est un tunicier ? » Il sortit de la pièce.

Tout l'alcool que je venais de boire semblait s'être évaporé. « Je sais, Jane, m'empressai-je de dire en balbutiant presque. Je sais. Un tunicier si loin de la mer, et surtout de cette taille. Un spécimen géant fossilisé ? Une impossibilité, c'est parfaitement exact. Mais dans le cas contraire – il s'agirait d'une découverte. Une découverte *extraordinaire*. »

Je dois m'autoriser une digression. Respecter un ordre chronologique – ou simplement *logique* – s'avère irréalisable. Alors, à quoi bon essayer ?

La vie n'est pas faite que de choses exaltantes. Ne riez pas, mais j'ai probablement consacré dix mille heures à étudier, lire et écrire des textes se rapportât aux tuniciers, et je suis prêt à parier que vous n'en avez pour votre part jamais entendu parler. Mais il est nécessaire que vous en sachiez plus sur leur compte pour – eh bien – pour pouvoir comprendre les événements tragiques qui se sont déroulés ensuite à Kintongo. J'avoue n'y être moi-même parvenu qu'en partie.

Puis-je apporter quelques précisions sur ces créatures, me livrer une dernière fois à ma passion ? Essayer de transcrire fidèlement les propos que je tins ce soir-là à Walter et nos épouses serait quoi qu'il en soit une perte de temps. Il avait beaucoup bu, lui aussi, et comme la résistance à l'alcool est proportionnelle à la corpulence, la sienne était bien moindre que la mienne. Si Jane et Wendy comprirent rapidement, je dus lui répéter trois ou quatre fois certaines choses avant qu'il ne parvînt à les assimiler.

Nous irons plus vite en abrégé. Il est certain que le Smithsonian ne pourrait se contenter d'un tel résumé, mais le siège de cet institut

se trouve à des milliers de kilomètres. Je sais qu'il y aura une enquête – c'est inévitable. Je dispose de preuves démontrant la véracité de mes dires, mais je n'ai pu les emporter avec moi. Je préciserai où elles se trouvent le moment venu.

Après avoir promis de vous parler des tuniciers, je prends conscience de ne pouvoir tout expliquer. Faute de place. Mon récit occupe déjà un cinquième des pages du carnet de Walter et je n'en suis qu'au début. On peut se renseigner dans des livres, quoi qu'il en soit. Il suffit de consulter un traité de zoologie digne de ce nom pour trouver à la rubrique « Tuniciers » des pages leur étant consacrées. Il s'agit des créatures les plus fascinantes de cette planète (ou d'ailleurs ?). Font-elles partie du règne végétal ou animal ? Les tuniciers terrestres font incontestablement partie de la faune, mais après avoir atteint leur forme adulte ils s'enracinent généralement au fond de la mer telles des plantes. Entrent-ils dans la catégorie des vertébrés ou des invertébrés ? Ils se situent entre les deux, avec un embryon de colonne vertébrale avortée. Ils ont en outre une tunique externe, une sorte d'exosquelette fait de *tunicine* : une variété de cellulose presque semblable à celle végétale, la plus proche de cette dernière jamais produite par des formes de vie animales. Les tuniciers possèdent un cœur et un système circulatoire – mais sans pigments transporteurs d'oxygène comme l'hémoglobine. On trouve dans leur sang de l'acide sulfurique ainsi que du vanadium, en quantités importantes. Ils concentrent ce métal, mais nous ne savons pas par quel processus et pour quelle raison. Il m'arrive de les assimiler à des usines inorganiques, plutôt qu'à des êtres vivants.

Je n'avais pas l'intention de me lancer dans ces explications. Comme je l'ai déjà précisé, toutes ces informations sont facilement accessibles, et je dispose de peu de temps et de place. À présent, le fleuve est calme et le canot automobile le descend rapidement. Nous serons de retour à Kinshasa dans quelques heures. Je dois cependant apporter d'autres précisions sur les tuniciers, car c'est à cause de l'un d'eux que nous nous sommes rendus au Zaïre et plus particulièrement à Kintongo.

Parlons de leur taille et de leur habitat. Même les plus grosses espèces ne deviennent pas plus volumineuses qu'un petit melon. Ces créatures vivent dans les mers et les océans, jamais à l'intérieur des terres. Mais j'avais vu sur cette diapositive les restes d'un tunicier de deux mètres, à plus d'un millier de kilomètres de l'étendue d'eau salée la plus proche. J'avais avancé l'hypothèse d'un fossile géant faute d'avoir une autre idée. Il s'agissait de la seule explication qui m'était venue à l'esprit, tout en connaissant les formes fossilisées et en sachant qu'elles étaient toutes de petite taille.

Une supercherie ? Une plaisanterie de Walter, menée à bien grâce à

la complicité de nos femmes ?

C'est moins absurde qu'il ne pourrait de prime abord le paraître. Tout en étant mon épouse et mon âme sœur, Wendy n'avait pas pour autant le même âge que moi. Walter, Jane et Wendy étaient par contre nés à la même époque, ils avaient fait ensemble leurs études et ourdi maintes conspirations. Si j'avais fréquenté l'université à la même période, c'était parce qu'il m'avait fallu beaucoup de temps pour y accéder. Je suis leur aîné de neuf années. Parler de conflits de générations et faire quelques niches amicales au vieux Steven n'était pas une nouveauté. Cela pourrait sembler cruel, mais j'aimais cela. De telles plaisanteries s'achevaient toujours dans la bonne humeur et elles me donnaient l'impression d'être un individu important.

Cependant, il ne s'agissait pas d'un coup monté. Walter m'apporta un agrandissement 20 x 25 et une loupe, et nous étudiâmes attentivement le cliché. Je commentai ce que nous pouvions y voir.

Marquez du doigt cet interlude, si vous souhaitez disposer d'un point de départ. Entre autres raisons, nous nous étions réunis le soir de Noël afin d'échafauder des projets pour nos prochaines vacances estivales. Comme chaque année. Habituellement, ils proposaient le Kenya, Madagascar ou la Patagonie. Je les contrai en suggérant Rehoboth, Atlantic City ou Long Beach Island. Nous parvenions alors à un compromis et nous rendions au Yucatan, à Rio, ou aux Bermudes. Hôtels confortables et nourriture acceptable.

Mais la passion est plus forte que la logique.

Cette fois – que Dieu me pardonne – je pris le premier la parole. Ce fut moi qui leur parlai du Zaïre.

*

* *

Soyez témoins des avantages de la technologie.

Ils rirent en apprenant par quels moyens je pensais me rendre à Kintongo. Bateau à vapeur et porteurs indigènes ? avais-je demandé.

« PanAm jusqu'à Paris, puis Air Zaïre jusqu'à Kinshasa, me répondit Wendy.

— Air Zaïre ?

— Bien sûr. Des 747... aucune inquiétude à avoir, avec des équipages américains ou anglais. Il sera naturellement préférable de ne pas toucher aux repas et, la dernière fois, je n'ai pas trouvé la propreté des toilettes très satisfaisante, mais c'est secondaire. Il est également possible de gagner Kinshasa via Stanleyville, quel que soit le nom que porte désormais cette agglomération.

— Kisangani, intervint Walter. Apprends-le par cœur, Wendy, si tu ne veux pas que nous soyons immédiatement expulsés.

— Kisangani. Mais ce serait moins agréable que par la voie fluviale. Il est préférable de louer un bateau à moteur à faible tirant d'eau pour remonter le fleuve jusqu'à Boyoma Falls, puis un minibus pour gagner Kintongo.

— Du gâteau, commenta Jane. Je me charge des vivres.

— Et de la trousse médicale ? demanda Wendy. Je me procurerai les visas et les lettres de recommandation. Walter peux-tu t'occuper d'organiser notre transport ?

— Aucun problème. Ce sera exactement la même chose que la dernière fois. J'ai conservé toutes mes notes. Nous aurons également besoin d'une petite remorque. »

Pour la première fois le choix de notre destination ne donna pas lieu à d'interminables discussions. Ils réfèrent les détails de ce voyage avant même qu'il me fût possible d'assimiler la nature de ma propre suggestion.

Et le financement d'un tel voyage, me direz-vous ? Ah ! Tel était le pouvoir magique de Wendy, Jane et Walter. De grands sorciers, tous les trois. Ils connaissaient l'emplacement des bassins dans lesquels nageaient les subventions et quelles paroles servaient d'appât pour les pêcher.

Du gâteau.

Certes. Compte tenu de l'enthousiasme général, je le crus. Et je le croyais toujours quand nous quittâmes Kinshasa pour remonter le fleuve à bord d'un canot automobile Messerschmitt de trente-deux pieds, une embarcation ayant à peine cinquante centimètres de tirant d'eau et propulsée par deux moteurs Diesel jumelés.

J'étais surexcité, mais mal à l'aise. En dépit de leur netteté les diapos de Walter n'avaient pu tout me révéler sur cette contrée. On n'y voyait pas les nuages de mouches qui nous prenaient en chasse – d'énormes insectes au corps bleu-noir charnu et aux piqûres redoutables. Elles n'avaient pu traduire les sensations imposées par ce fleuve large et paresseux, ancien et puissant. Imbu de lui-même, il ne faisait aucun cas de notre présence. Lorsque nous aurions regagné le rivage ou serions partis dans l'espace à la rencontre de nos maîtres, ces flots sombres resteraient inchangés. Ils m'effrayaient.

Les mouches étaient gênantes, mais pas effrayantes – pas encore. J'en ai peur, désormais. Elles sont partout. J'en dénombre des vingtaines, dans la cabine. Je parviens à supporter leur présence, mais je n'ose pas fermer les yeux. J'ai trop peur de revoir les trois essaims bleu-noir, denses et bourdonnants. Et en leur centre Walter, Jane et Wendy.

L'embarcation avait une vitesse de pointe de dix-huit nœuds, mais nous restions bien en deçà de ses possibilités. Nous remontions régulièrement vers l'amont, avec Walter à la barre et les trois *membres*

de l'équipage assis sur le panneau de descente. Ils passaient leur temps à fumer et discuter entre eux, sans paraître incommodés par les mouches. Deux de ces hommes avaient des fusils automatiques, qu'ils gardaient avec désinvolture posés en travers de leurs cuisses. J'avais voulu protester contre leur présence, lors de notre embarquement, mais Walter s'était empressé de me conduire à l'écart pour me dire :

« Le Zaïre est une dictature militaire. Si nous sommes ici, c'est parce que les autorités nous ont accordé des visas. Mais elles nous surveillent de près – et si ce que nous faisons leur déplaît, nous serons immédiatement expulsés.

— Mais ces types ont des armes. Sont-elles chargées ?

— C'est certain. Tu dois t'y habituer. Et, surtout, ne leur demande jamais de faire quelque chose. Un de ces hommes sait guider le bateau, mais les autres sont des soldats. Ils ne nous seront d'aucune utilité, mais ils font partie du décor. »

Je n'ose fermer les yeux et dormir. C'était déjà la même chose, alors. Dès notre embarquement une tension lancinante fit battre mes tempes, estompant ma vision de l'embarcation et du fleuve monstrueux. J'avais l'impression de porter un bandeau qui enserrait mon crâne. Il s'agissait d'une torture familière à laquelle j'avais été soumis pour la première fois à l'âge de seize ans, en prélude à sept années de folie et de désespoir.

Je pris sur moi-même pour tenir compagnie aux autres pendant le repas, mais n'avais aucun appétit. Je ne tardai guère à les laisser et allai m'isoler en poupe, pour admirer le coucher de soleil africain ; un disque rouge plongeant rapidement dans des flots grisâtres et sans vie.

Puis je notai le premier indice d'une conspiration ourdie contre moi. Walter, Wendy et Jane étaient assis dans le carré. Je voyais leurs têtes dodeliner sous la clarté jaunâtre de l'ampoule électrique. Ils se penchaient l'un vers l'autre et, par instant, l'un d'eux lançait un regard dans ma direction. Je savais qu'ils parlaient de moi mais ignorais la teneur de leur propos. Mon crâne me faisait horriblement souffrir, comme si je connaissais les troubles d'un décalage horaire s'accroissant sans cesse, et après quelques minutes je fis reposer mon menton sur la main courante et m'abandonnai à la contemplation du sillage turbulent que nous laissions derrière nous. L'image du Seigneur Tunicier me vint à l'esprit et mes souffrances s'atténuèrent. Nous atteindrions Kintongo dans dix jours et j'obtiendrais alors des réponses aux nombreuses questions que je me posais.

Les hélices battaient les flots juste sous mes pieds, bruyantes dans les ténèbres, et je n'entendis pas Jane approcher. Elle leva la main pour masser avec douceur ma nuque, puis mon front. Ses doigts étaient frais et secs.

« Est-ce que ça va, Steven ? Veux-tu que je t'apporte quelque chose

à boire ? »

Une voix posée et pleine de distinction. Exactement comme si nous nous trouvions à une réception, là-bas à Georgetown. Je me redressai et l'attirai contre moi, pour caresser son dos avant de laisser ma main se poser sur un sein.

« Je t'aime, Jane », lui dis-je. Je ne m'étais encore jamais permis de la toucher ainsi, ou de dire la moindre parole laissant entendre que je la trouvais séduisante.

Elle ne recula pas et s'abstint de tourner la tête pour s'assurer que personne ne pouvait nous voir.

« Je t'aime bien, moi aussi, me dit-elle. Nous t'aimons tous. Essaie de faire preuve de patience, nous arriverons bientôt à destination. Wendy s'inquiète pour toi. »

Elle me prit par la main et me guida vers la proue. Nous passâmes devant les membres de notre escorte. Ils restèrent silencieux, alors que leurs cigarettes rougeoyaient dans la nuit et que la lune faisait miroiter leurs yeux et les canons de leurs armes. Walter et Wendy nous attendaient dans la cabine. Ils me firent de la place, et ma femme plaça un verre plein à ras bord dans ma main. Je le goûtai lentement, espérant que Jane avait réussi à trouver du xérès à Kinshasa. Il s'agissait en fait d'un vermouth bon marché et d'un alcool blanc de mauvaise qualité. Il serait erroné de dire qu'il s'agissait d'un martini-gin. En outre, nous n'avions pas de glace.

*

* *

En amont de Kinshasa, le fleuve Zaïre dessine un grand arc qui s'incurve vers le nord-est sur onze cents kilomètres avant de revenir vers le sud. Nous le quitterions à Boyoma Falls puis continuerions vers l'est, en direction du lac Victoria.

Six jours de voyage nous permirent d'atteindre le point de transfert choisi par Walter, à cinquante kilomètres de la septième et dernière cataracte. Nous avons fait deux haltes pour nous ravitailler en carburant et en nourriture, des arrêts si brefs que lors du second les militaires s'étaient mis en colère. Il n'y avait plus de bière, à bord. Ils voulaient faire une escale pour boire et trouver des femmes. Lorsque Walter eut secoué la tête et rétorqué sèchement quelque chose en français, ils regagnèrent la proue de mauvaise grâce. Ils consacrèrent l'heure suivante à tirer sur les oiseaux blancs qui survolaient le fleuve ou se laissaient porter par ses flots huileux. Ils hurlaient de joie chaque fois qu'ils faisaient mouche, mais lorsque je me rapprochai pour les observer ils baissèrent leurs armes. Après quelques minutes d'un silence tendu, ils m'adressèrent un regard torve et retournèrent

s'asseoir à leur emplacement favori, sur le panneau de descente.

Je regagnai quant à moi le carré.

« C'est parfait, Steven, me dit alors Walter. Ils se fichent complètement de tout ce que je peux leur dire, mais ils ont peur de toi. Que savent-ils de plus que Jane ou moi sur ton compte ? »

Quoi, vraiment ? Il fallait attribuer à un caprice de la nature le fait que je mesurais plus d'un mètre quatre-vingt-dix et que Walter était plus petit d'une vingtaine de centimètres. Le feu était en lui, pas en moi. Et cependant ces militaires avaient raison. Ils savaient.

Lorsque nous laissâmes le canot automobile et le fleuve écumant derrière nous, je crus que nous serions également débarrassés de notre escorte. Les deux hommes armés avaient cependant reçu des ordres. Ils s'entassèrent dans le minibus, et Walter n'émit aucune protestation. Il s'assura que le troisième membre de l'équipage garderait le bateau, puis passa la première et se dirigea vers l'est. Kintongo se trouvait à trois jours de voyage, sur des pistes accidentées. Avec la remorque chargée nous ne pourrions pas dépasser trente kilomètres à l'heure.

L'air perdit son humidité de plomb à une demi-journée du fleuve. Nous nous déplaçons en début de matinée et le soir. Walter avait utilisé des méthodes mystérieuses pour faire préparer des réserves de nourriture et de carburant dans les villages bordant la route. Nous y passions les heures les plus chaudes du jour et le cœur de la nuit. Les huttes étaient sales et primitives, et les règles d'hygiène inexistantes.

Notre propreté personnelle laissait elle aussi à désirer. Je me demandai ce qu'en auraient pensé mes collègues du Smithsonian Institute. Moi qui me douchais chaque jour, me rasais à nouveau si nous devions sortir dîner et me curais constamment les ongles. S'il m'arrivait de porter deux fois la même chemise ou d'omettre de cirer mes chaussures, c'était un événement. Mais la rapidité d'adaptation de l'être humain est sidérante. Je ne m'étais pas donné un coup de peigne depuis des jours et me contentais de passer un linge humide sur mes mains et mon visage, en guise de toilette. Et j'étais malgré tout bien plus propre que les deux militaires de notre escorte.

Nous avançons régulièrement vers l'est, dans une contrée vallonnée qui s'élevait très lentement devant nous. Le minibus était une sorte de machine à remonter le temps qui égrenait les années. Depuis notre départ de Kinshasa, nous avions perdu un siècle. Cette Afrique n'avait pas évolué puis 1880. Les bateaux à vapeur et les porteurs indigènes ? Certes, il y avait des radios et des torches électriques, dans les villages. Dans celui où nous fîmes une halte le second jour, je vis même un crocodile Lacoste sur la chemisette d'un autochtone, ainsi qu'un couteau *made in Japan*. Mais ces changements étaient superficiels. Le régime alimentaire de ces populations ne s'était pas modifié depuis des siècles ; singe ou poisson fumé, fruits et

manioc – des mets que semblaient apprécier tous les membres de notre expédition, moi excepté. Et, dès le coucher du soleil, ces villages étaient animés par les feux, les tam-tams et les danses. Les rythmes et les mouvements étaient intemporels. Je sentais les percussions des tambours marteler mon crâne puis le traverser pour aller se fondre dans les pulsations du sang irriguant mon cerveau. Je connaissais ce tempo syncopé avant de me rendre en Afrique. Il s'agissait d'une ancienne torture familière.

J'étais près du feu et regardais Jane et Wendy, qui se trouvaient de l'autre côté. Les deux femmes se penchaient l'une vers l'autre et m'adressaient des regards, en échangeant des murmures. Elles parlaient de moi. Finalement, je me levai et m'éloignai dans le village, jusqu'au périmètre d'obscurité dans lequel les bruits nocturnes de la faune remplaçaient les grondements des tam-tams à l'intérieur de mon crâne.

Je pouvais à nouveau respirer normalement. Nous arriverions à Kintongo le lendemain.

Quelques minutes plus tard, Walter s'éloigna du feu pour venir me rejoindre. Il avait retiré ses lunettes, et je connaissais la signification d'un tel acte. Premièrement, ce qu'il voyait possédait désormais le flou de l'astigmatisme ; et deuxièmement, il avait l'intention de s'entretenir avec moi de choses sérieuses.

« Comment te sens-tu, Steven ? » Pas de détours, il entrait directement dans le vif du sujet.

« Impatient. Demain, nous aurons atteint notre but.

— Si le temps reste beau et si les pistes sont bonnes. »

Walter était un chef d'expédition parfait, car il ne considérait jamais rien comme acquis. « Nous nous trouvons à huit heures de route de Kintongo, mais la fois précédente il m'en a fallu presque onze pour y arriver. En outre, la saison est à présent plus humide. » Il se racla la gorge, et son expression traduisit un certain embarras. « Je suppose que j'obtiendrai la réponse dans un ou deux jours, et j'aurais dû te poser cette question il y a longtemps ; mais qu'espères-tu trouver à Kintongo ? Ce n'est qu'un petit village, sans rien pouvant enflammer l'imagination. »

Je m'abstins de faire le moindre commentaire.

« Je sais pourquoi nous avons souhaité venir, ajouta-t-il finalement. Pour vivre une aventure dans un des pays sauvages les plus merveilleux du monde. Mais ce n'est pas ton cas, Steven, et je le savais avant même notre départ. Tu serais bien plus heureux chez toi, dans ton cabinet de travail. Nous t'avons observé, ces dernières semaines. Il est évident que tu souffres à chaque instant – à cause des moustiques, de la nourriture, de la chaleur. Tu ne t'es jamais plaint, mais tu n'apprécies visiblement pas ce pays. Alors, qu'es-tu venu y faire ?

— Voir le tunicier. »

Il secoua la tête. « Voir le tunicier ! Je n'aurais jamais dû te poser cette question. Ce maudit tunicier. Ce n'est qu'une sculpture primitive, Steven, et tu vas bientôt avoir une grande déception. J'espère seulement que tu ne passeras pas ta colère sur nous. »

Il eut une moue, paraissant essayer de respirer entre ses lèvres serrées, et je crus qu'il allait ajouter quelque chose. Mais il pivota et regagna lentement le cœur du village.

Il n'était pas venu me tenir ce discours de son plein gré. Je savais que Jane et Wendy l'avaient chargé de cette mission. Mais tout finirait par s'arranger. Le jour suivant nous atteindrions Kintongo et il me serait finalement possible de voir le tunicier.

*

* *

À Washington, au cours des semaines et des mois ayant précédé notre départ, j'avais obtenu de Walter des informations sur ce village. Il était mon unique source de renseignements. Nul ne connaissait ce lieu au Smithsonian Institute, et il ne figurait pas sur les cartes de la bibliothèque du Congrès.

Walter parlait d'un hameau dont la population menait une existence précaire, une centaine de personnes vivant dans un très joli cadre naturel. Deux cônes volcaniques s'élevaient au-dessus d'une plaine alluviale et se chevauchaient en partie, le plus haut ayant approximativement quinze mètres de plus que l'autre. Ils n'étaient plus en activité depuis longtemps et de l'eau emplissait leurs cratères. Le lac formé dans la plus haute caldeira mesurait approximativement deux hectares et alimentait le bassin inférieur, deux fois moins important, par l'entremise d'un petit torrent permanent. Le village de Kintongo se dressait sur la berge de ce cours d'eau. Autour des lacs profonds et limpides, les scories volcaniques s'étaient décomposées en une épaisse couche d'humus noir fertile.

Les habitants de Kintongo étaient trop intelligents pour se croire à l'abri d'un revers de fortune et craignaient de voir d'autres personnes venir s'implanter à proximité. Ces gens se méfiaient de tous les visiteurs, surtout de ceux munis d'appareils photographiques.

Walter avait tout prévu pour faciliter notre approche et notre première rencontre avec la population de Kintongo. Pendant que nous étions encore à Washington, lui et Wendy avaient longuement discuté du problème délicat posé par les présents que nous offririons au chef du village. « Il se souviendra de moi, tu peux en être certaine, lui dit Walter. Lunga est un vieillard rusé. Il se demandera pourquoi je suis revenu. Il faut trouver une raison plausible.

— Voyage d'agrément ?

— Pas si nous désirons rester quelque temps dans les parages – de simples touristes repartiraient très vite. Il n'y a pas suffisamment de choses intéressantes à voir. »

Wendy porta une main à son front pour masser les racines de ses cheveux. Il s'agissait d'un tic nerveux. Elle frottait son épiderme jusqu'au moment où il rougissait, puis elle se regardait dans un miroir et fronçait les sourcils avec dégoût en découvrant son reflet. « Nous pourrions dire que nous travaillons pour la World Bank, ou l'A.I.D., et que nous sommes chargés d'étudier un projet de développement pour cette zone. Ou encore nous faire passer pour des ornithologues. Pourquoi pas des commerçants ? Je ne sais pas.

— Ils ne veulent pas entendre parler de mise en valeur de leur territoire. Lunga serait heureux de ne plus recevoir un seul visiteur. Dire que nous venons observer les oiseaux serait déjà préférable. On trouve en fait une forêt magnifique qui leur sert d'habitat, non loin de là. Nous irons naturellement la visiter, mais si nous déclarons que c'est notre principal sujet d'intérêt il serait logique que nous nous installions à proximité. Non, ta dernière suggestion est la meilleure. Commerçants. Je pense déjà à un certain nombre d'articles à même d'intéresser les habitants de Kintongo, et mon premier voyage aidera à rendre cette comédie plausible. Lunga croira que je voulais faire une étude de marché. »

Walter avait donc apporté un assortiment d'objets hétéroclites. Nous nous étions munis de casseroles émaillées ; de rasoirs jetables et de lames ; de torches électriques et de piles ; d'assiettes, de bols et de couverts en plastique ; de deux autocuiseurs ; de trois boîtes de bougies qui se rallumaient seules après avoir été soufflées et – *le plat de résistance*(2) – d'une tronçonneuse à essence.

« Voilà ce qui le séduira, déclara-t-il. Ils doivent abattre de nombreux arbres pour les besoins du village. Nous lui offrirons l'autocuiseur, mais c'est la tronçonneuse qu'il voudra posséder. Il nous encouragera à rester à Kintongo tant qu'il ne sera pas parvenu à se la procurer. »

Le travail de Walter était admirable, et il avait même réussi à dédouaner nos « marchandises » en ne versant que des droits symboliques et des pots-de-vin relativement modestes. C'était un élément du jeu qui plaisait tant à mes compagnons – le défi permanent que l'Afrique représentait pour eux. Depuis notre départ de Kinshasa il avait effectué un petit nombre de transactions commerciales afin de ne pas avoir l'air d'être un novice lorsqu'il devrait jouer la comédie à Lunga.

J'occupais le siège avant du minibus qui gravissait lentement la pente nous séparant de Kintongo. Les réserves de nourriture, les toiles

de tente et le reste du matériel alourdissaient la petite remorque. Le cône volcanique était abrupt et notre véhicule progressait en cahotant sur quatre roues motrices à un peu moins de dix kilomètres à l'heure, ce qui me laissait amplement le temps d'étudier notre destination.

Les regards que je portais sur le village n'étaient pas d'une objectivité totale. Mon poulx s'emballait et je me sentais enivré par l'impatience et le manque de sommeil.

Voici ce que je vis : un groupe de huttes rapprochées qui s'avançaient jusqu'à une trentaine de mètres du petit lac. Chaque case était constituée par de grandes perches verticales de bois sec entre lesquelles on avait bourré des herbes sèches, un matériau qui entraînait également dans la composition des toits pentus. Ces abris paraissaient extrêmement fragiles, mais à l'épreuve du vent et de la pluie, ce qui devait s'avérer plus que suffisant. Ils ignoraient la signification du terme froidure, ici. Et c'était préférable, car en raison de la nature des matériaux de construction et de la sécheresse, le simple fait d'allumer un feu à l'intérieur d'une de ces huttes eût été une folie. Entre les habitations et le lac, un emplacement avait été réservé au feu sur lequel les villageois faisaient cuire leurs aliments. Une baignoire émaillée recevait l'eau du lac supérieur, au point où le ruisseau coulait dans celui inférieur, et deux femmes munies de casseroles étaient occupées à y puiser de l'eau alors que nous gravissions lentement la pente puis nous arrêtions à distance respectueuse du hameau.

Ses habitants nous attendaient. Notre arrivée avait apparemment été annoncée longtemps auparavant. Le sommet du plus grand des cônes volcaniques devait constituer un excellent poste d'observation qui couvrait une trentaine de kilomètres de plaines, et Lunga redoutait trop les visiteurs pour le laisser sans sentinelles. Toute la population semblait être sortie pour nous voir. Walter avait sous-estimé son importance. J'effectuai une rapide évaluation avant même que nous ayons échangé une seule parole et dénombrai approximativement deux cents personnes massées autour du minibus.

Lunga était majestueusement assis devant la plus vaste des cases. Je n'eus aucune difficulté à le reconnaître grâce à la description que Walter m'en avait faite : un personnage ventripotent dont les cheveux gris contrastaient avec son visage sans rides et ses yeux pétillants de jeunesse. Il attendait calmement, et il secoua pensivement la tête en reconnaissant Walter. Il m'adressa un rapide regard, puis reporta son attention sur Wendy et Jane. Je me demandai si des femmes blanches s'étaient déjà rendues à Kintongo, avant ce jour.

L'examen auquel je le soumis fut encore plus sommaire, car je vis derrière lui, contre la paroi de la hutte et juché sur un tréteau de rondins, l'objet pour lequel j'avais parcouru dix mille kilomètres. Il était désormais couché sur le côté et non dressé comme sur la

diapositive, mais il s'agissait incontestablement d'un tunicier.

J'aurais aimé m'avancer pour l'étudier sans plus attendre, mais je modérai mon impatience, conscient de la nécessité de nous soumettre à quelques formalités. Je sous-estimai cependant leur durée. On procéda en premier lieu aux présentations officielles, ce qui me permit de découvrir qu'en Afrique même la rencontre de parfaits étrangers peut prendre beaucoup de temps. Il existait en outre un facteur de complications supplémentaire, que Jane avait d'ailleurs déjà prévu – tout en nous faisant remarquer avec son esprit pratique habituel que nous ne pourrions rien changer au problème.

Je veux parler de la présence des deux militaires, les représentants du lointain président de Kinshasa. Lunga réagit en ayant une attitude hautaine pendant les présentations, et il chargea son interprète de laisser entendre que nous ne faisons de toute évidence que traverser son village et que nous repartirions dans moins d'une heure. Mais je le soupçonne d'avoir eu parfaitement conscience de la situation et de s'être immédiatement rendu compte que notre antipathie pour ces représentants de l'armée zaïroise était encore plus grande que celle qu'ils lui inspiraient. Car après avoir officiellement manifesté son déplaisir il nous fit servir des tasses de bière et nous invita à nous asseoir sur le sol, près de lui. Puis il se lança avec Walter dans d'interminables palabres. Ils s'exprimaient dans cet étrange sabir si souvent employé en Afrique noire. Si je parvenais à comprendre la plupart des phrases comportant une majorité de mots français et anglais, je me trouvais dans l'incapacité d'assimiler le sens du reste.

Mais il convient de préciser que j'avais d'autres préoccupations. Ce qui m'avait conduit jusqu'ici n'était pas une sculpture, ou encore une boule de papier mâché ainsi que Wendy avait osé le suggérer le premier soir. Un mètre quatre-vingts était une estimation plus exacte de sa taille que deux mètres ; les femmes visibles sur la diapositive de Walter devaient être plus petites que nous ne l'avions pensé. La surface de la chose était brillante – un détail qui n'apparaissait pas sur son image – comme si elle avait été récemment vernie ou cirée. Le trou s'ouvrant à l'extrémité supérieure – le siphon d'entrée – avait approximativement vingt-cinq centimètres de diamètre, et je pouvais constater que l'intérieur avait été nettoyé. La véritable surprise m'attendait à l'autre extrémité. La nature essentiellement sessile d'un tunicier adulte est incompatible avec la présence d'appendices destinés à la locomotion, mais le Seigneur Tunicier possédait trois coussinets inférieurs bien distincts qui semblaient pouvoir permettre de véritables déplacements.

Je brûlais d'envie d'aller l'étudier de plus près quand un rire de Lunga m'incita à reporter mon attention sur notre petit groupe. Les tasses de bière avaient été remplies sitôt vidées et, avec le soleil qui

rôtissait la terre noire, nous étions tous en sueur. Je ne me sentais pas au mieux de ma forme, mais Walter feignait de s'amuser et y réussissait à merveille. Il avait fait son petit numéro avec les couverts en plastique et les bougies de farces et attrapes, et il venait d'offrir un des autocuiseurs à Lunga. Il s'apprêtait à présent à lui faire une démonstration de notre tronçonneuse.

Les yeux du chef brillèrent, lorsqu'il entendit le grondement du moteur et vit voler les copeaux. Il demanda encore de la bière et chargea un villageois d'aller chercher le plus gros tronc qu'il pourrait trouver. Le vacarme était insoutenable. Lorsque nous repartîmes, en direction de notre véhicule, une heure plus tard, nous étions tous assourdis mais passablement éméchés et satisfaits de la rencontre. En chemin, nous fîmes une pause à côté du petit lac. Les autochtones semblaient s'y baigner fréquemment et son eau s'avérait bien moins limpide que ne l'avait déclaré Walter.

« Ça y est, Steven, me dit-il. J'ai profité de notre longue discussion pour me renseigner sur le compte de ta bestiole. Lunga m'a dit que personne n'avait vu le Seigneur Tunicier... » C'était la première fois que j'entendais ce terme. «... puis qu'il s'était produit un orage épouvantable, avec d'innombrables éclairs, et que le lendemain il se trouvait dans le lac. Nul ne l'a vu arriver. Lunga déclare qu'il s'agit d'un dieu, mais son intonation m'a laissé supposer qu'il en doute. Les autres villageois le croient probablement – mais pas lui. »

J'ignore si Walter avait vu juste. Cependant, la question a été réglée depuis. Lunga fait désormais partie de l'escorte du Seigneur Tunicier.

Nous nous rapprochâmes du bassin, pour l'étudier.

« Quelle peut bien être sa profondeur ? » m'enquis-je.

Walter secoua la tête et je pivotai vers Jane. « Tu me crois capable d'en atteindre le fond ? » La plongée était un des rares sports où j'excelsais, ainsi que nous avons pu le constater aux Bermudes. J'étais incontestablement le meilleur de notre groupe.

Elle paraissait dubitative. « Je pense que tu y parviendrais, mais je te le déconseille. J'ai noté quelques symptômes de schisto chez certains de ces villageois. Et on ne pourrait pas dire qu'ils veillent à assurer la propreté de cette mare, ou qu'ils ont des règles d'hygiène dignes de ce nom.

— Schisto ?

— La schistosomiase, plus connue sous le nom de bilharziose, expliqua Walter. J'ignore si c'est ou non une zone contaminée, mais il est effectivement préférable de ne pas courir le moindre risque.

— Je ne descendrais qu'une seule fois.

— Ce serait plus que suffisant, crois-moi, rétorqua Jane avec sévérité. Je vais te poser une devinette africaine : Connais-tu la

différence entre l'amour et la schistosomiase ?

— La schisto est éternelle, répondit Wendy. C'est une maladie incurable. Tu ne plongeras pas dans ce lac, Steven. Tout s'est très bien passé, jusqu'à présent. Walter a réalisé des miracles. Alors, ne va pas tout gâcher.

— Lunga nous prend-il vraiment pour des commerçants ? voulut savoir Jane.

— Il le croit. En ce qui concerne Steven et moi, tout au moins, déclara Walter. J'ai précisé que toi et Wendy étiez nos épouses. Il a parfaitement compris.

— Et il pense que vous nous avez amenées avec vous de l'autre bout du monde ? fit Jane. Ça ne tient pas debout. Je parie que Lunga se méfie bien plus que tu n'en as conscience. Il sait que vous auriez pu trouver des femmes sur place.

— Il n'a pas manqué de me le faire remarquer. Mais je lui ai confié que vous êtes absolument extraordinaires, au lit. Ça a paru l'intéresser. Il m'a d'ailleurs demandé s'il ne pourrait pas vous essayer toutes les deux. Il serait surtout intéressé par la plus grande. Je lui ai répondu que c'était envisageable – à condition que les affaires marchent bien, naturellement. »

Il se dirigea vers le minibus avant que Jane ou Wendy n'aient le temps de trouver une répartie cinglante. Elles se lancèrent à sa poursuite, en l'injuriant. Je m'attardai au bord du lac, pour l'étudier encore. L'eau était glauque et troublée, mais je m'imaginais pouvoir discerner le fond. Plonger et l'atteindre eût été relativement facile, même de nuit.

*

* *

Le fait d'avoir finalement atteint Kintongo ne m'avait pas guéri de mes insomnies, bien au contraire. Allongé dans la tente, pendant que Wendy sommeillait paisiblement près de moi, j'étais assailli par les nombreuses questions qui m'étaient venues à l'esprit le premier soir, à GreatFalls.

Des mystères.

J'étais confronté aux problèmes matériels posés par l'existence d'un tunicier de près de deux mètres, des choses que je n'avais pas jugé utile d'expliquer à mes compagnons.

Pour prendre un exemple précis, il suffit de penser à l'échelle. Comme une mouche ou une fourmi de deux mètres, un tunicier de cette taille soulève des questions d'ordre physiologique de toutes sortes. Par exemple, ces créatures s'alimentent en aspirant l'eau par un siphon d'entrée, prélèvent les particules nourricières et expulsent le

reste par leur second siphon. J'estimais qu'un tel système devait être tout aussi efficace pour un très gros tunicier – après tout, les baleines ne sont-elles pas les plus gros animaux de ce monde et ne se nourrissent-elles pas grâce à un processus similaire ? Mais contrairement aux cétacés, les tuniciers n'ont pas de poumons. Ils dépendent également de l'eau qu'ils aspirent pour s'approvisionner en oxygène. Or, dans le cas d'une créature de deux mètres, l'apport serait absolument insuffisant. Il en découle qu'un tel être ne peut exister. Entendu – mais sa dépouille se trouvait à moins d'un kilomètre de là.

Ce mystère et une douzaine d'autres impossibilités, tant anatomiques que métaboliques, me réveillèrent bien avant l'aube. Lorsque le soleil se leva, j'étais déjà habillé et me trouvais hors de la tente, occupé à allumer le réchaud.

Je fis beaucoup de bruit, et lorsque l'eau commença à bouillir mes compagnons s'éтираient, bâillaient et marmonnaient. Ils vinrent me rejoindre et nous prîmes un petit déjeuner copieux mais rapide. Pour diverses raisons, nous souhaitions tous débiter cette journée sans perdre de temps.

Une heure après l'apparition des premières lueurs de l'aube, Walter et moi nous dirigeons à pied vers Kintongo. Jane et Wendy avaient entrepris de répartir différemment les réserves de nourriture et le matériel entre le minibus et la remorque. Nous avions projeté de nous rendre dans la forêt aux oiseaux dès notre retour.

Walter affirmait que ce site justifiait le détour, et qu'il s'agissait d'un des rares lieux dignes d'intérêt de cette région du Zaïre. Je n'avais émis aucune objection.

Lunga était un lève-tôt, lui aussi, et il nous attendait déjà. À notre arrivée, il était occupé à bâiller, se gratter et mâchonner une patte de singe boucanée qui évoquait un peu trop à mon goût la jambe d'un bébé humain. Il fumait en outre une vieille pipe en porcelaine jaunâtre. Ce fut avec empressement qu'il accepta de reprendre les palabres et, après les quelques minutes de discussions d'ordre général imposées par les règles de politesse les plus élémentaires, il se pencha avec Walter sur les affaires sérieuses. Cela m'offrait une excellente opportunité d'aller étudier le tunicier de plus près.

Il existe trois classes de tuniciers – les ascidies, les thaliacés et les appendiculaires – et nul ne pourrait prétendre tout savoir sur chacune d'elles. Je ne le ferai pas. Mais je connais les caractéristiques communes à tous les ordres et je découvrais chez le Seigneur Tunicier – qui méritait indubitablement son nom – des anomalies extrêmement troublantes. La plus étrange était une extension de la tunique cellulosique à *l'intérieur* de la cavité corporelle. Elle formait une armature interne compliquée en plus de la protection extérieure habituelle, alors que les tuniciers ne possèdent aucun squelette. Je

remarquai en outre une protubérance volumineuse entre les deux siphons, à l'emplacement occupé par le bloc de tissus nerveux constituant le « cerveau ». Il était en l'occurrence impensablement développé et représentait une fraction importante de la masse corporelle totale. Quant aux coussinets inférieurs, j'obtins la confirmation qu'ils ressemblaient beaucoup plus à des pattes qu'à de simples protubérances destinées à lui permettre de se fixer sur un rocher.

J'étais confronté à tant d'interrogations. Si seulement j'avais disposé d'un spécimen vivant...

Je retournai auprès de Walter, et le trouvai seul. Lunga venait de s'éloigner vers une autre hutte.

« Il ne va pas tarder à revenir », m'annonça mon ami. Il souriait, paraissant content de lui. « Il voudrait acheter la tronçonneuse, mais je lui ai rétorqué qu'elle n'était pas à vendre parce qu'un client nous l'avait déjà retenue. J'ai cependant précisé que nous pourrions reconsidérer la question s'il acceptait de l'échanger contre *cela*... » De la tête, il désigna le grand cylindre convexe posé sur les tréteaux en rondins. « S'il y est disposé, je lui ai promis d'essayer de te convaincre.

— Merci, Walter. » L'impatience et la nervosité serraient ma gorge, mais lorsque Lunga revint je battis en retraite dans les ombres et feignis l'indifférence.

Lunga nous apportait un bout de métal ou de plastique bleu-gris, un objet oblong d'un peu moins d'un mètre. Sa surface était striée d'entailles rectilignes et régulières qui s'entrecroisaient pour dessiner une grille, et ses bords se scindaient à plusieurs reprises pour s'achever par un important faisceau de fils minuscules. Il consacra quelques minutes à baragouiner à Walter des choses que je ne pus comprendre.

Mon ami secoua vigoureusement la tête puis pivota vers moi. « Il refuse de s'en séparer. Je crois qu'il serait en fait tout content de se débarrasser du Seigneur Tunicier, mais il craint que les villageois ne voient pas cela d'un bon œil. Ils sont persuadés que cette créature a un pouvoir magique qui les protège. Il affirme par ailleurs que ce gadget bleuté a été apporté par le dieu et déclare qu'il serait par contre disposé à nous le donner. Il m'a demandé si tu voulais l'acheter, et j'ai répondu négativement. »

Walter reprit les négociations pendant deux minutes, puis il recula brusquement pour s'accroupir sur ses talons. Je notai un changement dans son attitude, lorsqu'il pivota vers moi.

« Dieu du ciel ! fit-il. Steven, tu es un magicien. Je me demande vraiment comment tu as pu noter quelque chose d'important en voyant cette diapo, mais je commence à croire que nous venons de gagner le gros lot. » Son regard se porta sur le lac. « Lunga vient de me

dire qu'une "case en fer" se trouve au fond de cet étang et qu'il y a à l'intérieur un tas de trucs semblables à celui qu'il nous a montré. Mais la maison de métal est fabriquée d'une seule pièce, et trop lourde pour qu'ils puissent la remonter. Ils ont essayé, en passant des cordes autour. Quand l'eau était encore limpide, ils pouvaient la voir. Il pense qu'il s'agissait de la demeure du tunicier, et que ce dernier a vécu dans les profondeurs du lac jusqu'au jour où ils l'ont capturé dans un grand filet et remonté à la surface. Lunga nous propose d'attacher un câble au minibus, et d'utiliser notre véhicule pour hisser cette chose. Si nous la sortons de l'eau, il serait disposé à l'échanger – contre *un tas* de marchandises. »

Mon estomac venait d'être transmué en plomb, et mon cœur s'emballait. « Demande-lui s'il est certain qu'il n'y avait qu'un seul tunicier. Il pourrait y en avoir d'autres, qui vivent toujours là-dessous. »

Walter postillonna la question, et Lunga secoua énergiquement la tête.

« Il affirme que c'est impossible, soupira Walter. Il était seul. Mais il dit qu'il s'est produit depuis d'autres changements dans le lac. Les villageois y ont vu des poissons, alors qu'avant il n'y en avait pas un seul. Ils disent que c'est la mort du tunicier qui les a attirés. Ils essayent de les pêcher, ce qui explique pourquoi les eaux sont désormais si troubles. » Il gémit. « Comprends-tu ce qu'ils ont fait, Steven ? Ils l'ont capturé, le seul de son espèce, et ils en ont fait leur dieu – qu'ils ont gardé captif à l'air libre, jusqu'au jour où il en est mort. »

Si mon cœur s'était mis à battre follement, il parut brusquement s'arrêter. Walter ne savait apparemment pas grand-chose sur les tuniciers ; il ignorait ce que pouvaient signifier ses paroles. Mais ses déclarations me permettaient de croire que mes espérances étaient peut-être fondées.

Je ne pus rien répondre. Par chance, et pour des raisons différentes des miennes, Walter éprouvait autant que moi le besoin de s'isoler pour réfléchir. Nous fîmes rapidement nos adieux à Lunga, tout en lui promettant de prendre sa proposition en considération, puis nous regagnâmes notre campement d'une démarche vacillante.

Lorsque nous atteignîmes le minibus, les femmes nous apprirent que nous étions restés absents moins de deux heures. Il me semblait qu'une bonne semaine s'était écoulée.

*

* *

Je ne voulais pas que Walter répâtât à Jane et à Wendy tout ce que

Lunga venait de nous apprendre, mais je ne disposais naturellement d'aucun moyen de l'en empêcher. Par chance, il passa sous silence des faits qu'il devait trouver sans intérêt mais que je jugeais pour ma part très importants – Jane aurait pu saisir leur signification.

« Venu de Dieu sait où », déclara-t-il. Il faisait les cent pas dans le campement, tremblant de tension et de surexcitation. « Des années de lumière, sans doute. Et il s'est posé ici... probablement en catastrophe. Et qu'ont-ils fait ? Ces nègres dégénérés l'ont capturé. Ils l'ont élevé au rang de divinité locale et gardé dans un filet. Et ce pauvre bougre en est mort. »

Il ne m'avait jamais été donné de voir Walter bouleversé à ce point. Il n'y avait pas en lui une once de racisme et qu'il eût parlé de « nègres dégénérés » en révélait plus sur sa colère que des chapelets de jurons.

Les deux femmes l'étudiaient avec scepticisme, tout en m'adressant de temps à autre un coup d'œil.

« Calme-toi, Walter, lui dit Jane. Tu t'empresses une fois de plus de sauter sur des conclusions. Steven, tu étais présent et tu n'as pas encore dit un seul mot. Peux-tu confirmer tout ceci ? »

Je secouai la tête. « Comment le pourrais-je ? Ils parlaient dans leur charabia incompréhensible. Walter, tu sais que je n'arrive pas à reconnaître plus d'un mot sur quatre, quand tu discutes avec le chef.

— Je suis absolument certain d'avoir parfaitement compris le sens de ses propos, rétorqua-t-il sèchement. Je sais que Steven n'a pas pu suivre notre discussion – mais il a vu l'élément de vaisseau spatial apporté par Lunga. »

Elles me regardèrent et je haussai les épaules. « J'ai effectivement vu *quelque chose*. Mais cet objet pouvait avoir été prélevé dans n'importe quoi – un téléviseur, l'épave d'un avion, un tas de machines. Bref, je ne saurais pas dire ce que c'était – et Walter non plus, d'ailleurs. L'électronique n'est pas notre domaine.

— Mais que suggérez-vous de faire ? demanda mon ami, l'air désespéré. Entendu, j'ai pu me tromper. Mais vous n'allez tout de même pas négliger la possibilité que j'aie raison et rester les bras croisés ?

Jane et Wendy se regardèrent. J'imaginai leurs pensées : *d'abord, c'est Steven qui perd les pédales, et dès qu'il commence à se conduire à nouveau normalement c'est Walter qui débloque à son tour...*

« Il ne fait aucun doute que nous devons agir, approuva Jane. Mais rien ne presse. » Elle prit Walter par l'épaule et entreprit de le guider avec douceur vers le minibus. « Nous ne risquons pas de tout perdre si nous attendons un ou deux jours, il me semble ? Kintongo ne va pas s'évaporer brusquement et cette machine se trouvera toujours au fond du lac demain matin, ou dans une semaine. C'est pourquoi je

conseille de ne rien précipiter. Je propose d'effectuer notre excursion comme prévu et d'en profiter pour réfléchir posément à tout cela.

— Tu veux dire, ne *rien* faire ? Bon sang, Jane...

— Quand tu t'emballes, je dois tenir un rôle d'élément modérateur. Tu me l'as souvent répété, Walter. Dans le doute, il convient de peser mûrement ses décisions. Nous pourrions étudier calmement la question tout en observant les oiseaux. »

Il la foudroya du regard, mais finit par céder. Je décidai d'intervenir à mon tour.

« Je partage l'opinion de Jane. Partez, tous les trois. Il serait cependant préférable que je reste ici, pour me reposer. Je ne me sens pas très en forme.

— Es-tu malade ? voulut savoir Wendy qui vint aussitôt vers moi.

— Non. » Je la laissai toucher mon front. « Tu vois ? Je me sens un peu las, c'est tout. Je n'ai pas fait un somme véritable depuis ma descente de l'avion. »

Tous le savaient. Mais ils estimaient que je devais les accompagner, qu'il fallait maintenir notre équipe au complet. Je leur permis d'essayer de me convaincre pendant encore quelques instants, jusqu'au moment où Wendy m'affirma que je pourrais dormir en chemin, puis j'inclinai la tête en direction de la tente installée au-delà de la remorque.

« Si je reste, cela résoudra un autre problème, leur dis-je. Vous avez oublié les militaires. Vous croyez peut-être qu'ils accepteront de ne pas fumer et de se tenir tranquilles ? Il suffirait d'un seul coup de feu pour effrayer tous les oiseaux de la région, et ces types ne se priveront pas de tirer sur tout ce qui bouge simplement pour vous faire plaisir. Mais si je ne vous accompagne pas, je parie qu'ils décideront de me tenir compagnie. Ils ne tiennent pas à se séparer, et ils préféreront se reposer ici plutôt que d'aller crapahuter dans la brousse avec vous.

— Je comptais filer sans rien demander à personne, me répondit Walter. C'est pour cela que j'ai garé notre véhicule dans le sens de la pente. Nous pourrions descendre la colline sur huit cents mètres en utilisant le frein à main, avant de devoir mettre le contact.

— Rien ne t'empêche de le faire, rétorquai-je. Mais si je reste ils ne se sentiront pas obligés de vous pourchasser. Assurez-vous qu'ils ne manqueront ni de nourriture ni de gin, et je vous garantis qu'ils choisiront de demeurer ici pour me surveiller. » Je tapotai l'épaule de Walter et le fis pivoter vers Jane et Wendy. « Il est inutile d'en discuter plus longtemps. Partez et amusez-vous. Et, surtout, ne vous inquiétez pas pour moi. Je trouverai de quoi m'occuper, si je finis par me lasser de dormir et de manger à longueur de temps. »

Jane, Walter et Wendy s'esquivèrent moins d'une heure plus tard. Comme tout le laissait supposer, les militaires furent mécontents en découvrant la disparition des trois quarts des membres de notre expédition, lorsqu'ils sortirent en bâillant de leur tente, mais ils ne manifestèrent pas le moindre désir de se lancer à pied à leur poursuite.

Je tentai d'engager avec eux une conversation amicale, et échouai lamentablement. Nous parvenions à nous comprendre, bien que mon français fût rudimentaire, mais ils esquivèrent mes regards et leur langage corporel traduisait un profond malaise. Je finis par renoncer. Ils retrouvèrent cependant le sourire lorsque je leur donnai deux bouteilles de gin qu'ils s'empressèrent d'emporter derrière la remorque.

Je regagnai notre tente et restai allongé sur mon lit de camp tout l'après-midi. J'avais de nombreux préparatifs à effectuer, mais il me faudrait attendre le crépuscule pour passer aux actes. J'étais dans un état mental singulier, fébrile et détendu à la fois. Si mon esprit tourbillonnait, je me sentais en même temps très serein. J'agissais conformément à ma volonté.

À proximité de l'équateur la nuit tombe rapidement, tel un lourd rideau qui s'abat sans avertissement sur l'horizon. Je mis à profit les derniers instants de clarté pour approcher silencieusement du lac, sur la berge opposée au village. La nuit était noire, lorsque je me dévêtais. J'empilai mes vêtements sur la rive puis me redressai pour étudier à nouveau Kintongo. Sous mes pieds, le sol qui avait emmagasiné la chaleur du jour était brûlant. De l'autre côté du lac l'éclat des feux m'empêchait de m'assurer que personne ne regardait dans ma direction. J'avançai et pénétrai lentement dans les flots.

Je trouvai leur fraîcheur agréable et apaisante. Le fond descendait en formant une pente abrupte et après seulement quelques pas j'eus de l'eau jusqu'à la poitrine. Je m'arrêtai pour prendre une douzaine d'inspirations profondes, puis je plongeai. Lorsque ma tête pénétra dans le lac, une vibration parcourut tout mon corps, comme si l'eau était traversée par des ondes.

J'allumai ma torche. J'avais consacré une partie de l'après-midi à la rendre étanche en l'enfermant dans des sachets de plastique transparent hermétiquement scellés. Il s'agissait d'une lampe alimentée par une batterie de neuf volts qui fournissait une lumière suffisante pour permettre de lire la nuit sous la tente ou dans la brousse, et son faisceau ouvrait un cône de visibilité dans les eaux verdâtres et troublées. Je dirigeai son rayon vers le bas et suivis la pente vers la partie la plus profonde du lac, en longeant la paroi du

cône.

La structure dont Lunga nous avait parlé m'apparut brusquement. Il s'agissait d'un octaèdre bleu-gris d'une dizaine de mètres de diamètre qui reposait sur le fond, légèrement incliné. Les arêtes et les angles étaient biseautés et lisses, et des cavités rectangulaires s'ouvraient au centre de deux faces. Je nageai vers l'une d'elles, m'arrêtai à un mètre, et utilisai ma torche pour éclairer l'intérieur. Je découvris un labyrinthe de fils et de câbles qui s'entrecroisaient dans toutes les directions. Les parois étaient piquetées de petites poches d'une dizaine de centimètres de large et profondes d'autant. Quelques secondes plus tard j'éteignis la lampe, pivotai et remontai vers la surface.

Je pris d'autres inspirations profondes. Ce que je venais de voir me laissait perplexe. Rien ne s'apparentait à des commandes, des cadrans, des écrans ou d'autres instruments de bord. Il n'y avait pas de mobilier, rien d'assimilable à un cadre de vie. Cela ne correspondait pas à nos concepts d'un véhicule ou d'une demeure.

Je redescendis et m'aventurai plus près. Je fis passer ma tête et mon torse dans une des ouvertures.

Cette imprudence faillit me coûter la vie. Les légères vibrations perçues en surface devenaient extrêmement puissantes à l'intérieur de l'appareil. Elles me saisirent, m'ébranlèrent et m'enivrèrent. Je sentais de la joie courir dans mes veines et, pour la première fois, je découvrais un sens à mon existence. J'avais finalement quelque chose à protéger et à chérir.

Sous le coup de cette révélation, j'ouvris la bouche. De l'air s'échappa de mes poumons et fut remplacé par de l'eau. Je suffoquai et lâchai la lampe, secoué par des convulsions, et j'eus la chance de pouvoir me dégager de l'ouverture et me laisser remonter vers la surface. J'émergeai enfin à l'air libre, où une quinte de toux déchira mes poumons tout en expulsant l'eau froide qu'ils contenaient. Je me laissai ensuite flotter sur les flots pendant deux minutes, le temps de reprendre haleine. Mon cœur battait follement et évoquait un roulement de tam-tam dans ma poitrine.

Je pus finalement plonger à nouveau. Je m'approchai plus prudemment de l'octaèdre et récupérai ma lampe qui était toujours allumée.

Et ce fut à cet instant que je les vis, alors que j'hésitais à côté des ouvertures de la coque : une douzaine de formes fuselées d'approximativement soixante centimètres de long et possédant une longue queue qui s'éloignaient rapidement du faisceau de la torche pour se réfugier dans les ténèbres régnant de l'autre côté du lac. Je nageai à leur poursuite aussi longtemps que j'en fus capable, les regardant fuir la lumière et ma présence. Puis je me laissai remonter à

la surface et regagnai lentement le point où se trouvaient mes vêtements. Je demeurai allongé sur le sol, dans l'incapacité de me mouvoir. Mon esprit était soumis à la torture d'un savoir insoutenable.

Cette connaissance : Lunga avait cherché dans le lac un second tunicier mais n'y avait trouvé que des poissons. Naturellement. Ni le chef ni Walter ne savaient une chose essentielle : la forme larvaire d'un tunicier est très différente de celle de l'adulte ; elle ressemble étrangement à un têtard et nage avec aisance, elle possède une tête et une longue queue.

Je sentais la colère monter en moi. Après avoir découvert l'existence du Seigneur Tunicier, les habitants de Kintongo l'avaient capturé pour l'élever au rang de divinité locale et gardé captif hors de son élément jusqu'à ce que l'inanition, l'asphyxie, ou un déséquilibre chimique eût entraîné sa lente agonie accompagnée d'atroces souffrances. Mais ils n'en resteraient pas là. Ils avaient à présent décidé de chasser et de capturer les enfants de leur dieu, pour les servir avec du manioc et du singe fumé.

Cette pensée m'était insupportable. Je demeurai allongé, consumé par la colère et la peur. Finalement, je me vêtis et regagnai notre campement.

*

* *

Nous nous étions installés sur un des cônes volcaniques, approximativement à six cents mètres en contrebas de Kintongo. Je me dirigeai lentement vers notre camp, et ce fut en chemin que je pris conscience du sérieux handicap que constituerait la distance.

Mais ce n'était pas mon principal souci, pour l'instant. Je redoutais surtout les militaires. Ils étaient restés près de leur tente, sans manifester le moindre intérêt pour la faune ou le village. Sans doute s'y trouvaient-ils tout jours, probablement irrités par l'attente. Toute intervention de leur part ruinerait mes projets.

Je ne pouvais courir ce risque ; mais savais ce qu'il convenait de faire. Mes pensées possédaient une étrange limpidité abstraite. Elles émergeaient déjà pleinement mûries dans mon cerveau, sans que le moindre détail n'eût été négligé.

Si je parcourus les cent derniers mètres sur la pointe des pieds, de telles précautions s'avérèrent superflues. Ces hommes avaient dû boire pendant tout l'après-midi et ils dormaient profondément à côté de la remorque. L'un d'eux bougea, à l'instant où je tendis la main pour saisir son fusil, mais il ne me posa aucun problème.

C'était un début. Je pouvais passer au stade suivant, plus délicat à mettre en œuvre.

Même si j'avais eu le minibus à ma disposition, je n'aurais pas osé le prendre en raison des bruits du moteur. Je dus consacrer près de quatre heures pour effectuer à pied trois aller et retour jusqu'à la bordure du hameau. À chaque voyage, j'empilais de nouveaux bidons sur la pile ordonnée qui s'élevait désormais à côté d'un arbre nouveau en partie calciné par les feux des autochtones. La troisième fois, je m'aventurai presque à l'intérieur du village. Tout était paisible. Ils avaient terminé de manger, de boire et de raconter des histoires.

J'ai désormais conscience d'avoir commis une erreur en décidant d'effectuer un quatrième voyage. Je disposais déjà d'un nombre de jerricanes amplement suffisant. Mais je ne voulais courir aucun risque. Après m'être autorisé quelques minutes de repos, je repartis pour notre camp. Je connaissais à présent une certaine impatience – la nuit était noire, car de gros nuages menaçants avaient envahi le ciel et masquaient la lune. La pluie serait une catastrophe, à ce stade. Je pressai le pas pour parcourir les deux cents derniers mètres me séparant du camp, sans plus me soucier du bruit. Je me dirigeai à nouveau vers la réserve de jerricanes.

Et je vis Walter, Jane et Wendy qui m'attendaient près du minibus.

Ils avaient naturellement trouvé les corps des deux soldats. Je ne m'étais pas donné la peine de les dissimuler, convaincu que j'en aurais largement le temps ensuite. Ce qui eût été le cas si Wendy ne s'était pas inquiétée pour moi et s'ils n'avaient pas décidé de rentrer plus tôt que prévu.

Je ne lisais aucune accusation dans leurs expressions, seulement de la confusion et le dégoût qu'engendre la brusque découverte d'un ou de plusieurs cadavres.

« Steven ! »

Wendy vint vers moi en courant et m'étreignit avec force. « Il est arrivé une chose épouvantable à ces hommes. Ils ont été tués, tous les deux. »

Son corps tremblait contre le mien. Et il fut secoué par un spasme comparable à celui provoqué par une décharge électrique, lorsqu'elle s'écarta brusquement de moi.

Je baissai les yeux vers elle. Ma tête grondait ; elle était le siège d'un tourbillon de besoins et de pulsions contradictoires. S'ils étaient restés absents la majeure partie de la nuit, comme prévu, tout se serait passé sans encombre, j'aurais disposé de plus de temps que nécessaire. Nous serions en cet instant même réunis et attendrions de regagner l'Amérique en buvant le gin de Jane. Mais j'avais fait preuve de trop de hâte et été imprudent.

« Ta veste, Steven. Ta veste. »

Sa voix traduisait de l'incompréhension. Je n'y percevais toujours aucune accusation, mais une lourdeur étrange et une sorte d'apathie.

J'eus une soudaine prémonition. Ils me feraient perdre un temps précieux en discussions interminables. Ils exigeraient des explications. Pire que tout, ils essaieraient de faire avorter mes projets si je ne parvenais pas à les convaincre, de leur bien-fondé.

Je décidai de les ignorer et de regagner aussitôt Kintongo. J'hésitai, cependant. Ils risquaient de me suivre, me gêner, m'empêcher d'agir. Je ne pouvais le permettre. Je devais m'expliquer.

« Il faut que je retourne au village tout de suite, leur dis-je. Un travail m'attend. Ils l'ont tué, vous savez. Il est venu ici pour nous aider, et ils l'ont assassiné.

— Steven. » Walter se rapprocha et me prit par les bras. Il releva la tête et me regarda droit dans les yeux sous la clarté jaunâtre de la lampe à pétrole. Des larmes coulaient sur mes joues. « Mon Dieu ! Ressaisis-toi, Steven. Il s'est passé des choses abominables, ici. »

Puis il se tut et s'écarta lentement d'un pas. Comme Wendy, il avait vu le sang qui maculait ma veste.

« Restez ici, vous tous, leur ordonnai-je. Je dois regagner le village. Je n'aurai pas besoin de votre aide. Ils l'ont assassiné et comptent recommencer. Il faut prendre les mesures qui s'imposent. Je pense avoir fini dans une heure. Ensuite, nous pourrions discuter aussi longtemps que vous le voudrez. »

Mais ils s'y opposèrent. Ils ne pouvaient comprendre la nécessité de ce qui *devait* se passer. Ils se rapprochèrent, m'entourèrent, refusèrent de me laisser partir. Et il me *fallait* achever ce que je venais d'entreprendre.

« Wendy, écarte-toi de mon chemin, je t'en prie. Je t'ai dit que j'ai un travail à faire. C'est très important. Si tu ne veux pas m'aider, alors ne t'en mêle pas. »

Elle saisit mon bras. « Il a fait une rechute », déclara-t-elle aux autres. « Je vous avais avertis que son état empirait. Aidez-moi. Nous devons absolument le coucher et lui administrer des sédatifs. »

Ses paroles me déchirèrent. *Une rechute*. Elle m'avait pourtant promis de ne jamais leur parler de mes problèmes. Jamais. Je repoussai sa main et celles de Walter, puis esquivai les bras de Jane qui tentait de m'immobiliser. Je m'enfuis du cercle de clarté de la lampe à pétrole. Je ne pouvais leur permettre de me suivre jusqu'au hameau, et je pris les mesures-nécessaires pour les en empêcher avant de m'éloigner dans la brousse. Je me sentais débordant d'énergie, fort et confiant. Mais je redoutais qu'il se mît à pleuvoir. Et mes larmes étaient nombreuses.

J'atteignis la bordure du village en quelques minutes. Je pris deux jerricanes sur la pile et les portai prudemment jusqu'au centre de Kintongo. L'estrade sur laquelle était exposée la dépouille du Seigneur Tunicien se dressait toujours devant la plus grande des cases. Je

répandis de l'essence autour de sa base. Je ne m'en montrai pas avare et pris mon temps. Préparer le bûcher funéraire d'un dieu est une tâche qu'il convient d'effectuer sans hâte et avec soin. Puis je ressortis du village en aspergeant les parois des huttes de carburant et en traçant un large cercle de liquide inflammable autour de chacune d'elles. Il y en avait huit. Je fis quatre voyages, m'attendant à ce que quelqu'un s'éveillât. Mais tous dormaient profondément.

Lorsque le bois et les herbes sèches furent bien imbibés, je m'éloignai d'une trentaine de mètres en laissant une étroite traînée d'essence derrière moi. J'y mis le feu, et des flammes s'élevèrent aussitôt avant de paraître hésiter un instant, à mes pieds. Finalement, elles s'éloignèrent si vite que mon regard put à peine les suivre le long de la piste que je venais de tracer. Dix secondes plus tard elles se communiquèrent à l'ensemble du village. Toutes les huttes étaient en feu.

La plupart se métamorphosèrent instantanément en torches qui brûlaient avec trop de violence pour que quiconque pût s'en échapper. Mais deux paillotes situées à la bordure de Kintongo s'enflammèrent moins rapidement que les autres. Quatre personnes en jaillirent, en courant et en hurlant. Il y avait deux hommes et une femme qui portait un jeune enfant dans ses bras.

Je l'avais redouté. J'étais resté assis plusieurs minutes pour réfléchir au problème, la tête enfouie dans mes paumes. Que devrais-je faire dans une telle situation ? À présent, la réponse me paraissait évidente. Il s'agissait du bûcher funéraire d'une divinité, et un dieu devait se faire accompagner par ses serviteurs. *Tous* ses serviteurs.

Je levai le fusil, fis basculer le sélecteur sur la position automatique, et pressai la détente. Les rescapés tombèrent dans les flammes.

Plus personne ne sortit des huttes. Après avoir attendu quelques minutes je pris mon appareil photo et me rapprochai du brasier pour prendre des clichés des langues de feu qui venaient lécher la tunique cellulosique du grand tunicier. La dépouille mortelle du dieu apparut sous mes yeux. Je demurai ensuite deux heures sur place, assis sur la terre noire, la tête reposant sur mes bras croisés. Pour la première fois depuis mon arrivée en Afrique, je connus un sommeil profond et réparateur.

Je fus éveillé par le lever de l'aube, et par une pluie torrentielle. Les gouttes tombaient dans les cendres du village et sifflaient en éteignant les braises. Elles martelaient mon crâne, scandant la mesure des battements qui résonnaient à nouveau dans mon cerveau. Je me levai et allai me réfugier sous un arbre à la ramure dense. La pluie cinglait le sol et rebondissait sur cinquante centimètres en gerbes blanches écumantes. L'orage ne dura guère, cependant. Moins d'une

deux heures plus tard les nuages avaient disparu, le soleil était haut dans le ciel, le sol fumait et je pouvais regagner notre camp.

Ce qui m'y attendait était insoutenable. J'avais agi ainsi qu'il le fallait mais je savais que la scène serait épouvantable et je pleurais à nouveau. Ce fut encore pire que je ne l'avais supposé. J'ignorais tout des mouches africaines, voyez-vous. La chaleur et la pluie les avaient attirées par millions, plus que je n'en avais jamais vu. Elles m'accompagnèrent jusqu'au campement en bourdonnant et en tourbillonnant autour de ma tête, des nuages.

Et un nombre plus grand encore s'étaient regroupées à l'intérieur du camp. Je dus pénétrer en leur sein. Je n'avais pas le choix. Je ne pouvais laisser Jane, Walter et Wendy sans sépulture. Je tenais à eux, plus qu'à toute autre personne au monde ; mes amis et l'amour de ma vie. Mais ils étaient à tel point couverts de mouches que je ne voyais au-delà d'un voile de larmes que trois monticules noirs et violacés bourdonnants, aux contours indistincts et mouvants.

M'approcher me donna des nausées, et je dus faire appel à tout mon courage pour leur creuser des tombes. L'essence chassait temporairement les insectes. Après avoir allongé Wendy dans la fosse, je retirai mon alliance et la glissai à sa main. Nous avions noté ce fait longtemps auparavant ; mon annulaire avait exactement le même diamètre que la seconde jointure de son pouce.

Jane et Walter reposeraient ensemble. Ils en avaient un jour exprimé le désir. J'ôtai les lunettes de mon ami et écartai ses cheveux de devant ses sourcils, comme il l'avait fait si souvent. Il semblait serein, et très jeune.

Je ne pris pas la peine d'enterrer les militaires. Je me contentai de les asperger d'essence et de brûler leurs cadavres. Puis je traversai le campement une dernière fois, grimpai dans le minibus et partis en direction de l'ouest, abandonnant la remorque.

Vingt-sept heures plus tard j'arrivai à Boyoma Falls. Le bateau se trouvait toujours amarré où nous l'avions laissé. Le dernier membre de l'équipage n'était cependant visible nulle part, mais il finit par sortir des buissons.

Il me regarda avec des yeux ronds puis tenta de s'enfuir. Je le rattrapai sans peine. Il hurla et se recroquevilla sur le sol, en position fœtale, les paumes collées à ses yeux. Je le relevai d'une seule main et pus entendre ses dents claquer.

Un certain temps me fut nécessaire pour lui faire comprendre mes instructions, car mon français laissait à désirer, mais j'y parvins finalement. Il se trouve à présent à quelques pas de moi, occupé à guider l'embarcation, extrêmement attentif à sa tâche. Comme moi, il n'a pas dormi depuis notre départ de Boyoma Falls – il y a cinq jours de cela. Il est probable qu'il n'osera fermer les yeux qu'après notre

arrivée à Kinshasa, lorsque je ne serai plus près de lui.

J'ai presque terminé mon récit. C'est parfait. Je dois achever ce résumé des faits avant d'atteindre la ville, avant que les autorités ne veuillent apprendre ce que sont devenus les autres membres de notre escorte.

J'aurai entre-temps achevé mes explications, mais l'affaire n'en sera pas close pour autant. J'en suis conscient. Même si les services gouvernementaux zaïrois s'estiment satisfaits, il me faudra répondre aux questions de Washington. Cette expédition a été subventionnée par le gouvernement américain – on me demandera un rapport circonstancié.

Pourquoi pas, après tout ? J'ai décidé de ne rien passer sous silence. J'ai fait ce qui était nécessaire – la seule solution. Mais je sais qu'on me punira pour cela.

Je peux l'accepter. Ce qui m'est insupportable, c'est la perte de Wendy, de Jane et de Walter.

J'ai promis de fournir des preuves. Je les ai laissées à proximité de Kintongo, au pied d'un vieil arbre en partie calciné. Dans une boîte en plastique hermétique qui devrait résister à plusieurs saisons tropicales se trouve la pellicule avec les photos que j'ai prises. Il y a également des fragments du vaisseau spatial à bord duquel Il est venu jusqu'ici, ainsi que deux fusils, deux tombes peu profondes et mon alliance. Autant de choses qui vous démontreront que je n'ai fait qu'écrire la stricte vérité.

Pour moi, tout cela est superflu. Je sais désormais qui je suis : un simple serviteur. Un serviteur du Dieu Vivant.

Quand j'ai visité Sa demeure, il m'as transmis un message : *Protège Mes enfants.*

Le Seigneur Tunicier reviendra. Et lorsqu'il sera de retour parmi nous, vous deviendrez tous semblables à moi.

Tunicate, Wilt Thou be mine.
Traduction de Jean-Pierre Pugi.

4 PORTRAIT DE DAME AVEC DRAGON : Jacques Goimard (1990)

LE cycle de Pern, auquel Anne McCaffrey a consacré une bonne partie de son travail d'écrivain, trouve enfin en France sa place légitime avec la publication par Presses Pocket de ses cinq grands romans : *Le Vol du dragon*, *La Quête du dragon*, *Le Dragon blanc*, *La Dame des dragons* et *L'Aube des dragons*.

Anne McCaffrey a été longtemps méconnue dans notre pays. Ce n'est pas un mal sans remède.

VIE ET DESTIN D'UNE FEMME-CULTE

Anne McCaffrey est aux U.S.A. le plus célèbre auteur féminin de science-fiction : depuis 1978, ses romans figurent régulièrement sur les listes de best-sellers. Dans ce domaine, elle n'a pas d'autre concurrente que Marion Zimmer Bradley – et encore s'agit-il d'une concurrence récente et liée à un roman, *Les Dames du lac*, qui relève de la fantasy et non de la science-fiction. La précellence d'Anne McCaffrey est reconnue dans le monde entier (son œuvre a été traduite en seize langues) et seuls les aléas de l'édition l'ont empêchée de tenir en France le rang qui est le sien ailleurs.

Il n'est pas facile d'être une femme-culte. Quelquefois, on va le voir, il n'est pas non plus facile de le devenir.

Une quête de soi

Anne McCaffrey est issue d'une famille irlandaise de la région de Boston. Son père, George, est docteur de l'université Harvard et haut fonctionnaire. Sa mère, Anne Dorothy, née McElroy, est agent immobilier. Tous deux sont catholiques mais non pratiquants. Ils ont déjà un fils, Hugh, quand Anne Inez (notre auteur) naît le 1^{er} avril 1926 à Cambridge, la ville de Harvard. Un deuxième fils, Kevin, naîtra par la suite.

Beaucoup de fées se penchent sur le berceau d'Anne Inez. Tout le monde est écrivain dans la famille. Le père publie *Metropolitan Boston*. La mère écrit des romans policiers qui resteront inédits. Le virus se transmettra au frère aîné, à Anne Inez (naturellement) et à trois de ses nièces, en attendant ses propres enfants. Elle commence à écrire à l'âge de huit ans sur la machine familiale. Elle découvre Kipling puis – à l'âge de douze ans – H. Rider Haggard, Edgar Rice Burroughs et

Abraham Merritt : le merveilleux animal, le merveilleux exotique, le merveilleux scientifique. Un programme se dessine.

En 1942 paraît *Islandia*, le chef-d'œuvre d'Autin Tappan Wright. Elle a seize ans. Elle le lit aussitôt. Elle le relira maintes fois malgré sa longueur. C'est de la S.-F., si l'on veut, mais avec des traits étonnants pour l'époque : un bilan des inconvénients du progrès ; une histoire d'amour ; un univers complet avec ses cartes, son histoire, sa littérature, sa poésie.

Pourtant l'écriture n'est pas pour elle une vocation. Elle étudie le chant pendant neuf ans, passionnément, avec le désir avoué de faire carrière dans l'opéra. Il faudra renoncer : elle est douée, sans doute, mais pas assez pour devenir professionnelle. De là une douleur tenace, qui s'exprime dans les cycles *du Vaisseau qui chantait* et de *Crystal Singers* : les chanteurs y sont souvent des solitaires coupés du monde, dépressifs, parfois suicidaires.

Pourtant il faut bien vivre. Elle s'inscrit à Radcliffe, le collège féminin de l'université Harvard, où elle étudie les langues slaves. Son mémoire terminal sera une comparaison de *Nous autres* (de Zamiatine) et du *Meilleur des mondes* : une S.-F. acceptable à l'université, mais qui n'aura guère d'influence sur elle. Elle obtient le B.A. (licence) *cum lande* (avec félicitations du jury) en 1947. Plus tard, les performances de la traduction simultanée à la télévision lui inspireront l'idée d'une fille qui a le pouvoir de comprendre instantanément ce qui se dit en n'importe quelle langue. Mais la vraie langue universelle, n'est-ce pas la musique ?

Le père est absent depuis 1941. Conseiller politique du général Mark Clark, il a fait avec lui la campagne d'Italie et a terminé la guerre à Vienne. Ensuite, il est devenu fonctionnaire dans l'armée américaine d'occupation au Japon et en Corée. À sa mort, en 1954, le *New York Times* lui consacrera une nécrologie-fleuve. Il a toujours été un dieu pour sa fille, qui choisira un officier comme héros de *The Mark of Merlin* (un roman mainstream publié en 1971) et qui n'oubliera pas ses leçons en matière politique.

Pour Anne McCaffrey, les modèles omniprésents sont sa mère et sa tante G.N. McElroy : deux fortes femmes, qui lui ont bien appris son métier de femme. Après le collège, elle n'a trouvé que de modestes débouchés : copywriter (conceptrice) chez Helena Rubinstein et dans d'autres firmes. Elle opte bientôt pour le mariage. En juin 1950, au moment où éclate la guerre de Corée, elle épouse H. Wright Johnson, diplômé de Princeton et reporter au *Women's Wear Daily*. Elle lui donnera trois enfants : Alec (1952), Todd (1956) et Georgeanne, surnommé Gi Gi (1959). Elle cesse toute activité professionnelle et tient son intérieur. Elle s'investit totalement – et efficacement – dans la vie quotidienne. Plus tard, elle en tirera dans ses romans des

considérations culinaires ou domestiques très réussies, et surtout des personnages d'enfants ou d'adolescents d'une rare vérité. En attendant, elle semble avoir renoncé à toute autre ambition. Elle a choisi la voie traditionnelle de l'épanouissement féminin.

C'est alors... qu'elle découvre vraiment la S.-F. Très tardivement. Il suffit d'une bronchite qui, en 1950, la cloue à la maison. Elle se passionne pour Hamilton, Asimov, André Norton et beaucoup d'autres. Elle fait la connaissance de Lila Schaffer, qui a travaillé à *Amazing* et à *Fantastic*, et qui l'encourage à écrire. Une première nouvelle d'elle paraît en 1953. Résultat peu convaincant : elle ne se juge pas mûre pour une activité professionnelle dans ce domaine. Mais elle ne cessera plus de lire de la S.-F.

Au total, beaucoup d'hésitations et de repentirs. Beaucoup de chemins qu'elle a essayés sans s'y engager jusqu'au bout. Et une souffrance lancinante liée à la mort de son père.

La découverte progressive d'une vocation

À cette époque, H. Wright Johnson trouve un emploi à la Dupont de Nemours et la famille s'établit à Wilmington (Delaware). Aux U.S.A., le courant féministe est en train de s'esquisser. Quelques pionnières prennent des initiatives qui nous paraissent aujourd'hui bien timides. Anne McCaffrey, à trente ans, a conscience d'avoir trop modestement géré sa riche personnalité. Elle ne veut plus être seulement une femme au foyer. Puisque les revenus de son mari suffisent à faire vivre le ménage, elle s'engage dans une activité bénévole.

Son choix – le chant – n'a rien pour nous étonner. Plus imprévu est le dynamisme qu'elle déploie : de 1958 à 1965, elle participe à trente spectacles, en qualité d'interprète ou de metteur en scène, à la Wilmington Opéra Society, aux Brecks Mill Cronies, à l'université du Delaware et ailleurs. Des comédies musicales (*Kiss Me, Kate, Babes in Arms*), des opérettes (*La Veuve joyeuse, La Chauve-Souris*) et aussi des opéras (*Ludus de Nato Infante Mirificus* de Carl Orff). Elle y pratique une de ses grandes spécialités : l'art de s'impliquer à fond.

Nul doute qu'il ait été gratifiant pour elle de faire son entrée sur la scène lyrique, même par la petite porte. Nul doute que son mari l'ait appuyée : il avait une agréable voix de basse et a partagé certaines de ses activités musicales. Peut-être cependant a-t-il mal vécu les absences de son épouse, qui ont certainement dépassé ses prévisions. Peut-être a-t-il cherché à la retenir : la naissance de leur fille en 1959 serait alors un symptôme. Mais Anne McCaffrey, en la baptisant Georgeanne, la plaça sous le double patronage de son père et de sa mère. Et l'expérience lui laissa des comptes à régler : plus tard, elle

allait consacrer un roman mainstream, *The Year of the Lucy* (1986), à décrire les difficultés d'une femme qui, en 1961, entreprend de s'exprimer dans une activité artistique.

Ce fut bien pire quand elle se remit à écrire de la S.F. Dans ce domaine, elle n'avait aucun encouragement à attendre de la part d'H. Wright Johnson. Et celui qui se lance dans l'écriture doit s'attendre à rencontrer ses problèmes personnels sur son chemin. Une première nouvelle, en 1959, représente une femme dotée de pouvoirs psi qui travaille en synergie avec ses compagnons mécaniques. Le même thème est repris dans le cycle du *Vaisseau qui chantait* (1961-1969) où l'héroïne, réduite à un cerveau intégré à un astronef, exprime la souffrance intime que l'auteur avait éprouvée à la mort de son père sans jamais réussir à en faire totalement son deuil. La femme selon McCaffrey (première version) a un trop-plein d'âme et un vide du corps, une solitude complète et un grand besoin d'autrui. C'est un curieux mélange de force apparente et de dépression secrète, de rejet du pouvoir du mâle et d'appel à un chaleureux complice : rien qui aujourd'hui évoque le féminisme radical et *a fortiori* l'idéal d'une société de femmes entre elles. Pourtant ces textes, en leur temps, furent perçus comme libérateurs, parce qu'ils déployaient la protestation d'une féminité blessée.

En 1965, Georgeanne prend le chemin de l'école. Pour sa mère, l'heure du choix à enfin sonné : elle abandonne la scène et se consacre à l'écriture à plein temps. Elle n'a encore publié que trois nouvelles... Mais elle est prête, enfin, à trente-neuf ans. En cinq ans, elle publiera quatorze nouvelles et trois romans. Très vite, elle aura la réputation, dans les milieux de la S.-F., de taper à la machine aussi vite qu'Asimov, ce qui est une manière de record du monde. Comme ses héroïnes, elle fait corps avec son instrument. Et tout ce qu'elle fait est bien fait.

La S.-F. avait longtemps été une littérature écrite par des hommes et pour des hommes. Les femmes qui s'y risquaient prenaient des pseudonymes masculins (André Morton), remplaçaient leur prénom par des initiales (C.L. Moore) ou jouaient sur son ambiguïté (Leigh Brackett, Marion Zimmer Bradley). Quand Anne McCaffrey débouche sur le marché, les mœurs ont évolué et ce problème lui est épargné. Mais elle réduit les explications scientifiques au minimum, elle a une grande qualité d'écriture et elle cultive un romantisme élégiaque très marqué : trois traits qui, à l'époque, la situent dans la S.-F. moderne. En fait, elle se rattache à un courant déjà représenté par Theodore Sturgeon (à la génération précédente) et Robert Silverberg (qui l'avait précédée de peu dans la carrière). Seulement... elle est une femme, et toutes ses œuvres sont centrées sur une héroïne. Alors on dénonce sa sensiblerie féminine. La critique vient des machos de la vieille S.-F...

mais aussi de certains jeunes contestataires. Rien n'est simple.

C'est l'époque où la scène de la S.-F. est agitée par des remous politiques. En juin 1967, la revue *Galaxy* publie simultanément deux pétitions dont l'une demande l'évacuation du Viêt-nam et l'autre le maintien des troupes américaines dans ce pays. Anne McCaffrey ne signe pas. C'est que Marion Zimmer Bradley signe pour le maintien et Ursula Le Guin pour l'évacuation : comment choisir entre deux de ses meilleures amies ? D'autre part le problème posé était on ne peut plus réel sur le plan historique. En termes idéologiques, c'est moins sûr. Nous sommes à un moment où la S.-F. paranoïaque est omniprésente, y compris sur le petit écran où sont diffusés *Les Envahisseurs* (1967-1968) et *Le Prisonnier* (1967). La principale différence entre la gauche et la droite, c'est que l'une dénonçait le totalitarisme américain, l'autre le totalitarisme communiste. La hantise est la même ; seul change le lieu de la hantise.

En fait, la paranoïa ne compte guère dans l'horizon d'Anne McCaffrey. Cette modernité-là n'est pas pour elle. Au demeurant elle ne s'investit pas dans le militantisme politique. Ce sont ses lecteurs qui s'y investissent pour elle, et qui la perçoivent comme une parfaite représentante du féminisme et de l'écologie. Le féminisme surtout devient un mouvement militant organisé, et McCaffrey est une forte femme entourée par de fortes femmes : Betty Ballantine, son éditeur ; Virginia Kidd, son agent, et les grands auteurs féminins de sa génération, Marion Zimmer Bradley, Ursula Le Guin et la très radicale Joanna Russ. Même sans militer, ces femmes ont conscience de mener un combat commun.

Curieusement, la dépolitisation a joué dans le même sens. Aux U.S.A., elle est intervenue très vite, beaucoup plus vite que nous ne l'imaginons en France. Le grand tournant est sans doute la série télévisée *Star Trek* (1966-1968), un space opéra qui amène à la S.-F. un nouveau public d'adolescents et surtout d'adolescentes : pour la première fois, le public du genre se féminise. *Star Trek* rompt avec la tradition cérébrale de la S.-F. développant les émotions et les personnages comme c'est l'usage au cinéma. Les nouveaux lecteurs et surtout les nouvelles lectrices sont prêts à lire Anne McCaffrey.

Au même moment, celle-ci trouve justement le sujet idéal : la planète Pern. Elle lui consacre coup sur coup deux longues nouvelles, *Weyr Search* (*Analog*, octobre 1967) et *Dragonrider* (*Analog*, décembre 1967 – janvier 1968). Et elle fait un malheur : *Weyr Search* remporte le prix Nebula (décerné par les écrivains de S.-F.) pour 1967 ; *Dragonrider*, pour sa part, obtient le prix Hugo (décerné par les fans) en 1968. Dans la foulée, les deux nouvelles réunies et complétées deviennent un roman. *Le Vol du dragon* (1968). C'est peu de dire que l'auteur est célèbre ; elle est l'héroïne du jour.

Dans cette conjoncture, sa sociabilité fait merveille. Elle est de toutes les conventions. Elle se prête à tous les rituels fraternels. Son talent de chanteuse brille de tous ses feux : elle ne refuse jamais de chanter des duos avec Asimov (qui est un bon ténor). Elle donne des nouvelles dans les anthologies collectives qui fleurissent en ce temps-là, elle en réalise même une : *Alchemy and Academe* (1970). Même son efficacité la sert : de 1968 à 1970, elle est secrétaire-trésorière de la S.-F. Writers of America, mais surtout elle est gentille, accessible, ouverte à toutes les conversations, les fans ne tarissent pas d'éloges sur son compte. Elle devient un peu leur maman.

Cette fulgurante réussite a une contrepartie : l'échec de son couple. H. Wright Johnson a-t-il mal vécu la révolution féministe ? A-t-il mal supporté l'engagement de sa femme dans l'écriture et la S.-F. ? Anne McCaffrey a-t-elle des torts ? L'histoire ne le dit pas. Toujours est-il que le divorce fut prononcé en 1970. Il marquait l'aboutissement d'une période de dégradation dont les rapports avec la carrière de l'auteur ne sont que trop faciles à deviner. Anne McCaffrey l'a vécu comme une libération douloureuse mais nécessaire.

Dès lors, il devenait clair que l'accomplissement littéraire, si gratifiant soit-il, ne résolvait pas tous les problèmes. Cette rupture en appelait d'autres.

Le vol vers l'Irlande

Depuis 1970, le destin d'Anne McCaffrey se clarifie et s'organise. On peut le résumer en peu de mots : des revirements aussi spectaculaires qu'auparavant mais moins nombreux, de nouvelles difficultés affrontées avec décision et courage, et, pour finir, une ascension vertigineuse.

Le divorce est pour l'auteur une source d'ennuis immédiats : H. Wright Johnson essuie des revers financiers qui ne lui permettront pas de verser régulièrement la pension alimentaire prévue par le jugement ; son ex-femme a deux enfants à charge (Alec, âgé de dix-huit ans, va étudier l'économie au M.I.T. – toujours à Cambridge) et recueille chez elle sa mère vieillie et malade. En outre, Georgeanne va entamer ses études secondaires, et les établissements du voisinage sont déstabilisés par la violence et la drogue.

Anne McCaffrey choisit très vite. Elle part pour l'Irlande avec sa mère et ses deux enfants. Elle pense y vivre de sa plume dans des conditions fiscales particulièrement favorables aux artistes. Et surtout, la patrie de ses ancêtres – où elle ne connaît personne – lui semble être une terre idéale, presque digne de Pern : une nature omniprésente, une société tranquille où les enfants grandiront harmonieusement, une vie simple et peu coûteuse, les légendes du

petit peuple et les chevaux en liberté dans les prairies. La fibre écologiste de l'auteur a pris le dessus.

Mais la réalité n'est pas si claire. Les divorcées sont mal vues en Irlande. Une femme seule et « sans ressources » est éminemment suspecte aux yeux des agents immobiliers : Anne McCaffrey dut montrer ses contrats littéraires en cours pour obtenir le droit de visiter les maisons à vendre. Enfin la mort de sa mère vint ajouter une coloration tragique aux difficultés où elle se débattait.

Patiemment, tenacement, elle fit face. En 1971 parurent *La Quête du dragon*, deuxième volume du cycle de Pern, dédié à sa mère, et deux romans mainstream rapidement bouclés. Anne McCaffrey acheta une maison en pleine campagne (à Kilquade, dans le comté de Wicklow, au sud de Dublin) et l'appela Dragonhold. Elle ne devait plus quitter ce havre de paix. Bientôt elle fit l'acquisition d'un cheval, Mr. Ed, qui fut longtemps son compagnon de promenade avant de mourir en 1982 à l'âge de vingt-deux ans. Après Mr. Ed, il y eut d'autres chevaux ; et si Todd alla faire des études d'ingénieur à l'université de Dublin, Georgeanne resta auprès de sa mère pour se consacrer à l'élevage. L'utopie bucolique finit par exister quand même.

Mais l'utopie est un combat. Anne McCaffrey s'est appliquée à mettre l'Irlande à sa juste place. Elle n'a jamais cessé de fréquenter les conventions et de voyager aux U.S.A. (six mois en 1979) ; elle a participé à la fondation de la conférence de Milford anglaise, sorte de séminaire d'écrivains, dont elle a été la présidente de 1971 à 1975. Mal acceptée par le curé de sa paroisse, elle a répliqué en se convertissant... au presbytérianisme, religion des Irlandais du nord, ce qui est tout de même une riposte très dure. Enfin elle règle ses comptes dans *The Kilteman Legacy* (1975), un roman mainstream beaucoup plus travaillé que les précédents et où une divorcée de trente-six ans hérite d'un domaine en Irlande et vient y vivre avec sa fille (passionnée de chevaux) et son fils (passionné de motos). L'héritage vient d'une tante qui a dû interrompre une carrière de chanteuse à la suite d'une blessure reçue lors d'un bombardement de la Deuxième Guerre mondiale. Des pages musclées sur l'ex-mari de l'héroïne, un parfait macho, et sur l'intolérance des Irlandais envers les divorcées achèvent de situer ce roman dans un registre plus ou moins autobiographique.

The Kilteman Legacy produit un effet de catharsis : l'auteur redevient capable d'écrire sur Pern, où elle situe un cycle de romans pour adolescents. Puis elle revient à la série principale avec *Le Dragon blanc* (1978), suite de *La Quête du dragon*. Les temps ont changé : la passion des amateurs de S.-F. pour Anne McCaffrey se communique au très grand public et *Le Dragon blanc* devient un best-seller. Il en sera de même des romans suivants et notamment de *La Dame des dragons*

(1983) et de *L'Aube des dragons* (1988). Pern devient un phénomène de société.

Accessoirement, l'auteur devient riche et peut enfin réaliser un de ses rêves : en 1983, elle achète la ferme de Ballyvolan (20 hectares) située autour de Dragonhold. Elle a une arène couverte et une écurie ultra-moderne. Elle se consacre à l'élevage des chevaux, à leur entraînement et à la compétition. Ses chevaux de saut gagnent des prix et se vendent pour de coquettes sommes. L'écurie, très grande, accueille des pensionnaires. L'ensemble, géré par deux amis (car elle se consacre prioritairement à l'écriture et n'a nullement renoncé à tenir sa maison), est rentable. Malheureusement Georgeanne, atteinte d'une maladie chronique, ne peut plus monter en selle. Tout cela conduit à un roman mainstream, *The Carradyne Touch* (1988), portrait d'une femme qui élève des chevaux et qui est impliquée dans tous les grands problèmes de l'Irlande contemporaine (y compris l'Irlande du Nord).

L'impression finale est celle d'une harmonie chèrement conquise par une femme qui n'a pas été épargnée par les souffrances et qui a mis longtemps à trouver sa voie. La vie continue : les deux fils d'Anne McCaffrey travaillent dans l'électronique aux U.S.A. et Todd (dédicataire de *Décision à Doona* et probablement collaborateur du *Dragon blanc*) vient de publier son premier roman de S.-F. ; Georgeanne paraît guérie. L'auteur a maintenant des petits-enfants ; ses millions de lecteurs et de lectrices ont également part à sa générosité. Aujourd'hui les femmes fortes sont moins rares qu'il y a vingt ans, et le message d'Anne McCaffrey est moins dérangeant : il n'en est que mieux accepté.

LA PLANÈTE PERN

Pern est à ce jour le théâtre d'une dizaine de romans et l'un des plus réussis de ces univers imaginaires que nous propose la S.-F. Pourquoi et comment peu-on être amené à concevoir une planète ? L'histoire de Pern est exemplaire. .

Science-fiction ou fantasy ?

La S.-F. traditionnelle multiplie les alibis scientifiques (ou pseudo-scientifiques, ou purement paradoxaux) qui aux yeux des amateurs représentent souvent l'essentiel de son intérêt. Mais l'intrigue, les caractères, les éléments concrets y sont souvent réduits au minimum.

Anne McCaffrey, comme la plupart des auteurs féminins, s'est appliquée à donner un corps à ce genre par trop cérébral. Ses décors sont faciles à visualiser : Pern est un monde fortement marqué par la

multiplicité des cavernes et l'absence de forêts. Ses personnages ont une présence charnelle à laquelle le lecteur ne peut pas échapper ; ils sont constamment impliqués dans l'action par une riche palette de sentiments et d'émotions. Tous les ressorts du romanesque sont mobilisés au service de la S.-F.

Quant aux alibis scientifiques, Anne McCaffrey ne leur accorde qu'une place très limitée. Elle a admis qu'elle avait conçu Pern en une seule journée. Il est permis de supposer qu'au bout de quelques heures, elle tenait un schéma de scénario plutôt qu'un monde expliqué dans les moindres recoins. La plausibilisation, comme on le verra, est venue ensuite. L'auteur ne la traite pas pour autant comme une quantité négligeable : « Ce n'est pas de la fantasy, dit-elle, c'est un monde raisonnablement logique. Il y a une justification scientifique même si je n'ai pas l'occasion d'expliquer tous les détails. » En somme, elle procède comme les maîtres du roman réaliste, qui ne livrent pas à leurs lecteurs le contenu entier de leurs dossiers préparatoires ; moyennant quoi la solidité de ces dossiers garantit tout de même la consistance de l'univers fictif où le lecteur se trouve plongé.

Ce parti pris nous paraît tout naturel. Il y a vingt ans, il dérangeait beaucoup les habitués de la S.-F. classique, pour qui le dossier préparatoire tendait à concentrer tout l'intérêt du récit. Anne McCaffrey a donc été amenée à s'expliquer dans un article-manifeste, significativement intitulé *L'Approche non-scientifique de la S.-F.* (1969), et où elle revendique le droit de ne pas tout dire en alléguant – pour sa défense – que ses dossiers sont complets et qu'elle aurait de quoi dire. C'est presque un genre nouveau, qu'elle appelle la S.-F. « soft core » par opposition à la « hard » S.-F.

Les choses ont changé dans les années soixante-dix, où la nouvelle fantasy – dont Anne McCaffrey fut l'une des initiatrices – n'a cessé de gagner du terrain par rapport à la S.-F. Après avoir remporté plusieurs prix de fantasy, elle a procédé à une nouvelle mise au point, réaffirmant ses positions face à des interlocuteurs qui ne sont plus les amateurs de hard S.-F., mais les amateurs de fantasy : « Toute fiction est une forme de fantasy. On crée des gens et des endroits. Toute la question est de savoir jusqu'où on va. Même la S.-F. a ses limites. (...) L'auteur doit être vrai par rapport à sa propre logique. Il n'y a jamais de liberté complète dans la fiction. On est toujours lié à la forme. »

Sur sa lancée, elle finit par rencontrer l'idée que la fantasy est la vérité de la S.-F. Zamiatine et Huxley, qu'elle étudiait à Radcliffe, ne sont certes pas des écrivains romantiques ; pourtant ils exercent « une fascination à laquelle on ne peut pas échapper ». Parfois l'auteur lui-même « est pris au piège de la magie qu'il a inventée ». Et de citer Hubbard, qui s'était si bien impliqué dans la dianétique qu'il avait renoncé à la S.-F. (ce n'est plus vrai aujourd'hui), ou Clarke, qui n'en

finit pas d'expliquer « ce qu'il a réellement voulu dire » dans 2001.

Cette formulation accède à une hauteur et à une lucidité assez fulgurantes. L'écrivain joue à y faire croire, et ce faisant il court moins le risque de ne pas y croire (ce qui aboutirait tout au plus à un mauvais roman) que celui de s'en faire accroire à lui-même. Entre le plaisir du rêve et la logique du rêve, il faut maintenir un équilibre instable. Tel est le problème du genre fondé par Edgar Rice Burroughs et Abraham Merritt (les premières amours d'Anne McCaffrey) et que les Américains appellent parfois la science-fantasy. C'est sous cette appellation que le cycle de Pern est présenté à Presses Pocket.

Un réseau de symboles

Pourquoi un écrivain peut-il avoir envie de concevoir une planète imaginaire ? Il n'y a pas de rêverie gratuite. Sur Pern, les effets de sens sont partout, composant un réseau de symboles à la structure presque cristalline. On parlera plus loin de ceux qui ont trait aux dragons. En voici dès maintenant quelques autres :

— Les colons de Pern mènent une vie proche de la nature dans un monde qui leur a paru idéal pour s'y établir. C'est l'Irlande, une Irlande de rêve, que l'auteur a rencontrée trois ans avant l'Irlande réelle. Mais quel est le prix du rêve ?

— En renonçant à la technologie, les Pernais ont tourné le dos à la société correspondante. Ils ont reconstitué un univers médiéval où il n'y a pas d'autorité politique centrale, où chaque Fort est gouverné par un Seigneur, chaque Atelier par un Maître. Ce système archaïque est-il meilleur que notre mode de vie moderne ? Est-il le fruit d'un choix ou d'une contrainte ? Exprime-t-il l'aboutissement d'un désir ou la part de nuit qui est au cœur de tout désir ? Bref, quels sont les avantages et les inconvénients d'une régression « à l'irlandaise » ? Cette question, présente dès *Le Vol du dragon*, sera explorée beaucoup plus complètement dans *L'Aube des dragons*.

— L'espoir de faire survivre une utopie régressive est conditionné par le degré d'isolement du système. Dès lors qu'il y a un agresseur, malheur aux civilisations sans défense ! Ici les agresseurs viennent de l'Étoile Rouge, dont le nom se passe de commentaire ; cette planète errante (étrangère à l'ordre normal des choses) a été attirée par le soleil de Pern ; elle passe périodiquement dans le voisinage et les Fils d'argent pleuvent sur Pern, détruisant toute vie organique. On a remarqué que cette situation n'est pas sans analogie avec la bataille d'Angleterre pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le motif du bombardement meurtrier résume toute forme d'agression par un ciel malveillant.

— L'agression pose le problème de la défense. Une agression

périodique, survenant à des intervalles éloignés, suppose un système de défense capable de se maintenir en veilleuse et de se réactiver en cas de besoin. La collectivité des chevaliers-dragons est à la fois une armée et, comme on l'a remarqué, un réseau de monastères évoquant l'Europe médiévale. Tout son problème est d'entretenir une tradition (dont le sens a été oublié) devant l'incroyance croissante de la population. Il est difficile de ne pas penser à une religion devenue un pareil tableau. Et pourtant ce n'en est pas une : car le corps des croyances transmis par la tradition concerne les moyens de défense, tous issus des sciences et des technologies mises en œuvre pendant la période pré-utopique. Faute de pouvoir faire la guerre avec la raison, il faut la faire avec le souvenir de la raison. Un thème de S.-F. classique, sur lequel McCaffrey invente une brillante variation, et qu'elle ne cesse de travailler roman après roman.

— Enfin la tradition est transmise par les ballades et les chansons. C'est dire que la voix humaine, si chère à l'auteur, joue un rôle central dans la cohésion sociale. C'est elle qui nous fait vivre ensemble.

L'effet de réel

Un réseau de symboles, si beau soit-il, ne peut produire à lui seul qu'un beau poème. C'est déjà beaucoup. Mais ce ne serait pas assez pour amener des millions de personnes à s'impliquer fortement dans un univers romanesque.

Il se trouve qu'Anne McCaffrey a le don de faire vivre. Le cycle de Pern produit un effet de réel puissant, assez rare en S.-F., qui permet au lecteur de s'identifier, d'entrer sans peine dans les romans qui le constituent. Et la joie du lecteur se communique à l'auteur : « C'est merveilleux, dit-elle, de créer un monde où d'autres personnes veulent vivre. »

Cette euphorie collective est un phénomène très ancien. Elle a commencé, semble-t-il, dès qu'Anne McCaffrey a proposé à John W. Campbell, le rédacteur en chef d'*Analog*, d'écrire une histoire de S.-F. où il y aurait des dragons soufflant du feu. « D'accord, répondit celui-ci, pourvu qu'il y ait une explication rationnelle. » Après quoi, dans la chaleur de l'entretien, il trouva cette explication lui-même : les dragons mangeraient une roche contenant de la phosphine ; ils souffleraient le feu quand la phosphine entrerait en contact avec l'oxygène.

Après la publication du *Vol du dragon*, l'auteur se mit à dialoguer avec ses lecteurs, verbalement ou par écrit. Elle n'a pas cessé depuis. Ces échanges ont nourri ses hypothèses, étoffé ses descriptions, rempli les blancs qu'elle avait pu laisser dans son univers. Le public lui-même travaille la matière des Cycles à succès, augmentant sinon l'effet de

réel (qui est d'ordre plus ou moins magique), du moins le stock des arguments sur lesquels se fonde la vraisemblance. L'auteur note par exemple : « Sur la suggestion d'un biochimiste, j'ai décidé que les dragons ont été créés biogénétiquement à partir de formes de vie indigènes. » C'est un point important, comme le montre la suite du cycle. Ce n'est certainement pas le seul.

Les fans sont allés plus loin. Ils ont envoyé à McCaffrey des milliers d'images de dragons qu'elle expose un peu partout dans Dragonhold transformé en musée ou peut-être en église (car chacun de ces objets souvent modestes est comme un éclat de vie intérieure, une âme venue participer à l'assemblée des fidèles). L'univers de Pern a été peint ou dessiné si souvent qu'on a pu en tirer un *Pern Portfolio*, un *Atlas of Pern*, etc. Un fanzine, *Crystal Singer*, publie des petites annonces demandant des œufs de lézards de feu ou proclamant des déclarations d'allégeance à tel ou tel Weyr. Puéril ? Eh, sans doute. C'est l'essence même de l'effet de réel.

Naturellement le merchandising s'en est mêlé. Mayfair Games propose un jeu de rôles (*Dragonriders of Pern*) –, deux jeux électroniques sont disponibles chez Epyx, un livre-jeu à deux joueurs chez Game Designs ; on peut se procurer des dragons de Pern en miniature sculptés par Julie Guthrie chez Ral Partha Miniatures. Dans un autre ordre d'idées, plusieurs textes du cycle sont enregistrés sur cassette, parfois par la voix d'or d'Anne McCaffrey en personne. Chacun à sa façon, les objets miment l'univers romanesque. Ils lui apportent un peu de réalité, ce qui, bien entendu, en diminue l'effet de réel (c'est-à-dire la puissance d'illusion).

LES DRAGONS ET L'EMPATHIE

On vient de faire plusieurs allusions aux dragons. Il est temps de présenter cette figure centrale de l'univers de Pern.

Plus fort que Tristan et Iseut

On connaît la détestable réputation des dragons dans la tradition celtique et l'iconographie chrétienne. Il est vrai, comme le rappelle Anne McCaffrey, que « les dragons ne sont pas du tout des symboles du mal dans les civilisations orientales. Ils sont amicaux. Ils portent chance ». Mais cette référence a probablement été trouvée *a posteriori* : les dragons chinois sont des êtres divins, les dragons de Pern sont des animaux. C'est une histoire de dragon lue en 1966 dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* qui a donné l'idée à McCaffrey de créer des « dragons gentils » pour « améliorer l'image » de ces créatures.

L'image de ces êtres longs de douze mètres et soufflant le feu ne

manque certes pas d'allure et les chevaliers qui les montent sont certainement de fiers guerriers. Mais l'image est trompeuse. L'essentiel, c'est la relation télépathique et empathique intense qui unit le dragon et son chevalier. Le petit dragon qui sort de l'œuf rencontre un enfant humain et s'unit à lui par l'Empreinte (McCaffrey a lu Konrad Lorenz). Cette union durera jusqu'à la mort, quoi qu'il arrive. Le dragon peut parler (télépathiquement) à qui il veut, mais généralement ne parle qu'à son chevalier. Il l'aime inconditionnellement, quoi qu'il fasse. Pour le chevalier, c'est une occupation à plein temps ; quand le dragon vient à mourir, il veut se suicider, ce que McCaffrey (une bien mauvaise chrétienne) trouve parfaitement légitime. On n'imagine pas un amour plus total que cette fusion télépathique de deux vies.

Les dragons ont un deuxième pouvoir : la télékinésie. Ils peuvent se transporter n'importe où sur Pern pourvu que leur chevalier visualise le lieu d'arrivée. Comme ils peuvent également détruire les Fils en soufflant le feu, nous sommes en mesure de compléter la métaphore de la bataille d'Angleterre : si les Fils représentent l'aviation allemande, les dragons et leurs chevaliers figurent l'aviation anglaise et le radar. Les dragons sont l'arme absolue des Pernais.

L'originalité de McCaffrey, c'est d'utiliser cette situation de guerre totale comme condition du déploiement de l'amour le plus intense qui soit.

Les modèles vivants

Anne McCaffrey n'aurait pas pu créer ses dragons à partir de la seule aviation anglaise. L'image fondatrice est certainement celle du cheval. Une passion qu'elle a héritée de son père (qui fut gouverneur militaire de Vienne en 1945 et sauva les célèbres chevaux de l'école espagnole lors de l'avance russe en Bohême) et qu'elle a cultivée dès son enfance : « Le premier cheval que j'ai eu de retour chez moi à Boston était un gris », confie-t-elle. Mr. Ed, son premier cheval en Irlande, était gris également. Au fil des ans, elle en est arrivée à posséder sept chevaux dans son écurie. En lisant *The Carradyne Touch*, on retrouve les deux thèmes centraux de Pern : l'amour fidèle (les animaux ne trichent pas) et la folle course au-delà de l'horizon où le cavalier fait corps avec sa monture. Symbole de liberté ? Peut-être ; mais il faut ajouter qu'au bout de la chevauchée il y a l'œuvre de mort et qu'Anne McCaffrey n'est pas tout à fait inconsciente de la part nocturne des chevaux de guerre (ou de ces chevaux de chasse qu'elle élève à Dragonhold). Au demeurant le cheval de guerre est lié au guerrier ; c'est l'animal noble par excellence et il est fortement idéalisé par notre auteur (tout comme les dragons).

Si le cheval est une figure centrale, il n'est pas la seule : Anne McCaffrey a toujours eu des animaux chez elle, notamment des chiens et des chats. Ici la symbolique se simplifie : les chiens sont « fidèles » et les chats « amicaux ». Les valeurs d'amour restent les seules. Et la demande passionnée d'un compagnon qui ne trahisse pas. Avec un vieux fond de révolte : McCaffrey ne supporte pas les mauvais traitements aux animaux et se donne beaucoup de mal pour aider les œuvres de bienfaisance dans ce domaine.

FÉMININ/MASCULIN

L'œuvre d'Anne McCaffrey marque l'irruption massive du féminin dans la S.-F. Pourtant elle veille toujours à faire une juste place au masculin. C'est un point qui lui importe énormément. Mais l'équilibre est difficile à garder et elle a été critiquée dans ce domaine (car c'est aussi un sujet sensible).

Une écriture féminine ?

Comme tous les auteurs féminins de sa génération, McCaffrey est très critique sur la S.-F. antérieure, qu'elle accuse d'ignorer à la fois le sexe, l'émotion et la romance. L'héroïne sert de faire-valoir au héros. Elle est toujours bâtie sur le même modèle : « une fille qui pourrait mourir pour un principe ». L'auteur connaît bien ce genre de fille : celle qui s'engageait dans le parti communiste (années trente), à l'armée (années quarante), dans l'action sociale (années cinquante) ou... dans les communes (années soixante). C'est assez dire que notre auteur n'a jamais été gauchiste... entre autres.

Contre la tradition culturelle qu'elle dénonce, elle proclame sans hésiter : « Toutes mes histoires de S.-F. sont orientées vers l'amour. » Ce qui provoque les réticences qu'on devine dans un certain lectorat masculin : on l'accuse de cultiver le sentimentalisme et de camper de « gentilles petites héroïnes intuitives ».

Naturellement ce reproche la fait bondir, et elle rejette l'assimilation de certaines de ses héroïnes à Cendrillon : « Cendrillon était une femmelette et aucun de mes personnages féminins n'est dans ce cas ! » Mieux, s'agissant de Pern, elle assure qu'« il n'y a rien de sentimental dans une guerre pour la survie ». De fait, elle trouve assez facilement le souffle épique et le ton guerrier.

Mais cette dimension de son talent provoque d'autres réticences : « Il y a trop peu de guérilleros dans la jungle ces temps-ci, estime Harlan Ellison. Si McCaffrey réussit à ne pas accrocher sa jupe aux broussailles, elle pourrait être notre prochain Che Guevara. » Et de conclure que *Le Vol du dragon* « échoue là où des orientations

féminines ont été introduites et appliquées ».

Pour être particulièrement injuste, cette vision d'une femme sans sexe (dont on vient de lire une critique sous la plume de McCaffrey elle-même) n'en est pas moins symptomatique. Elle a amené notre auteur à préciser sa position au sein de la constellation littéraire dans des termes d'une rare clarté : « Je tue mes personnages aussi facilement qu'un auteur masculin, mais je vous rends très malheureux de leur mort. » C'est assez dire que la féminité n'est pas dans la thématique mais dans le traitement.

Dames et reines

On comprend mieux les personnages féminins de Pern en partant des dragons. Pour gagner la guerre contre les Fils, il faut des dragons, toujours des dragons. C'est assez dire que la reproduction est la clé du succès et que les pondeuses – les Reines – ont un statut éminent. Il se trouve par ailleurs qu'elles sont plus grandes que les mâles et que ce sont elles qui, lors des accouplements, choisissent leurs partenaires. Si l'on admet que les dragons représentent l'ordre naturel, il faut convenir que le féminin y a une préséance symbolique.

Du coup les Weyrs – les grandes cavernes où les dragons vivent avec leurs chevaliers – ne peuvent pas fonctionner comme les Forts – où les humains vivent entre eux. Dans un Weyr, chaque Reine, à sa naissance, reçoit l'Empreinte d'une petite fille qui deviendra la Dame du Weyr. Elle n'est pas investie pour autant du pouvoir politique, mais elle a, elle aussi, une préséance symbolique.

Les chevaliers-dragons sont sélectionnés en fonction de leurs pouvoirs psi qui leur permettent de communiquer avec les dragons. Ces pouvoirs sont héréditaires : ils se transmettent aux hommes et aux femmes d'une même famille, qui peuvent être plus ou moins doués selon les lois de la génétique mais en aucun cas selon le sexe.

Le Vol du dragon raconte la quête de Lessa, une fille qui a le Pouvoir. Elle s'en sert pour survivre à la conquête de son Fort par un usurpateur. Elle confère l'Empreinte à la nouvelle Reine et devient Dame du Weyr. C'est elle qui fera les deux découvertes successives qui permettront de gagner la guerre contre les Fils. Non seulement elle est l'héroïne, mais elle ne cesse d'avoir l'initiative.

Lessa est une petite femme (cinquante kilos, « un nuage de cheveux noirs ») et « une personnalité vibrante, parfois violente ». Il n'y a aucune passivité en elle. Ce n'est pas un objet. Elle ne rêve que de s'approprier des prérogatives masculines : chevaucher les dragons, combattre les Fils. Pourtant ses malheurs passés (bien pires que ceux de l'auteur) lui ont inculqué le goût typiquement féminin de la manipulation et de la dissimulation. Sa condition de servante lui a

appris tout un savoir-faire domestique, notamment en matière de cuisine, qui est pour elle un moyen privilégié de faire plaisir à l'homme qu'elle aime. Nul doute qu'Anne McCaffrey (qui a dirigé un recueil de recettes de cuisine de S.-F.) ait trouvé là une occasion de souligner que la femme peut empiéter sur le territoire traditionnel du masculin mais non renier le territoire traditionnel du féminin. Telles sont à ses yeux les limites du féminisme.

Des héros, quand même

Anne McCaffrey pense que les femmes parlent mieux des hommes que les hommes des femmes. Les héroïnes de Heinlein la font rire. Elle-même est plutôt fière de ses propres héros. D'ailleurs, quand elle a des doutes, elle retravaille ses histoires avec Keith Laumer et Gordon Dickson, des auteurs virils s'il en fut jamais.

Le masculin revêt sur Pern des formes variées. Dans les Forts, le machisme est de rigueur et les femmes sont réduites à leur rôle médiéval. Mais l'auteur souligne qu'il s'agit d'une décadence due à l'oubli de la tradition : l'humiliation des femmes est intimement liée à l'abaissement des Weyrs. Ce masculin-là, c'est le pouvoir.

Dans les Weyrs, les sexes sont égaux mais spécialisés : aux hommes l'exercice et la guerre, aux femmes les travaux domestiques. Le déclin de la tradition est à peine moins marqué : les chevaliers ne comprennent plus très bien les anciennes ballades ; ils n'osent plus réclamer les redevances aux gens des Forts qui ne les prennent plus au sérieux. La fonction du héros, F'lar, est d'étudier les anciennes ballades et d'essayer d'en reconstituer le sens. C'est un savant avant d'être un guerrier. Ce masculin-là, c'est le savoir.

F'lar et Lessa ont chacun beaucoup d'estime pour la maîtrise de l'autre. Mais ils ont du mal à se rencontrer. La réserve du premier, la feinte indifférence de la seconde accentuent les malentendus. Il y a là une sorte de marivaudage en demi-teinte. Mais quand le dragon de F'lar en vient à faire l'amour avec la reine de Lessa, le contraste est total. Dans une situation pareille, que peuvent faire deux empathes ? Devinez... La scène, très violente, est l'une des plus réussies du livre. Elle montre où se situe vraiment le masculin : dans la fusion avec la féminité, qui est en même temps une fusion avec l'animalité.

Le grand art de McCaffrey n'est pas seulement dans l'union intime du sexe et de la romance. Il est dans la superposition du sexe et de la politique. Le dragon qui a ouvert la Reine acquiert des prérogatives : son chevalier devient Chef du Weyr. Le choix d'un partenaire amoureux provoque une révolution. Et le plus fort, c'est que la décision appartient aux dragons.

Le cycle de Pern est écrit d'une façon remarquablement

transparente. Pourtant il pose des problèmes étonnamment complexes et ambitieux sur les rapports de la vie et du pouvoir, de la nature et de la culture. Un roman ne suffit pas pour traiter des questions pareilles. Le cycle est là pour les travailler, pour les faire jouer et rejouer. Ce n'est pas le retour du même à l'identique, mais la recomposition du mal-identifié. Le mystère qui est là inquiète l'auteur. Et il est significatif que la Ballade de Pern se termine (pour le moment) sur un roman intitulé *L'Aube des dragons*. C'est le temps retrouvé.

5 INSIGNIFIANCE : Walter Jon Williams (1988)

LES fenêtres de votre appartement donnent sur des rues encombrées de voitures : des formes géométriques fuselées qui fendent l'air presque sans bruit, des carrosseries rutilantes en fibre de carbone épaisses de moins d'un millimètre et aussi dures que le diamant. Des batteries non polluantes leur fournissent une énergie bien supérieure à celle procurée par le plus performant des moteurs à combustion interne. Conduire un tel véhicule n'est pas plus dangereux que le fait de respirer.

Vous avez quant à vous une Buick Roadmaster modèle 1952. Sa carrosserie est en acier et son aérodynamisme rappelle celui d'une brique. Elle laisse en outre dans son sillage une longue traîne de gaz d'échappement. En cas de collision avec un obstacle et si la vitesse est relativement élevée, la mort est inévitable.

Il serait possible d'assimiler un tel choix à une forme de contestation.

*

* *

L'immeuble où vous logez s'ouvre sur la cité, une fine tige d'alliage surmontée d'une énorme fleur aux pétales de verre. De la fenêtre de votre chambre, vous découvrez les lignes arachnéennes et gaussiennes de Fantasyland, ce Palais de Cristal ultramoderne où les tout derniers gadgets de la technique sont proposés à un public de plus en plus blasé et instable. Sur le plan architectural, Fantasyland prend son essor et s'élève vers l'unicité et l'infini géométriques. Vous trouvez cela plein de prétention, étant donné qu'il s'agit en fait de ce que l'on appelait autrefois une galerie marchande. Surtout depuis que les Exfoliateurs ont pris l'habitude de se débarrasser des cadavres de leurs victimes sur son aire de stationnement.

En pivotant de quatre-vingt-dix degrés et en regardant dans l'autre direction par la fenêtre de la salle à manger, vous voyez l'octaèdre noir mat de la Neurodyne Intergene A.G. Cet immeuble haut de quatre cent cinquante mètres est bourré d'interrupteurs moléculaires immergés dans un fluide réfrigérant. Le nombre des contacts microscopiques contenus dans ce volume est si élevé qu'il paraîtrait absurde même si on l'exprimait en notation scientifique. Vous travaillez dans le complexe industriel qui produit le liquide du système de réfrigération et avez pris connaissance de ces chiffres. Les interrupteurs se multiplient et se réparent sans intervention extérieure.

Parfois, à intervalle de quelques semaines, ils se soumettent à des processus de mutation qui leur permettent d'accroître leur efficacité. Ils absorbent l'énergie qui leur parvient sous forme lumineuse, puis ils l'emmagasinent et la transforment en produit qu'ils peuvent consommer. Pris dans leur ensemble, ils constituent une intelligence bien plus rapide et complexe que le plus développé de tous les cerveaux humains.

L'octaèdre Neurodyne repose en équilibre sur sa pointe. On a l'impression que le moindre souffle de vent pourrait le faire basculer.

Mais il est bien stable, cependant. Et c'est un problème pour certains.

Le Club Danton est un lieu où se concentrent les protestataires. Politique, sociale, religieuse ou philosophique... il suffit qu'une idée soit aberrante pour qu'on l'exprime en cet endroit. La tarte aux fraises y est par ailleurs excellente.

Ce club se trouve dans un vieux bâtiment de briques, lui-même situé sous un viaduc de chemin de fer rouillé. Ce pont n'assure plus la liaison entre deux points, et aux extrémités du tablier les voies désaffectées s'affaissent pour former un enchevêtrement de rails oxydés. Il aurait été rasé il y a longtemps, si les responsables du club n'avaient pas fait son acquisition et empêché sa disparition. Ils estiment qu'il apporte une atmosphère particulière à ce lieu.

Cette structure est surplombée par la perfection octaédrique de la Neurodyne. Certains voient en cela un commentaire sur les choses de la vie, ils l'assimilent à une métaphore lourde de sens.

*

* *

Vous venez de terminer votre permanence de quatre heures dans les installations souterraines de la Neurodyne – où vous êtes chargé de surveiller les machines automatiques qui alimentent les Intelligences Artificielles en fluide réfrigérant – et vous vous dirigez vers le Club Danton. Vous occupez cet emploi depuis quatre ans, après que les Privateers de Providence se furent passés de vos services suite à deux saisons durant lesquelles vous ne vous êtes pas couvert de gloire. Les entraîneurs de l'équipe ne pouvaient tolérer que vous ne soyez pas masochiste. Personne ne vous avait précisé que vous étiez censé aimer la souffrance.

Vous passez devant l'octaèdre et notez que les fidèles d'un culte Régressionniste, des individus barbus et chevelus vêtus de costumes de toile grossière, se sont abrités sous son ombre et y ont allumé quelques feux. La Neurodyne n'en a cure. Les membres de cette secte auront beau faire, le volume géométrique n'en perdra pas son équilibre pour

autant.

Vous atteignez le club et vous garez sous le pont. Gustav (dernière version) occupe sa banquette capitonnée favorite, derrière la fenêtre. Vous le saluez de la main et il vous fait signe d'aller le rejoindre.

Gustav est un nain. Nul n'est plus condamné au nanisme, désormais, hormis si on le désire, et c'est pour cet homme un moyen de clamer sa prise de position. Il a tronqué son corps afin qu'il devienne une métaphore, le symbole de l'amputation que la société a – selon lui – fait subir à son âme. Gustav est un révolutionnaire zélé, et son souhait le plus cher est de parvenir à détourner les hommes de leur technologie.

En raison de ses activités illégales, il veille à ce qu'on ne puisse le trouver facilement. Il n'a aucun domicile fixe, et change régulièrement d'aspect. De petites machines moléculaires insérées sous l'épiderme de son visage altèrent ses traits à quelques jours d'intervalle.

C'est contre ces mêmes machines moléculaires que Gustav souhaite mettre ses semblables en garde. Les révolutionnaires convaincus doivent apprendre à vivre avec de telles contradictions.

Vous descendez de votre Buick et entrez dans le club. On y trouve des personnes dont l'aspect pourrait être qualifié de repoussant : Certaines ont modifié leur corps au point d'avoir des écailles, des crocs, des yeux à facettes, des cornes de bouc. Il y a des géants, des nains, des hermaphrodites, des moutons et des loups. Mais tout cela n'est qu'apparences, une façon d'exprimer sa rébellion. Ce n'est qu'un jeu, dans le cadre duquel l'enjeu est parfois la vie. Ces gens n'accordent guère de prix à leur existence.

Tous les membres du Club Danton sont insignifiants. Leur inutilité est presque aussi grande que celle du viaduc qui se dresse au-dessus de leurs têtes, avec ses courtes sections de voies rouillées qui mènent d'un néant à un autre.

*

* *

La courbe des pointillés matérialisant les capacités des I.A., les Intelligences Artificielles, s'accroît depuis deux décennies et dessine désormais une ligne presque verticale qui s'élève hors du graphique en direction de l'infini, une singularité similaire sur le plan de la forme à celle suggérée par l'architecture de Fantasyland. Si le potentiel humain était représenté sur la même feuille, le trait irrégulier qui en résulterait serait plat, au même titre que la destinée de la plupart des habitants de cette planète-instable et sans attrait.

Les machines moléculaires ont radicalement changé les normes de production et d'efficacité. Elles pensent plus rapidement,

conceptualisent mieux, tirent des leçons de leurs erreurs et manipulent en un clin d'œil les données qu'elles se transmettent. Leur rendement est optimal ; exploitation totale de leurs possibilités, aucune pollution et pas le moindre effet secondaire préjudiciable. Elles ont été conçues pour nous libérer des tâches rebutantes, de l'ennui, et même de notre mortalité, afin de nous permettre de défricher tout ce qui se rapporte à notre potentiel caché.

Pour la plupart d'entre nous, ce dernier est resté inaccessible. Seule une infime fraction de la population... deux pour cent, peut-être... possède l'imagination et les capacités d'exploiter les nouvelles techniques, de les utiliser pour s'extérioriser, exprimer ses idéaux, s'épanouir.

Les autres se sont noyés dans une mer d'intelligences microscopiques. L'homme s'est gavé de nouveaux jouets au point d'en avoir des nausées. Il a consacré ses loisirs à des formes d'expression artistique et artisanale, afin de se « réaliser », jusqu'au moment où il a sombré dans le désespoir en comparant les fruits de ses efforts aux produits bien plus harmonieux et fonctionnels de la nanotechnique. Les machines moléculaires peuvent remodeler nos corps et faire de nous des surhommes, mais il existe une limite physiologique au volume du cerveau, à la puissance cérébrale. Nul ne pourrait devenir un équivalent humain de l'immeuble Neurodyne. Notre technologie nous a surpassés. Nous sommes devenus des êtres superflus, sans signification.

Les religions et les idéologies ont séduit un grand nombre d'hommes, sans apporter toutefois une solution au dilemme fondamental. Les cultes, les groupuscules et les organisations terroristes ont proliféré, sans résultat. Même la ressource ultime des frustrés – la guerre – a été un échec. Le Dix-Septième Conflit mondial n'a duré qu'une dizaine de minutes. Nulle perte en vies humaines n'a été à déplorer. La supériorité des machines d'un camp était telle que les perdants se sont vu contraints de capituler. Celui qui offre le plus de libertés à ses I.A. triomphe inévitablement.

Les deux pour cent d'élus réaliseront les rêves de l'humanité ; ils se rendront jusqu'aux étoiles, vivront tels des dieux, parviendront à une compréhension presque totale de l'univers. Les autres, les insignifiants, ne cessent de perdre de l'importance. Nous n'avons même pas la consolation de pouvoir nous accorder la moindre valeur.

*

* *

« Hé, s'exclame Gustav. C'est Mr. Neutralité en personne. »

Vous vous asseyez et commandez une eau-de-vie de prune ainsi

qu'une tarte. Vous notez le renflement d'un pistolet, sous l'aisselle de votre interlocuteur. Quelle que soit son apparence, il a depuis quelque temps un regard voilé par le désespoir.

Gustav changé de visage mais pas de taille, ce qui le rend aisément reconnaissable. Dans le cadre de l'éternel conflit opposant les grands principes aux considérations d'ordre pratique, les premiers ont remporté la victoire.

On ne peut s'empêcher d'admirer une telle force morale, même si elle suscite naturellement de la méfiance. Tout le monde sait que le décès de certaines personnes est attribuable aux principes des membres de leur entourage.

« Tu ne dormais donc pas ? demandez-vous.

J'ai besoin de ton aide. »

Vous levez le verre pour étudier l'eau-de-vie en contre-jour, avant de rétorquer : « Ugarti a dit la même chose à Rick, et vois où cela l'a conduit.

— Seulement un refuge. Jusqu'au jour où j'aurai un nouveau visage. »

Vous haussez les épaules. « C'est faisable. Mais seulement si je sais à qui tu souhaites échapper.

— J'ai eu un petit différend idéologique avec les Marxistes romantiques, hier soir. Ils parlaient de créer l'Homme Socialiste à l'aide de l'ingénierie génétique, alors que je ne cesse de leur répéter que notre problème est justement cette dernière. » Il soupire. « Le débat s'est animé et j'ai dû abattre un de ces exaltés pour faire admettre mon point de vue.

— La dernière fois que j'ai été mêlé à une de tes querelles, les Exfoliateurs ont tiré une roquette en direction de la fenêtre de mon appartement, faites-vous remarquer. Heureusement que la vitre était de titane polarisé et que projectile a rebondi. »

Les Exfoliateurs ne sont pas de doux rêveurs. Pour eux, rien de ce qui est attribuable à la technologie n'a la moindre signification. Ils pensent que les objets n'acquièrent de la valeur que s'ils sont pris, de préférence par la violence, à une personne qui refuse de les céder. En raison de leur sérieux, les Exfoliateurs contrôlent désormais la quasi-totalité du marché noir local des biens de consommation fabriqués par l'homme.

« N'aie crainte, rétorque Gustav. Les Marxistes romantiques n'utilisent que des techniques anciennes. Ils chercheront probablement à m'abattre en employant des pistolets à silex. S'il s'agissait de Marxistes progressistes, la situation serait autrement préoccupante.

— Entendu, dites-vous tout en goûtant à la tarte. Mais tu auras de mes nouvelles s'ils font sauter ma Buick.

— M'offrir un abri est le moins que tu puisses faire pour la

révolution, compte tenu de ton peu d'empressement à servir notre cause de façon plus active.

— Cite-moi une seule action qui ne soit pas vouée à l'échec et je m'empresserai de passer aux actes, rétorquez-vous. Mais je refuse de risquer ma peau pour rien. Je me réfère naturellement à toutes les suggestions que tu as pu me faire jusqu'à ce jour. »

Sur scène, une femme est mise aux enchères. Elle s'offre ainsi aux monstres présents dans la salle. Elle souhaite que son corps et sa fierté soient violées, pour protester contre leur insignifiance (et la sienne). Les offres montent rapidement. Même pour les plus blasés, le sexe est une denrée toujours prisée.

Gustav suit le spectacle avec intérêt. Vous vous détournez et reportez votre attention sur la tarte. Ce qui se déroule non loin de là ne suscite pas votre intérêt.

Vous êtes tellement vieux jeu.

Les enchères s'achèvent, et Gustav gémit : « Lewis.

— Lewis l'a achetée ? demandez-vous, surpris.

— Il vient vers *nous*.

— Et il est trop tard pour s'esquiver, je présume ? »

Il se couvre les yeux. « Tout juste. »

Lewis se laisse choir dans un des fauteuils inoccupés. Il arbore son large sourire habituel. Vous vous efforcez de lui dissimuler que vous préféreriez vous trouver ailleurs.

L'importun doit avoir approximativement vingt-cinq ans, mais il paraît plus jeune de dix bonnes années. C'est un individu replet au teint blême, atteint de calvitie précoce et aux joues rebondies d'écureuil. Il a un esprit vif et développé, pour autant que vous puissiez en juger, mais à un moment donné il a mal tourné et est venu rejoindre les autres. Son intelligence et son imagination auraient dû lui permettre de devenir une de ces personnes qui exercent un véritable contrôle sur la nouvelle technologie, de vivre et de prospérer grâce à elle, mais il a vu se développer en lui de la sympathie pour la lie de la société et n'a désormais d'autre but que de renverser l'ordre établi. Sans avoir la moindre possibilité de parvenir à ses fins, naturellement. Chacun de ses projets est plus saugrenu que le précédent, et il l'expose d'une voix monotone en fournissant des détails assommants et incompréhensibles. Le dernier en date consistait à faire basculer l'octaèdre de la Neurodyne dans le parking de Fantasyland, en utilisant pour cela des grappins et un élévateur spatial.

Aujourd'hui, il sort une petite fiole de sa poche et la pose sur la table, puis sa main se referme sur une fourchette et il entreprend de creuser des tranchées dans votre tarte. « Devinez ce que j'ai trouvé », déclare-t-il.

Vous pivotez sur Gustav et découvrez qu'il vous regarde. « Dis-le, demandez-vous.

— La victoire est à notre portée. Apprêtez-vous à vous emparer du pouvoir. » Il pousse la minuscule bouteille dans votre direction.

« Grâce à ceci ? » désirez-vous savoir.

Il termine la pâtisserie et se penche en arrière dans son fauteuil tout en arborant un large sourire. « J'ai réussi, déclare-t-il avant de reprendre la fiole et de la secouer. Quelque chose de nouveau. Nous pouvons rendre aux humains le contrôle de leur destinée. N'est-ce pas magnifique ? »

Les lèvres de Gustav sont incurvées par un rictus qu'alourdit la lassitude, « Absolument, répondez-vous. Et dire que j'ai dû me priver d'une tarte pour entendre une chose pareille. »

Il glousse. « Je constate que vous ne me croyez pas. Écoutez. Cette fois, ce ne sont pas des paroles en l'air. » Il montre le flacon. « Des microvirus mutés. »

Sur ces mots, il serre le poing et le lève. « Mort aux oppresseurs !

— Laisse-moi deviner, dites-vous. Tu voudrais que je les dissémine là où je travaille.

— Naturellement. Comment mon plan pourrait-il fonctionner, autrement ?

— Tu aurais intérêt à te pencher sur la question, mon vieux. »

Le voici profondément abattu. « Laisserais-tu entendre que tu refuses de m'aider ? »

Gustav allume un cigare. « Évidemment, qu'il refuse, déclare-t-il. Mr. Neutralité n'a jamais aidé *personne*. Même lorsque quelqu'un d'aussi sensé que moi lui a présenté des projets ayant de véritables chances de succès.

— Oh ! je vois, fait Lewis sans se laisser décourager. Vous ne croyez pas que ça marchera. Laissez-moi vous expliquer. » Il vous adresse un clin d'œil. « Que sais-tu sur les virus bactériophages ?

— Pour l'amour du ciel... » D'un geste, vous commandez une autre tarte. Vous êtes conscient de la nécessité d'augmenter le taux de glucose dans votre sang pour pouvoir supporter plus longtemps de pareilles inepties.

« Voyez-vous, les virus ont exactement la forme de petites seringues hypodermiques. Ils sont entourés d'une enveloppe protéique résistante qui protège l'acide nucléique qu'ils contiennent. Lorsqu'ils infectent une bactérie, ils injectent ce dernier à travers la membrane *et perdent alors leur identité individuelle*. Ils deviennent impossibles à déceler, hormis en tant que matériel génétique qui peut modifier la programmation de la cellule réceptrice.

— Tu vas me dire que tu as mis au point une arme virale infaillible et que je n'aurais qu'à verser un peu de ta préparation dans le fluide

réfrigérant pour provoquer la destruction de toutes les intelligences artificielles de ce monde. »

Il vous adresse un autre clin d'œil. « Exactement. Je savais que tu accepterais. » Votre tarte arrive. Lewis se penche vers la serveuse, prend la pâtisserie et l'entame aussitôt.

Exaspéré, Gustav projette son visage et son cigare vers votre interlocuteur. « Sais-tu combien de fois on lui a déjà demandé cela ? Sais-tu combien de fois *je* lui ai demandé de faire une chose de ce genre ? Je me suis procuré des *douzaines* d'armes virales infaillibles ! Et *aucune* n'a été efficace quand le moment de l'utiliser est venu. »

Lewis étudie les traits de Gustav qui se trouvent à moins de cinq centimètres de distance de ses yeux. Il continue de manger votre tarte.

« Mes virus sont bien supérieurs, rétorque-t-il. Au lieu d'une enveloppe protéique, j'ai utilisé une double couche d'aluminium ayant seulement deux molécules d'épaisseur. Lorsque le fluide réfrigérant se réchauffe, la pellicule externe fond et libère celle interne qui cherche une cible et l'attaque.

— *Des conneries !* gronde Gustav. Crois-tu que les I.A. ignorent quel est leur point faible ? Penses-tu qu'elles n'ont pas pris des mesures pour se protéger ? » Il vous désigne du doigt. « Bien que cela me coûte de l'admettre, je dois reconnaître que Mr. Neutralité ici présent a eu *raison* de ne pas accepter les demandes de tous ceux qui se sont adressés à lui.

— Vous ne m'avez pas écouté, rétorque Lewis en terminant votre tarte. C'est à cela que je voulais en venir en précisant que mon enveloppe n'a que deux molécules d'épaisseur. Le diamètre de l'ensemble du virus n'est que de deux millièmes de micron. Le plus petit virus d'origine *naturelle* en a vingt. Les I.A. ne peuvent se méfier d'une chose aussi minuscule. Elles sont en outre dans l'incapacité de la filtrer. Jetez plutôt un coup d'œil aux simulations. » Il se penche vers son attaché-case et en sort une liasse de listings. « Dans le cas d'un objectif ayant les dimensions de l'octaèdre... Il suffit d'approximativement trois heures pour que tout soit changé en crème de gruyère. »

Vous regardez rapidement les feuilles. « Où as-tu fait cela ? »

Il vous adresse un sourire triomphant. « J'ai loué quelques heures d'utilisation à la Neurodyne. Naturellement, il m'a fallu fragmenter les programmes afin que les I.A. ne puissent pas déduire la nature des questions que je leur posais.

— Louer le matériel de la Neurodyne. Voilà qui doit coûter très cher », faites-vous remarquer.

Il hausse les épaules. « J'ai accepté un travail pour le compte des Exfoliateurs. Ils souhaitent disposer d'un nouveau gaz innervant pour décimer les fidèles du Culte du Rouge-Gorge. Je les ai menés en

bateau pendant deux mois et leur argent m'a servi à faire tout ceci. » Il glousse encore. « Seigneur, ils vont passer pour de sacrés *imbéciles*. »

Le cigare de Gustav s'échappe d'entre ses lèvres. « Tu as encaissé le fric des Exfoliateurs *sans leur livrer ce qu'ils t'avaient commandé ?* »

Lewis a un rire. « Pas mal, non ?

— *Pauvre con !* »

Vous supposez que c'est la dernière parole qu'entend Lewis, parce qu'à l'instant où Gustav se penche pour ramasser son cigare un Exfoliateur dont la tête rappelle celle d'un stégosaure se glisse derrière Lewis et en fait de la chair à pâté. Littéralement. Son arme est constituée d'une poignée d'où dépassent des fils de carbone épais de quelques molécules et raidis par une charge d'électricité statique. Ces fils invisibles tranchent les os et les muscles, les nerfs et les organes, et découpent Lewis en fines lamelles. Ce dernier tombe en morceaux, comme une pomme de terre passée dans un appareil à faire des frites. Le siège sur lequel il est assis subit le même sort.

Imité par Gustav, vous vous jetez sur le sol à retardement, au moment où les tranches de Lewis se mettent à pleuvoir telles des feuilles mortes.

Puis vous voyez la serveuse qui baisse les yeux vers ce gâchis et l'entendez s'exclamer : « Oh ! C'est dégoûtant ! » Quant à l'assassin, il a déjà disparu.

La fiole est toujours intacte, cependant, et elle rebondit sur le sol à quelques centimètres de votre main.

*

* *

Au cours des jours suivants, vous portez fréquemment le regard sur la petite bouteille posée sur la table de votre salle de séjour. Gustav en fait autant, mais vous n'en parlez pas. Vous tentez désespérément de feindre qu'elle n'existe pas. Finalement, vous libérez un soupir et demandez à Gustav (dernier modèle) de vous procurer du matériel. Vous l'utilisez pour prélever de petites quantités de la substance que contient la fiole et les placer dans des gélules. Lorsque vous vous rendez à votre travail pour surveiller la chaîne de montage automatisée qui produit du fluide réfrigérant pour toutes les I.A. d'Amérique du Nord, le lendemain matin, vous laissez tomber une capsule contenant l'arme virale suprême de Lewis dans un conteneur sur cent. Elles se dissolvent peu après et libèrent le virus.

Les ennuis commencent quelques jours plus tard. Il ne faut guère de temps aux I.A. pour découvrir les causes de leurs problèmes et les moyens de les résoudre. Dans l'immeuble Neurodyne, l'unique lieu où vous pouvez accéder à ces données, le flot des informations qui

parviennent jusqu'à l'octaèdre et en repartent a pris un retard de près de vingt minutes.

Vingt minutes, une durée plus importante que celle des dernières guerres mondiales. La plus longue panne depuis de nombreuses années.

Approximativement trois jours sont nécessaires aux I.A. pour remonter jusqu'à vous. Il est possible que le virus ait ralenti leur fonctionnement, ou encore qu'elles aient voulu s'assurer de ne pas commettre une erreur. Vous avez fait le ménage dans votre appartement et, faute d'y trouver quoi que ce soit de compromettant, elles ne peuvent vous licencier. Elles se contentent de vous transférer à un poste moins stratégique.

C'est sans importance. Cela vous laisse désormais plus de loisirs pour étudier la virologie. Avec Gustav, vous allez vous occuper activement de sabotage. Il a de nombreux contacts, et vous avez pour votre part accès aux terminaux de la Neurodyne. L'idée de Lewis était valable. Peut-être parviendrez-vous à l'améliorer.

*

* *

Vous refusez d'admettre que la mort de cet homme a changé votre vie. La situation serait différente si vous pensiez qu'il s'est sacrifié pour permettre la mise au point de son arme virale et si vous souhaitiez apporter un sens à sa fin tragique... mais ce n'est pas le cas. Quel qu'ait été son Q.I., Lewis était un imbécile. Il méritait de mourir ainsi. Il l'avait *bien cherché*.

Vous êtes devenu un saboteur pour des raisons qui vous sont propres. Vous faites cela afin de donner un sens à *votre* propre existence.

Vous êtes parfaitement conscient que vous ne parviendrez pas à changer le monde, à renverser la structure de la société actuelle. L'octaèdre Neurodyne ne basculera pas, quoi que vous tentiez. Mais votre œuvre est plus constructive que si vous vous livriez au marché noir, à un culte religieux, ou au désespoir. Faute de mieux, vous améliorez les I.A., vous les aidez à devenir plus habiles et résistantes. En un sens, vous êtes peut-être un facteur de l'évolution.

Vous commencez à comprendre pourquoi les Privateers n'ont plus voulu de vous dans leur équipe. Lorsqu'on entreprend quelque chose, il faut aller jusqu'au bout. Dans le domaine du football, un tel engagement inclut l'acceptation de la souffrance physique. Il est indispensable d'apprécier ce sport malgré la douleur, malgré ce qu'il vous contraint à endurer. Vos nouvelles occupations sont futiles. Vous devez aimer ce que vous faites, même si cela n'a de signification que

pour vous et que tous vos efforts ne changeront rien, hormis le jour sous lequel vous vous voyez.

Vous apprenez à vous passionner pour vos activités. Le défi qu'elles contiennent, l'exaltation qu'elles procurent, et même leur inutilité.

Et vous découvrez que le fait d'avoir une passion est absolument merveilleux.

Flatline.

Traduction de Jean-Pierre Pugi.

6 AU REVOIR, CYNTHIA : Pat Murphy (1988)

DANS la penderie, il y a des boîtes, et dans les boîtes des objets dont le souvenir a tendance à s'estomper. Deux gros blocs d'acrylique opalescents, moulés comme des cristaux de quartz – on les avait volés avec ma sœur sur le présentoir du stand « Voitures du futur », à l'Exposition Universelle de New York en 1965. Deux poupées aux allures de trolls, encore revêtues des tuniques qu'on leur avait cousues, ma sœur et moi. Deux médaillons en aluminium achetés à la foire du coin et gravés de nos prénoms : Janet sur celui en forme de cœur, Cynthia sur le trèfle à quatre feuilles. Deux bracelets à breloques que tante Mary nous avait ramenés d'Hawaï : sur le mien, les lettres qui pendillent dessinent le mot ALOHA ; et HAWAÏ pour Cynthia.

Ma mère s'est approchée et a jeté un œil curieux par-dessus mon épaule. « Oh ! les bracelets. Comme ils sont mignons. J'avais presque oublié qu'on avait gardé ça. »

L'usage du « on », par la notion d'indéfini qui s'y rattache, fait bien son affaire. Cinq ans après le départ de Cynthia, ma mère a cessé de mentionner son nom, d'admettre qu'il fut un temps où j'avais une sœur. Un soir, je suis revenue de l'école pour découvrir que ma mère avait acheté un nouveau couvre-lit et des traversins pour le lit jumeau où dormait jadis Cynthia, qu'elle avait converti celui-ci en canapé de salon ; la photo de Cynthia avait également disparu du dessus de la cheminée, ainsi que ses livres des étagères de la chambre. Tous les ans, pour voir combien nous avions grandi, Cynthia et moi faisions une marque au crayon sur l'encadrement de la porte de la cuisine ; ma mère avait effacé celles de Cynthia. Ma mère avait purement et simplement effacé Cynthia.

J'ai refermé la main sur les bracelets pour les dérober à son regard, mais déjà son esprit était ailleurs. C'est fou les efforts qu'elle déploie pour oublier.

« J'aimerais que tu enlèves les feuilles mortes sur le toit du garage. Tu leur donnes un coup de balai et après je passerai le râteau sur la pelouse. »

Je range les bracelets dans la boîte à chaussures, je les cache aux regards indiscrets. Contrairement à ma mère, moi je n'ai pas envie d'oublier.

Durant ma première année à l'école primaire, Cynthia, qui était alors au cours élémentaire, me racontait les histoires de la dame venue de l'espace. « Elle arrive de la planète X. Elle se déplace en

vaisseau spatial. »

Cynthia connaissait les constellations et les étoiles comme si elles étaient ses amies. L'été, elle me les montrait dans le ciel : Cassiopée, le Scorpion, la constellation du Dragon, le Sagittaire, et bien d'autres aux noms si délicieusement exotiques. Le doigt pointé vers les astres, elle me parlait d'Antarès la rouge au cœur du Scorpion, ou de l'étoile Polaire de la Petite Ourse. Elle savait où et à quel moment repérer la course des étoiles filantes et des satellites. Et tout ce qu'il est possible de savoir sur les vaisseaux extraterrestres.

C'est la cheftaine de son groupe de scouts qui lui avait enseigné toutes ces choses sur les constellations et les planètes. Quant à ses connaissances en matière de vaisseaux spatiaux, elle les tenait de sources nettement moins estimables, essentiellement les feuilles de chou que ma mère ramenait du supermarché, les livres de science-fiction qu'elle empruntait à la bibliothèque, et les feuilletons télé qui passaient tard le soir. Mais qu'importaient lesdites sources, Cynthia croyait dur comme fer en la dame venue de l'espace, et moi je croyais en Cynthia.

Cynthia se lançait dans ses récits de vaisseaux spatiaux à chaque fois que mon père et ma mère se disputaient. De l'escalier nous venaient les accents de la colère qui divisait mes parents, comme un gaz délétère emplissant la maison au point d'y rendre l'atmosphère irrespirable. La voix de ma mère, aiguë, perçante comme du verre brisé ; les grondements sourds que mon père émettait par intermittence, comme un camion qui ferait ronfler son moteur.

Je ne me souviens plus du motif de leurs disputes. L'argent, probablement. C'était toujours l'argent : l'argent pour réparer la machine à laver, l'argent que mon père déboursait pour ses leçons de natation, l'argent qu'on dépensait en habillement, pour l'appareil dentaire de Cynthia que celle-ci refusait de porter. L'argent, toujours l'argent.

Et Cynthia débitait ses histoires, presque sans respirer, s'efforçant de noyer sous le flot de ses paroles les voix qui montaient jusqu'à nous. « Là-haut, sur cette lune où vit la dame de l'espace, l'argent n'a pas cours. À la place, ils ont des roches. Et quand il ne leur en reste plus, ils vont en chercher dehors, tout simplement. Et ainsi personne ne manque jamais de rien.

— Où habitent-ils ?

— Dans des cavernes.

— Je n'aimerais pas vivre dans une caverne.

— Ce sont des cavernes de lune, expliquait Cynthia. Pas du tout comme les cavernes de la Terre. Ils y font pousser des tas de plantes qui leur fournissent de l'oxygène, avec des fleurs partout. »

Il m'arrivait parfois de rêver à la lune aux cavernes emplies de

fleurs et à la dame de l'espace. Dans mes rêves, je voyais son visage, semblable à celui de ma mère ; elle portait une longue robe verte couverte de paillettes scintillantes. Cynthia prétendait que la dame de l'espace viendrait un jour nous chercher pour nous emmener sur une autre planète, et moi je priais qu'elle ne tarde plus trop.

Ma mère a nettoyé l'appartement en prévision de la vente. Depuis qu'elle et papa ont divorcé, je m'échine à lui dire que cette maison est bien trop vaste pour une seule personne. Elle a fini par admettre qu'il était temps de la vendre. J'ai quitté momentanément la grande ville pour lui donner un coup de main, passant les trois derniers jours à désherber le jardin, tondre la pelouse, réparer la barrière de la cour, enlever les toiles d'araignée des chevrons dans le garage. La maison a un petit air coquet qu'elle n'a plus connu depuis des années.

Je grimpe à l'échelle qui mène sur le toit du garage. Les feuilles et les branchages tombés du saule qui pousse à côté de la maison jonchent les bardeaux qui craquent et crépitent sous mon poids tandis que je repousse les brindilles dans la gouttière. « Ne va pas tomber », me crie ma mère d'en dessous. La fenêtre de ma chambre d'enfant donne directement sur le toit du garage, et je laisse vagabonder mes regards à travers le carreau maculé : mon lit, mon vieux lit ; la penderie, sans porte.

Les nuits d'été, Cynthia et moi nous fauflions par la fenêtre sans faire de bruit, sur les planches parsemées d'éclats de bois ; là, assises sur le toit, nous observions les étoiles.

Je me rappelle un soir du mois d'août où nous avons vu une pluie de météorites. Vingt-huit étoiles filantes, pas moins, avec un vœu pour chacune. À chaque traînée lumineuse qui traversait le ciel, j'ai souhaité avoir un poney, sans y croire un seul instant.

Cynthia m'a expliqué que les étoiles filantes n'étaient pas vraiment des étoiles, mais des roches qui tombaient sur la Terre en s'enflammant au contact de l'atmosphère. « Sauf pour certaines d'entre elles qui sont des vaisseaux spatiaux nous amenant des gens d'autres planètes.

— Celle-là », m'exclamai-je en désignant un météore à la traînée particulièrement lumineuse. « Je parie que c'est un vaisseau spatial.

— Peut-être. Tu as peut-être raison », disait Cynthia tandis que nous contemplions d'autres éclairs qui zébraient le ciel. « Ils n'atterrissent pas ici, ajoutait-elle. Trop de monde. Ils n'ont pas envie qu'on sache où ils se posent. »

Cynthia affirmait que le seul moyen de faire atterrir la dame de l'espace était de lui lancer un signal avec une torche du sommet d'une colline. Notre maison se situait justement en bordure d'une élévation de terrain avec, juste derrière nous, un plateau où paissait encore du

bétail. De l'avis de Cynthia, c'était le lieu idéal pour que vienne se poser la dame de l'espace. « Quand je lui enverrai le signal, me proposait-elle obligeamment, tu pourras m'accompagner. »

Tandis que je balaye les feuilles et les détritux, du toit du garage j'aperçois la colline, toujours vierge d'habitations : zone sujette aux glissements de terrain, la pente en est trop raide pour qu'on ait jamais envisagé d'y construire dessus. Le flanc revêt un aspect quelque peu ingrat : de nouvelles pousses, arrosées par les premières pluies d'un automne précoce, tissent un motif irrégulier dans le brun doré des herbes de l'année dernière ; aux abords du sommet, un bosquet de chênes verts du Pacifique apporte une nuance sombre ; sur les pentes les plus escarpées se remarquent des sillons de terre brunâtre où les vélos des gamins ont laissé leurs traces dans la végétation.

Je nettoie les gouttières, extirpant des amas de feuilles et de branchages enchevêtrés. « Formidable, s'exclame ma mère lorsque le travail est terminé. C'est parfait. » Elle paraît épuisée, le visage marqué par cette expression de lassitude que je lui sais depuis des années. Elle qui a toujours été une femme très active semble aujourd'hui possédée d'une énergie malade, à la limite du malsain, comme si elle ne s'acharnait à la besogne que parce que son corps lui refuserait le repos. Elle maintient l'échelle pendant que je redescends du toit, et je m'avise de l'aspect décharné de sa main : sous la peau ridée et tavelée serpentent de grosses veines bleuâtres. Elle est devenue vieille, tout son être trahit le fardeau des années.

« J'ai besoin que tu m'aides, dit-elle, à débarrasser le garage de certaines choses. J'aimerais récupérer le coffre de la chaudière pour y mettre le linge de maison. »

Le coffre disparaît quasiment sous les cartons, les piles de journaux au papier jauni, les sacs emplis de bouts d'étoffe et de vêtements usagés. Non sans peine, je déplace les cartons et tire le coffre en question, lourde cuve noire où on pourrait loger presque deux personnes.

« Je le nettoierai plus tard », dit ma mère ; mais comme je ne bouge pas, elle soulève le couvercle et farfouille négligemment à l'intérieur, dans les vieux journaux, les livres et les vêtements passés de mode depuis belle lurette. « Regarde, fait-elle en sortant un gros ouvrage relié en tissu vert foncé. Tu devrais amener ça à ton père ; c'est son annuaire de l'université. »

Je prends le livre, non sans réticence. Je ne vois pas souvent mon père, et je n'ai pas particulièrement envie de trimbaler ce gros machin jusqu'à notre prochain rendez-vous au restaurant. « Pourquoi ne le lui postes-tu pas ?

— Je ne le poste pas, répond ma mère d'un ton irrité, parce que je ne veux rien avoir à faire avec lui.

— D'accord, n'en parlons plus. »

Ils ont entamé la procédure de divorce l'année qui a suivi mon baccalauréat. Ils n'étaient restés ensemble qu'à cause des enfants : ça n'a jamais été un mariage heureux. Aussi loin que je remonte dans ma mémoire, je ne trouve pas la plus minime manifestation spontanée de tendresse entre ma mère et mon père ; pas la moindre vision de mes parents dans les bras l'un de l'autre, pas le moindre souvenir d'un baiser, d'un bon mot échangés. Je ne me rappelle que les discussions, à propos d'argent, de mon père et sa tendance à la boisson, du lieu de nos prochaines vacances et, une fois sur la route des dites vacances, les disputes à n'en plus finir sur l'endroit où aller, la direction à prendre, etc. Et mon père, cramponné à son volant, rechignant à s'arrêter pour demander sa route, et qui rejetait toujours la faute sur ma mère lorsque nous étions égarés. Que des petits détails : sans cesse des disputes à propos de détails insignifiants.

Jusqu'au jour où toutes ces disputes eurent raison de la patience de Cynthia. Cet été-là, nous parlions encore et toujours de nous aventurer sur la colline pour lancer notre signal à la dame de l'espace, ce que nous remettions invariablement à plus tard. Au départ, Cynthia voulait qu'on fasse ça après la nuit de son excursion avec son groupe de girl-scouts. Moi, j'insistai pour qu'on laisse passer le Quatre Juillet, pour voir les feux d'artifice. Puis on a attendu que la chatte du voisin ait eu ses petits... parce que je ne voulais manquer cela pour rien au monde.

Et comme l'été avançait, je trouvais une excuse après l'autre. J'espérais qu'on arrive à tirer jusqu'à la rentrée des classes sans que ne survienne l'occasion de partir escalader la colline à la nuit. Je ne voulais pas reconnaître devant Cynthia à quel point cette perspective m'effrayait, moi qui avais peur du noir, peur des garçons qui arpentaient la colline à longueur de journée sur leurs bicyclettes déglinguées, et qui fumaient des cigarettes en cachette sous les chênes, peur des vaches qui broutaient l'herbe rare, et peur de la dame de l'espace en personne. Je formulais le secret espoir que l'automne fût bientôt là et que le temps tournerait alors au froid et à l'humidité. Même Cynthia n'aurait pas insisté pour que nous partions sur la colline sous la pluie et dans la boue.

Mais une semaine avant le premier jour d'école, mes parents eurent une nouvelle altercation qui se prolongea pendant des heures. L'essentiel de la dispute nous échappa mais, de temps à autre, une phrase pénétrait les murs de notre chambre.

« Tu vas réveiller les enfants, criait la voix stridente de ma mère que cette idée terrifiait.

— Je m'en fous, des enfants », répondait le grondement caverneux de celle de mon père dont l'alcool embrouillait les paroles.

Et d'autres phrases, qui se perdaient dans le lointain. Mon père qui hurlait je ne sais quoi à propos de la stupidité de ma mère, et de son caractère impossible ; celle-ci, au désespoir, qui se défendait de sa voix perçante. J'avais beau m'enfouir la tête sous les couvertures, les sons me parvenaient encore. Je me couvrais les oreilles de mes mains mais, si je n'entendais plus leurs vociférations, je sentais toujours cependant la tension qui imprégnait l'atmosphère. Un fil invisible me reliait à mes parents, et le fil convoyait ses messages, des sons brouillés qu'on aurait pu prendre pour des voix venues par le canal d'un téléphone de fusée spatiale. Le sens se perdait en chemin mais la sensation restait intacte : douleur, colère, frustration, et peur. Ils ne se querellaient plus pour des problèmes d'argent ; ils se reprochaient les promesses brisées. Et leurs messages traversaient le plancher et les murs, des messages auxquels il m'était impossible d'échapper.

Finalement, j'ai entendu mon père sortir de la maison, démarrer la voiture et filer. Pour l'heure, la dispute était suspendue, mais je savais que ce n'était que partie remise. Ils n'en resteraient pas là : ils n'en finissaient jamais de régler leurs comptes. Sous la cendre couvait la rancœur, prête à s'enflammer à nouveau dès que l'un d'eux attiserait les braises.

Ma mère est montée, a ouvert doucement la porte de notre chambre. On a fait semblant de dormir, prenant soin de respirer sur un rythme lent et régulier, les yeux mi-clos. Par-dessous mes paupières, je percevais la lumière qui pénétrait dans l'entrée et l'ombre de ma mère sur le plancher. Elle se pencha sur mon lit et remonta la couverture sous mon menton. Puis j'entendis s'éloigner son pas et la porte se fermer.

Cynthia attendit plusieurs minutes avant de murmurer : « Janet ? »

Un instant, j'ai pensé continuer à feindre de dormir, mais décidai aussitôt que je serais incapable d'abuser Cynthia. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Je vais grimper sur la colline cette nuit. Tu viens avec moi ?

— Non, fis-je. N'y va pas. »

Elle ne répondit pas. Je l'entendis s'habiller. Tandis qu'elle cherchait ses tennis, le faisceau lumineux de sa torche de scout balayait les murs de la chambre. J'aurais tant voulu qu'elle insiste, mais Cynthia n'était pas du genre à me mettre au défi de faire une chose à laquelle je ne tenais guère. Pas du genre à me traiter de poule mouillée ou de petite idiote. « Je ne veux pas qu'on y aille, marmonnai-je dans un souffle.

— Il le faut. » Elle était debout à côté de mon lit, vêtue de son jeans et d'un T-shirt, tenant ses tennis d'une main et la torche de l'autre. « Au revoir, dit-elle. Je transmettrai ton bonjour à la dame de l'espace. Promets que tu ne leur diras pas où je suis allée.

— Je promets », fis-je au moment où elle se glissait dans le couloir.

Je l'imaginai descendre l'escalier, posant avec un soin extrême le pied au bord de chaque marche pour ne pas faire craquer les planches. Aussi discrètement que possible, j'ouvris la fenêtre de la chambre et me laissai choir sur le toit du garage. C'était plutôt angoissant de s'y retrouver toute seule, mais je voulais à tout prix adresser un au revoir à Cynthia. Celle-ci, une fois parvenue au bout de l'allée, me rendit mon salut de la main.

J'observai un moment le ciel, m'attendant à y voir surgir le vaisseau spatial. J'ai dû m'endormir car, lorsque je rouvris les yeux, la lune était basse et moi trempée de rosée. Je retournai en rampant à l'intérieur de la maison, retrouver mon lit.

Au matin, Cynthia n'était pas revenue. Quand ma mère me demanda où elle était, je dis que je n'en savais rien, qu'elle était sans doute partie pendant que je dormais. Ma mère appela la police, et les recherches commencèrent. Il y eut des photos de Cynthia dans les journaux et sur les affichettes apposées aux vitrines du supermarché. « Avez-vous vu cette enfant ? Disparue : Cynthia Jacobs, 9 ans. » La photographie montrait une fillette en uniforme de girl-scout, dont les yeux graves regardaient fixement vers l'objectif.

Après cela, mes parents mirent une sourdine à leurs disputes, bien que la tension montât encore un peu plus. J'en fus tout à fait consciente, nullement abusée par le silence qui s'était installé entre eux. Je réalisais pleinement pourquoi Cynthia était partie. Au cours des repas, ma mère me parlait, mon père me parlait, mais eux ne se parlaient jamais. Je me sentais écartelée, désemparée, et j'aurais voulu avoir eu le courage de suivre Cynthia.

J'ai fini de nettoyer le garage avec ma mère et je passe quelque temps à trier les boîtes dans la penderie, séparant mes vieux objets en trois tas : un destiné à la poubelle, l'autre pour l'Armée du Salut, et le plus petit que j'emporterai chez moi. Il est tard lorsque nous nous attablons devant des hamburgers hâtivement préparés. Durent le repas, nous ne causons guère ; je n'ai pas grand-chose à dire à la famille, ni plus ni moins que d'habitude. Pourtant, ce soir, je ressens une étrange sensation, comme s'il y avait certaines choses qui devraient être précisées entre ma mère et moi.

« Tu sais, lui dis-je, de revoir toutes ces bricoles dans la penderie m'a rappelé Cynthia. »

Elle conserve une attitude réservée, un regard circonscrit au seul périmètre de son champ de vision immédiat. Elle a rejeté l'image de Cynthia. Elle ne veut pas entendre ce que j'ai à lui dire, et pourtant il le faut. « Je crois que, où qu'elle se trouve en ce moment, Cynthia est heureuse. Je le crois vraiment. » Je n'ajoute pas que j'éprouve toujours

comme une connexion entre Cynthia et moi, une sorte de fil ténu qui nous relie l'une à l'autre. Je sais que Cynthia est heureuse. S'il en était autrement, je le sentirais.

Bien que ma mère insiste pour que je passe la nuit ici, je préfère partir ce soir. Je lui raconte que j'ai des choses à faire en ville et que j'aime bien conduire de nuit, prétextes qui s'avèrent aussi fondés l'un que l'autre. Je récupère dans la penderie la boîte à chaussures où j'ai mis les souvenirs que je veux emporter, puis je quitte la maison, lançant un vague geste d'au revoir à ma mère.

À quelques blocs de là, je m'engage dans un cul-de-sac faiblement éclairé par quelques réverbères, et je gare la voiture. D'une maison toute proche me parvient l'abolement d'un chien qui s'éteint au bout de quelques secondes. Des pelouses monte le chant des criquets, et le sifflement saccadé d'un appareil d'arrosage résonne dans le lointain. L'air transporte un parfum d'herbe mouillée, des odeurs de banlieue. Je prends la torche dans la voiture, ainsi que la boîte à chaussures.

La colline se révèle plus facile à gravir que lorsque j'étais une petite fille. Sur le chemin en pente, le faisceau de la torche décèle quelques déchets de la civilisation urbaine : un pistolet à eau en plastique tout cabossé, abandonné dans les herbes ; un cataphote de bicyclette ; un paquet de cigarettes froissé.

Sur la crête, je trouve une roche plate de granit. Je m'y assois et vide la boîte : une pierre d'acrylique, volée à l'Exposition Universelle, et qui revêt d'autant plus de valeur du fait même de cet acte de forfaiture ; un bracelet à breloques qui porte l'inscription HAWAÏ ; un médaillon en forme de trèfle à quatre feuilles ; un troll avec des cheveux orange et des yeux d'agate verte, habillé d'une tunique de feutre cousue à la va-vite. Je dispose les objets sur la roche et m'étends à côté, le regard vers les étoiles.

Je reconnais certaines constellations : le Scorpion, la Grande Ourse, le Dragon. Les yeux ainsi rivos aux astres suspendus dans la clarté lunaire, je me laisse gagner par un demi-sommeil et je rêve aux étoiles filantes de mon enfance. Comme elles brillaient, d'un éclat magique, autant de visiteurs venus d'autres mondes ! L'une d'elles émet une lumière encore plus intense qui zèbre les ténèbres en laissant une traînée bleu et blanc persistante, laquelle m'oblige à cligner des paupières. Lorsque j'ouvre les yeux, Cynthia est avec moi.

Elle porte ses jeans et son T-shirt, elle est toujours cette fillette que j'ai connue jadis. « Oh ! tu as le même âge que quand tu es partie. »

Elle m'explique que le vaisseau de la dame de l'espace voyage plus vite que la lumière, qu'elle a parcouru toute la galaxie et qu'elle n'a pourtant qu'à peine plus de dix ans. Tandis que nous vieillissions, elle est restée telle quelle, figée dans le temps comme un insecte dans l'ambre.

« Je t'ai apporté quelques objets, dis-je. Je les ai trouvés à la maison, dans la penderie. »

En voyant la collection de souvenirs qui s'étale sur la roche plate à côté de moi, elle se met à sourire avant de ramasser la pierre d'acrylique et de la rouler entre ses mains. « Des pierres de lune, a-t-elle dit. Je croyais que c'était ça. Mais aujourd'hui, j'en sais un peu plus qu'avant. » Elle repose la pierre sur la roche. « Tu peux les garder. Là où je suis, je n'ai pas besoin de ces trucs. Garde-les-moi, tu veux.

— Où es-tu allée ? » lui demandé-je, et elle me raconte les cavernes sur la lune, les colonies sur les autres planètes, les étoiles lointaines. Elle dit qu'elle a donné mon nom à une constellation, laquelle n'est visible que d'une planète en orbite autour de Végas.

Elle dit aussi que je peux venir avec elle lorsqu'elle repartira ; mais sa voix est triste, comme si elle connaissait d'avance ma réponse.

« Maman croit que tu es morte », lui dis-je, et je la vois hocher la tête. « Je ne peux pas venir. Mais je suis contente que tu sois heureuse. Je suis vraiment contente. »

Nous nous asseyons un moment. Je passe mon bras autour de ses épaules ; elle me paraît si petite, si frêle. Cynthia, ma grande sœur, cette enfant que je retrouve ce soir.

Je m'éveille juste avant le lever du soleil. J'ai le dos raide d'avoir dormi sur la roche ; la rosée a mouillé mes vêtements. Je ramasse le bracelet, la pierre, le médaillon et la poupée troll, et les range dans la boîte à chaussures. Je descends la colline, et les premiers rayons de l'aube accrochent des larmes à mes yeux.

Good bye, Cynthia.

Traduction de Pierre K. Rey.

7 LA LUNE ET MICHEL-ANGE : Ian Watson (1987)

PETER Catlow s'éveilla d'un rêve dans lequel une route large et droite s'étirait, douce invite, au beau milieu de prés et de saules dans le crépuscule vers, oui, un village avec un pub où la bière blonde serait forte et maltée comme il l'aimait.

Étendu, il essayait de retenir le rêve, car cela faisait des années que de telles scènes champêtres n'existaient plus, sauf sous forme protégée. Comme une première image se clarifiait, il se rendit compte que le rêve n'était qu'à moitié radieux, car la route de son rêve partait d'une des portes de la ville extraterrestre. Son bras droit était pris dans la bouche d'un des Hermes de pierre ; il luttait pour se dégager.

Dards et aiguilles piquèrent la main de Peter comme la chair paralysée se dégelait. Il avait dormi sur son bras, et comprimé l'afflux sanguin.

Il avait beau être sûr que l'on devait encore être au milieu de la nuit extraterrestre, il ne s'était pas plus tôt retourné pour piquer un nouveau roupillon que la sonnerie de son réveil se mettait à biper. Incrédule, il l'éteignit d'une chiquenaude, alluma la lumière (et sa cassette matinale des *Variations sur un thème de Thomas Tallis*, de Vaughan Williams), puis se jeta hors du lit plutôt que de retomber dans le sommeil. Une pression sur un bouton ouvrit le volet de la fenêtre sur le ciel couleur de bacon grasseyé qui marquait l'aube sur Roche.

Non que le paysage fût stérile ; l'éclat de Tau Ceti qui s'avivait dans sa prompte ascension révélait de riches herbages, des potagers en damier pourpre et émeraude, un fleuve sinueux et poissonneux, et une forêt de fougères et d'arbres-bouteilles géants. Mais là où les gens de la Terre baptisaient leur monde du nom de la chair de leur planète, de son sol doux et fertile, les indigènes lémuriens de Tau Ceti II préféraient apparemment employer les os, le squelette, pour nommer le leur. Apparemment.

De la fenêtre de sa petite cabine, Peter voyait le flanc sud-ouest de la ville dérouler, un kilomètre plus loin, son cortège de gargouilles et de grotesques.

Mary Everdon lui avait dit : « Pour les indigènes, la dureté de la roche – et sa manipulation en formes signifiantes – équivaut peut-être à leur passage de la biologie, la nature organique, à la culture, la permanence et l'histoire ? La roche gravée et la pierre sculptée égale la pensée solidifiée, libérée de l'intemporel dans le flot nouveau du temps savant. »

Chaque fois qu'elle énonçait sa théorie embryonnaire, celle-ci

semblait prendre du poids, devenir plus viable. Mais Peter la considérait comme une grosse nerveuse de l'intellect – qui deviendrait de plus en plus convaincante jusqu'au jour embarrassant où la jeune femme devrait peut-être admettre qu'elle ne recouvrait rien du tout ; bien sûr, c'était aussi le mérite de Mary dans un contexte extraterrestre : sa capacité d'effectuer des sauts spéculatifs.

Mary remarquait que la ville près de laquelle l'expédition s'était posée n'était que l'un des nombreux pays des merveilles (ou des horreurs) sculptées éparpillés sur les deux continents habitables qui partageaient la même face du monde, nichés l'un contre l'autre comme deux noix de cajou. L'intervalle le plus réduit entre deux villes était de deux cents kilomètres. Forêt ou marécage, désert ou montagne les séparaient, sans réseau routier pour les relier. L'architecture devait donc montrer le soubassement psychique des habitants, permettre de percevoir et célébrer leur séparation triomphale de la nature irréfléchie.

Comme Peter laissait le crescendo pastoral de Vaughan Williams accorder son système nerveux (tandis qu'il se lavait rapidement, qu'il se rasait), il envisageait la perspective d'une nouvelle journée qui ne durerait pas assez longtemps pour se fatiguer sans prendre une pilule, suivie d'une nouvelle nuit trop courte pour se reposer adéquatement.

« Sur cette planète, je me sens vieilli avant l'âge », avait-il confié à Mary au réfectoire la veille au soir, tandis qu'ils avalaient leur chili con carne en toute hâte avant le début de l'échange quotidien d'infos du soir, prélude au coucher.

Les quarante membres du personnel de la base avalaient leur haricots pimentés et parlaient science aux vingt petites tables. (Évitez les cliques ; évitez l'isolation. Pourtant, les cliques existaient. Pourtant...) Murs de plastique d'un jaune gai ; portes ouvertes sur le corridor ; estrade du Commandant ; vaste écran vidéo montrant une plage de Californie ce même soir. Au-dessus, la grande lucarne en bulbe encadrait une des deux lunes brillantes qui pourchassait sa partenaire ou se faisait pourchasser en vain. Régulièrement (pas maintenant), on voyait la lueur du vaisseau sidéral en orbite, le *Michel-Ange* – auquel on avait donné avec quelque arrogance le nom du plus grand sculpteur de la Terre – avec son équipage à bord. Il recevrait bientôt son cadeau, un voyage d'observation autour des troisième, quatrième et cinquième planètes, deux modestes déserts sans air et une imposante géante gazeuse dotée d'un cortège de lunes, avant de rembarquer le personnel de la navette basée sur Roche.

Mary passait son temps à pondre des théories, et demanda : « Ta spécialité ne te donne pas l'impression d'être médiéval, et antique, comparé à tout ceci ? » Elle sourit avec bonhomie et sympathie.

Il secoua la tête. « Non, mais, quand on est jeune, les jours semblent s'étirer à l'infini, alors qu'ils diminuent quand on vieillit. Ici, les jours sont soudain devenus très courts, comme si j'avais vieilli de vingt ou trente ans.

— Quel âge as-tu ? J'ai oublié. Quarante-huit ans ?

— Tout juste. » Elle n'avait pas oublié.

Ils avaient tous eu accès aux bios, et selon les faits bruts de la sienne, Mary Everdon avait trente-neuf ans, un doctorat en anthropologie culturelle de l'université de... Peter ne se souvenait plus. Mary était célibataire, charnue, rousse. Elle lui rappelait... (Avait-elle eu des amants ? Quelles étaient ses préférences érotiques ? En avait-elle ?)

Peter hocha la tête dans la direction de Carl Lipmann, le linguiste blond et décharné.

« Il est regrettable que nous ne puissions pas demander leur sentiment aux indigènes, et comprendre leurs réponses. » Il regrettait de ne pas avoir le courage d'interroger Mary sur son sentiment envers lui.

« Pas encore. Nous progressons, non ? »

Et *lui* ?

« Ils pépient et gazouillent comme des oiseaux.

— Ah, mais selon une structure flexible. Et nous avons des groupes de sons auxquels nous avons assigné des significations provisoires. Il s'agit donc d'un véritable langage. » Elle éleva la voix. « Ils sont loin des *termites* mammifères que Fremantle a eu le culot de dépeindre. »

Barney Fremantle, un chauve tiré à quatre épingles, était assis quatre tables plus loin en compagnie de Sandra Ramirez, l'écologiste (cascade de boucles noires). Le biologiste tendit l'oreille et haussa les épaules. Il avait un sac d'échantillons devant lui, qu'il tapota comme un chien obéissant. Fremantle avait suggéré que la construction de la ville et les sculptures complexes des indigènes étaient peut-être un comportement inné, instinctif – semblable aux avant-cours décorées des oiseaux à berceau –, et qu'ils n'étaient pas vraiment savants. Ceci malgré leurs domaines forestiers, leurs traîneaux à glissière, leurs bols de cuisson et leur usage du feu ; malgré la présomption qu'ils possédaient des outils de *métal* pour avoir sculpté les décorations de leur ville.

Peter n'était pas ici au même titre que les spécialistes en sciences dures et douces. Quand la sonde-robot avait hyperpulsé ses photographies aériennes extrêmement détaillées des villes de Roche vers la Terre, on avait imaginé d'inclure un tailleur de pierre dans l'équipe d'exploration. Un tel artisan devrait avoir une connaissance pratique, existentielle de ce qui paraissait la principale manifestation de la culture indigène.

Quand l'invitation était tombée – quand un ordinateur avait sorti son nom comme maître tailleur de pierre sans liens familiaux –, Peter était chargé de rénover l'abaque de diverses statues antiques de la façade de la Cathédrale de Lichfield, rongée par les pluies acides, et désormais protégée, comme toute la ville, par un dôme Fuller. C'était peut-être la nostalgie, plus que la promesse d'une aventure interstellaire, qui avait décidé de son acceptation. Pouvoir déambuler dans une ville de sculptures intactes sous un ciel ouvert, pas davantage pourrie par la pollution que conditionnée comme une pièce de musée.

Comme Peter prenait sa dernière cuillerée, le Commandant Ash gagna à grands pas le podium ; de petite taille, robuste, les cheveux coupés court, elle gardait cependant (à moins que le mérite n'en revienne à la coupe militaire) un visage délicat de poupée de porcelaine. Elle éteignit l'écran.

« Brièveté requise, leur rappela-t-elle. Toute verbosité guillotinée. »

Oh oui, elle n'y manquerait pas ; pendant l'échange d'infos, ils allaient tous parler du même style télégraphique haché. Ou comment tasser une pinte dans une chope d'une demi-pinte. Tout comme l'activité de jour et le sommeil de nuit. Tout comme le physique du Commandant : une pinte de pouvoir dans une demi-pinte de charpente et les cheveux superflus rasés. Pas le temps de s'occuper de sa coiffure sur Roche. Émuler le nom du monde : une tête comme un caillou. Faite de porcelaine. Peter sentit son cerveau passer la vitesse supérieure pour suivre l'allure de l'échange d'infos.

Pourtant, la chevelure de Mary était très longue, un flot de feu généreux... Mary réalisait-elle que cela risquait d'irriter subtilement Ash, et de lui valoir une écoute impatiente ?

« Changer cycle double ? requit le géologue (et Rochologue temporaire) Stevens. Travail terrain un jour, plus nuit analyse données ; dormir tout lendemain et nuit ?

— Gaspille trop temps dormir, jugea Ash. Soyez soldats science ; apprenez sommeiller. »

Il ne se passa pas longtemps avant que Fremantle ne se lève, en décochant un regard de triomphe narquois vers Mary.

« Rapport voyage forêt. Arbre-bouteille pousse en douzaines formes principales ; tous coquilles creuses portant ramures.

— Connu, dit Ash.

— Coquilles montrent lignes fracture, grandes pièces puzzle. Pierre brise coquilles en fragments constitutifs. » Il mit la main dans son sac, et exhiba une des épées de bois indigènes à la garde courte et incurvée, le spécimen étant emballé dans un film plastique. « Ceci. » Il plaça alors un wok local sur la table. « Ou ceci. » Il produisit un couteau de bois sous film. « Plus éclats aiguisés. Tous artefacts

indigènes connus facilement trouvables dans nature. »

Mary s'assit, blessée, momentanément confuse. Toutes les données seraient injectées dans le résinfo pour que chacun pût y avoir accès et les lire. Entre-temps, Fremantle paraissait avoir marqué un point.

« Biotechnologie ? » demanda Peter, avec obligeance. Il connaissait le concept. « Arbres élevés comme outils ? »

Fremantle eut un rire brusque, mais ce fut l'agronome Vasilki Patel qui apporta la réponse.

« Biotech requiert microscopes, scalpels laser. Cultures indiquent juste amélioration simple pousses sauvages.

— Stupéfiant », dit Stevens, une note de sarcasme dans la voix, « ces arbres qui tombent en pièces de façon si pratique en outils utilisables ; tout naturel, aussi. » Lui aussi essayait d'être obligeant : Rochologue ligué avec tailleur de pierre.

Sandra Ramirez prit la parole près de Fremantle. « Hypothèse. Briser un arbre a rapport avec cycle reproduction. Lémures brisent arbres qui produisent formes utiles. Donc sélection favorise arbres qui se fendent utilement ; contre les autres. »

Stevens regarda vers Péter. « Outil bois-bouteille suffisant pour sculpture ? Si durci au feu ? »

Peter évoqua son outillage électrique et ses ciseaux, restés chez lui. De l'outillage électrique pour dégrossir un bloc de pierre – jadis, les apprentis devaient le faire plus laborieusement, à la main – et des ciseaux, solides, durs. Leur action abrasive et les étincelles qui volaient laissaient une surface protectrice qui lui permettrait de résister aux intempéries durant ses premières années, jusqu'à ce que le durcissement normal intervienne. Comment les indigènes auraient-ils pu créer des surfaces aussi solides, aussi détaillées, en les martelant avec du bois, aussi dur soit-il ?

Nul n'avait jamais vu de tailleur de pierre reconnaissable à l'œuvre. Un des sujets sur lesquels Peter avait dû corriger ses collègues dès son arrivée était l'idée que les tailleurs de pierre sculptaient de préférence tout sur place. La pierre était imprévisible ; même le meilleur maître tailleur pouvait, sans commettre la moindre erreur, gâcher un bloc. La façon intelligente de travailler consistait à coucher le bloc au sol. Chaque figure devait émerger d'une base que l'on encastrait ensuite dans une cavité prévue par avance. On ne pouvait donc guère s'attendre à voir des tailleurs de pierre lémures grimper aux murs pour donner leurs coups de ciseau. Mais tout de même.

Et nul n'avait trouvé trace de blocs de pierre excavés, inutilisés, dans les environs, ou en transit.

Peut-être n'étaient-ils pas encore tombés sur un tel atelier dans le dédale de la ville ? Peut-être un rituel secret entourait-il l'art de la taille ? Peut-être les tailleurs de pierre lémures avaient-ils caché leurs

outils en métal lorsque l'expédition était arrivée, tout comme n'importe quelle tribu intelligente cacherait ses trésors à des conquérants potentiels ?

Peut-être le travail était-il achevé depuis une éternité ? Mais il n'en était sans doute rien. Et il y aurait trace d'une construction en cours ?

« Commentez », dit Ash d'une voix dure.

Peter secoua la tête.

« Peut-être devriez-vous essayer, suggéra l'agronome Ismaili. Graver mur nu avec bois-bouteille ?

— Gravez *Michel-Ange est passé par là*, dit Fremantle. Pourrait activer indigènes. Fournir éléments culturels pour Everdon. Bel effort communication artistique utilisant mode d'expression indigène, non ? Si pas de réponse, comportement indigène inné.

— Que diriez-vous, demanda Peter, si des extraterrestres se posaient en plein Paris pour se mettre à faire des graffiti sur la façade de Notre-Dame ?

— L'améliorerait, sans doute. »

En fait, Peter avait autrefois sculpté une sorte de graffiti sur un collège d'Oxford : une caricature enjouée de sa tête qui regardait du haut d'une tour. Portant un vrai chapeau pointu de magicien, ou un bonnet d'âne, qui parodiait la coiffe, faite du journal du jour bien plié, abritant les cheveux du tailleur de pierre de la poussière. Ses grandes oreilles exagérées en anses de cruche, le nez proéminent saillant comme celui de Pinocchio, la mâchoire creusée d'une fossette comme par un pic, les yeux plissés au point de disparaître pour se garder des éclats.

Le nez était une erreur. À l'époque, les dômes Fuller, tout neufs, présentaient des excentricités en matière de microclimats. Il naissait parfois des petits nuages. Des gouttes de condensation se formaient au bout de ce nez et tombaient comme s'il avait un rhume. Les générations suivantes virent peut-être là un trait d'esprit : le sorcier au nez qui coule. Comme il ne tombait jamais de vraie pluie sous les dômes Fuller et que les véritables gargouilles restaient toujours sèches, peut-être son nez était-il, dans un sens, la dernière gargouille en fonction.

« Vous ne prouvez pas qu'ils utilisent des outils en bois ! fulmina Peter.

— Prenez ciseau métal, marteau, démontrez taille de pierre humaine, suggéra Vasilki Patel.

— Interférence culturelle, objecta Mary. Analyse catégories sculptures plus important cette étape. Point de vue Catlow plus valable ici. Établissons lexicque images de pierre.

— Rapport dès achevé, dit Ash. Sujet clos. Sécurité base ?

— Sans nuages », répond Léo Allen. Le Noir coordonnait toute la

surveillance externe et la collecte d'images ainsi que la supervision du résinfo.

« Situation médicale ?

— Ardoise vierge, dit le docteur Chang. Toujours aucune interaction nos micro-orgs, micro-orgs Roche. Port masques sans doute inutile. Recommande continuer, cependant, deux précautions. De plus, les odeurs...»

L'atmosphère de Roche était un mélange tolérable d'oxygène et d'azote. Les protéines indigènes se basaient sur des aminoacides D dextrogyres, tout comme l'étaient les sucres dans les acides nucléiques locaux – contrairement à leurs contreparties terriennes orientées à gauche. Chang avait décrété que les humains pouvaient manger végétaux et poissons locaux sans craindre le moindre effet secondaire ; ils excréteraient le tout inutilisé. Rien de toxique, rien de nutritif. Incompatibilité protéinique. Il fallait donc amener son déjeuner tout prêt sur Roche sauf, comme disait Vasilki, si l'on voulait entrer en compétition avec la végétation locale en plantant des graines terriennes et en laissant les rivaux étouffer la végétation locale pour se procurer les minéraux nécessaires. Protégées des insectes ou des virus locaux par la magie de leur orientation à gauche, les plantes terriennes devraient l'emporter haut la main.

Ash dit : « Autorise départ *Michel-Ange* pour grand tour d'ici deux nuits, seizième heure locale. Retour après quarante jours locaux pour vol vers Sol. Espère info locale complète d'ici là.

— On verra *M* partir ? » demanda Liz Martel, une chimiste.

« Oui. Feux d'artifice à fusion dans le ciel, beau spectacle.

— Observons l'effet sur indigènes ? demanda Lipmann. Équipe de nuit ?

— Tout juste, dit Nash. Cette nuit-là. »

Mary se leva dans une corolle fugace de cheveux roux.

« Plutôt départ autre face monde ? Éviter impact culturel ? »

Ash secoua la tête. « Meilleur départ orbital.

— Mais *M* orbite planète en permanence ! Bon, départ de jour ? Minimisera choc éclair dans ciel ?

— Rabat-joie ! lança Liz Martel.

— Compte à rebours déjà lancé.

— Changez-le ! Impact culturel.

— Peut-être fertile. » Ash fit un léger sourire à Fremantle. « Si véritable culture existe. »

Aux yeux de Peter, on avait déjà tranché contre Mary.

Protester encore, où se taire ? Encourir une mauvaise note dans la bio. Insubordination. Mary acquiesça et s'assit.

« Fin de l'échange d'infos », dit Ash.

Comme dehors on ne pouvait pas enlever son masque pour se nourrir, le petit déjeuner du lendemain matin fut une solide mais rapide orgie de papayes, d'omelette reconstituée sur d'énormes tranches de jambon, de gaufres, de sirop, de muffins, de miel et de litres de café. Ensuite, Peter partit pour la ville avec Mary et Carl Lipmann. Les fermiers lémures étaient déjà dans leurs champs, pour sarcler ou moissonner. Les pêcheurs se dirigeaient vers le fleuve. Les humains empruntèrent une des pistes de traîneaux.

« Plutôt dégueulasse, cette histoire de bois-bouteille », fit remarquer Carl. Certes, pensa Peter, la découverte de Fremantle était aussi une gifle en plein visage pour le linguiste. Si les indigènes n'étaient que des animaux au programme complexe qui utilisaient des outils fournis par la nature, leur « langue » s'avérerait illusoire. Un perroquet pouvait imiter le langage avec l'apparence de l'intelligence dans ses yeux en boutons de bottine ; tout autant que striduler un répertoire immuable. Un chimpanzé pouvait jacasser une conversation limitée, un dauphin cliqueter et siffler. Mais si vous espériez une communication complète et flexible, autant aller aboyer en haut d'un gommier.

« Ce serait très utile, dit Mary, de découvrir des outils de métal dont on pourrait prouver qu'ils ont été *fabriqués* – pour sculpter, hein, Peter ?

— Tu sais avec quel soin j'ai examiné leur travail, dit-il, et pourtant je ne sais toujours pas avec certitude quels outils ont été utilisés. Une belle œuvre n'est pas couverte de coups de ciseau. L'art réside dans la dissimulation de l'art. Peut-être... peut-être ont-ils simplement frotté les pierres pendant des années et des années jusqu'à ce que l'usure leur donne les formes qu'ils souhaitent.

— Comme le Crâne du Destin ? demanda-t-elle.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un crâne humain parfait en cristal de roche. Il se trouve dans un musée mexicain. Les Mayas l'ont fabriqué en frottant un bloc massif de cristal de roche. Ils doivent y avoir passé des années. Je doute qu'on ait pu réaliser la décoration des villes entières de la même manière !

— Chaque statue occupe peut-être toute la vie d'un lémure, par intermittence, dit Carl. Ce serait l'œuvre rituelle d'une vie.

— Dans ce cas, on en trouverait d'inachevées, fit remarquer Mary.

— Ils ont peut-être cessé depuis cinquante ans, cinq cents ans ? Mais ils doivent avoir une drôle d'image d'eux-mêmes ! » Ils approchaient en effet du portail d'entrée sud-est gardé par ses grotesques Hermes ou termains, selon comment on préférait appeler les bornes de frontière ou d'entrée. Peter avait trouvé les deux noms. Hermes venait du dieu grec des portes, Hermès. Termain, du mot latin

terminus. De part et d'autre des Hermes s'étendait le mur dont les ondulations gelées les lorgnaient, gargouilles amalgamées qui saillaient comme pour vomir.

« Tout juste, dit Mary. Ce sont les clés de leurs psychés. »

À présent, une demi-douzaine de lémures les suivaient, en pépiant d'intéressante façon. Aucun adulte ne mesurait plus d'un mètre vingt. Volutes et nuances de leur fourrure épaisse et dense variaient sans fin d'un individu à l'autre, donnant à chacun son empreinte digitale en auburn, feuille-morte, orange, brun, qui pouvait être unie, mouchetée ou zébrée. Les lémures ne portaient ni ornements, ni vêtements d'aucune sorte. Cacher le corps revenait peut-être à cacher l'identité même, puisque leurs visages étaient tous semblables : couleur de sable, avec les mêmes grands yeux noirs mélancoliques, les mêmes petits nez mutins, les mêmes oreilles droites et rondes, les mêmes bouches lugubres. Les seins menus et la fente génitale des femelles, et le pénis rétracté des mâles se dissimulaient sous la fourrure. Leurs bras longs ballaient ; leurs mains possédaient trois doigts frères et un pouce.

Une femelle tirailla la chemise de Carl et pépia. Retrouvant son nez sous son masque transparent avec un humour amical, il ajusta le bouton d'écoute dans son oreille gauche, tritura le minicom et le cordon fixés à sa ceinture, et gazouilla pour lui répondre. Peut-être pour lui répondre.

Il expliqua : « J'essaie de dire : vouloir / voir / outils / couper / roche. Mais j'ai peut-être dit : "Je veux que tu me regardes creuser le monde !" Peter, voudrais-tu mimer la taille de pierre ? Oh, oui, et le frottement, aussi ! »

Ils n'avaient trouvé nulle part de représentation sculptée de lémures. Les Hermes étaient des têtes renflées, étirées, aux yeux de la taille d'une assiette placés au-dessus d'une bouche béante, aux dents aiguës. Une barbe jaillissait des joues caves, et tombait en cascade comme le crin éviscéré d'un vieux fauteuil rembourré, masse noueuse qui cachait presque un corps de nain, trapu, courtaud. Le tout exécuté à la perfection dans la pierre, sauf que ces Hermes-là semblaient enduits depuis peu de fumier liquéfié dans l'urine.

L'arc du portail qui s'incurvait entre les deux Hermes était un quartet de babouffins qui gambadaient entrelacés, un motif répandu. C'étaient des êtres semblables à des babouins, étirés comme si leurs os avaient fondu. Une nouvelle fois, Peter avait trouvé le terme approprié pour de tels babouins-bouffons sculptés.

Tandis que Carl reprenait ses gazouillis, Peter s'approcha de l'Hermès le plus proche, ravi de porter un masque. Les lémures collectaient leur propre fumier avec assiduité, une soupe brune d'excréments et de pisse. Au lieu de le porter dans les champs pour les

fertiliser, ils jetaient le contenu de seaux en bois-bouteille sur leurs murs sculptés, ou déversaient la mixture sur leurs monstres et leurs gargouilles avec un joyeux abandon.

(Lors d'un échange d'infos plus ancien Mary avait théorisé : « Insulte rituelle. Pour domestiquer images de leurs peurs. »

(Fremantle avait rétorqué : « Peut-être lémures ont hérité villes d'authentiques intelligences éteintes ?

(Mary était revenue en lice : « Peut-être acte de respect, de révérence. Excrément non tabou – mais don de soi. Matériau de sa propre création. »

(Tandis que Peter disait : « Peut-être pour protéger, durcir les surfaces ? »

(Martel, la chimiste, avait hululé.

(Depuis, il avait vu des cuisiniers lémures verser sur leurs sculptures l'eau dans laquelle ils avaient bouilli des légumes ou des poissons.)

La femelle l'observa avec curiosité tandis qu'il mimait le geste de taper avec un marteau et un ciseau, puis même s'il dut deviner quels pouvaient bien être les mouvements requis – de frotter une pierre avec patience.

Véritable curiosité ? Les grands yeux vitreux des lémures affichaient toujours une expression de surprise, de fascination et d'étonnement vivace.

Cette lémure leur fit néanmoins signe – elle dut leur faire signe – et fila par le portail pour les attendre et leur faire de nouveau signe.

« Je crois bien que nous allons obtenir un résultat, dit Carl avec une surprise ravie. Bien joué. »

Dès qu'ils passèrent les babouffins arqués, la femelle prit la plus septentrionale des trois allées possibles ; ils la suivirent.

De temps à autre, Mary gravait le code personnel du jour en ultraviolets sur des saillies sculptées. Au retour, son bipeur réagirait à ces marques U.V. et à nul autre. Malgré le plan aérien annoté composé par l'ordinateur sur les photos haute résolution prises par le *Michel-Ange* et le survol qu'ils avaient effectué avant de se poser, il n'était pas facile, sans cela, de suivre avec confiance la progression de quelqu'un dans ce labyrinthe de murs, piliers, allées, ruelles, cours, arches, portes, dont presque tout l'ensemble regorgeait de statues. Des passages se divisaient souvent de façon plutôt arbitraire pour finir parfois en impasse. Il arrivait que des lapides leur barrent le chemin – silhouettes qui émergeaient des murs ou les pénétraient comme des esprits doués du pouvoir de traverser la pierre. Il arrivait encore que des gargouilles jaillissent au-dessus d'eux pour former une voûte nervurée, si bien qu'une allée devenait un couloir. Une ruelle pouvait mener dans un bâtiment par une porte étroite, pour reprendre en large avenue, passé

le mur opposé. Des grotesques pierres formaient des marches qui menaient à des ponts de gargouilles entremêlées. Des bouches de pierre béantes ouvraient sur ce qui semblait des caves, mais qui donnaient alors sur des corridors dégagés.

Leur guide, qui trottnait devant eux, pépiait, jetait des regards en arrière, battait parfois d'un bras, mais ne faisait peut-être qu'écraser l'équivalent d'une puce dans sa fourrure.

Peter remarqua une énorme créature démoniaque écailleuse aux ailes membranées de chauve-souris. Elle jaillissait du sommet d'un mur bas isolé dont le seul motif semblait être de fournir un support à ce démon. Les blocs du mur, une quarantaine, peut-être, étaient des corps de pierre tassés, écrasés, comme si des êtres avaient été fourrés dans des moules aux dimensions d'une valise, pour y durcir.

« Ce gars-là est nouveau, pas de doute, dit Peter qui prit un holo.

— Nouveau ? s'enquit Carl.

— Pour moi. Je n'ai jamais vu son pareil.

— Oh.

— Je ne suis jamais venu dans cette partie de la ville. »

Toujours étonné par le démon, Peter se laissa distancer de quelques pas pour fermer la marche. De là, il pouvait admirer les hanches de Mary et sa crinière rousse comme elle avançait rapidement. Pas de doute, elle lui rappelait une certaine serveuse campagnarde aux formes généreuses qu'il avait connue. Mais la serveuse bien en chair lui avait préféré un fermier veuf depuis peu qui avait cherché auprès d'elle du réconfort, et davantage.

Peter était demeuré célibataire, plus par accident que par dessein. Marié à la pierre, tel était son lot. D'une manière ou d'une autre, son rapport à la pierre avait semblé exprimer – mais aussi limiter – la sensualité qu'il percevait comme une partie de lui tout au fond. Eût-il été sculpteur sur marbre, de flancs doux et sensuels, il aurait sans doute mieux su exprimer le désir en personne. La dureté, la sécheresse des statues sur lesquelles il travaillait, leur sévérité de comédie satirique, et par-dessus tout leur moralisme sentencieux, tout cela avait concouru à l'empêcher d'exprimer dans la vie réelle les désirs, faims et malices qu'elles parodiaient. S'il avait commis une... faute (même si le monde ne la considérait pas comme telle, puisque la vie était en effet une jungle de désirs, d'envies, de fierté, de ressentiments, et ainsi de suite), alors cette faute risquait de se solidifier et *d'être* lui pour des éternités de poussière. D'autre part, les vertus qu'il sculptait et suivait – patience, douceur aimante, charité, pardon – fermaient son cœur... duquel, sinon, un démon grimaçant aurait pu surgir.

Il soupira, et regretta que Carl soit avec Mary et lui, même s'il aimait bien l'homme et si trois personnes, cela tenait compagnie. Sans doute exagérerait-il l'importance du désir, de l'envie, de la rage. Mais

aurait-il pu agir autrement quand, par la rénovation et la restauration, il perpétuait la tradition médiévale de l'incarnation dans la pierre – la lapidification – d'emblèmes grossiers du vice et de la vertu ? Quand il caricaturait, donc, les monstres du cœur, par moquerie et en guise d'avertissement, pour s'immuniser contre ces mêmes monstres qui figuraient la frustration et les peurs de l'homme.

Il rattrapa Mary. « Je me demande quelles sont les peurs et les frustrations qui auraient pu pousser les lémures à sculpter de telles monstruosité – non comme une frise ornant leur cité mais comme sa substance ? Eux-mêmes paraissent doux, innocents, heureux, non ? »

Dans la ville, il n'existait pas de « maisons » en tant que telles. Pourtant, là où des ponts s'arquaient sur des cours, où des gargouilles formaient le toit de corridors, où des murs se rejoignaient, des zones d'habitation définies s'instauraient. Ici, une masse gazouillante de jeunes lémures jouait, les bébés trotinant à quatre pattes, plus vite qu'un enfant humain. Là, des aînés grisonnants cuisinaient. Un amas de pots noircis où infusaient des herbes et des baies, reliés par des tubes en bois qui gouttaient, suggérait un alambic.

Deux ou trois rues bruissaient de groupes de lémures qui babillaient ensemble. Dans d'autres rues des foules d'indigènes se lovaient simplement au pied des murs, dans un sommeil agité, tels des exemples de fainéantise médiévale. Peut-être étaient-ils malades et était-ce un hôpital. Peut-être étaient-ce des noctambules qui écopaient d'une gueule de bois.

Pendant la journée, bien entendu, le plus clair des lémures s'affairaient dans les champs, dans la forêt d'arbres-bouteilles, ou sur la rive du fleuve. Ou bien ils allaient puiser de l'eau dans un des puisards grossiers du canal qui longeait le mur de la ville, ou s'occupaient de tirer ou de pousser de quoi manger sur un de leurs traîneaux de bois-bouteille.

Pas d'art ou d'artisanat visible ; seule la ville de pierre elle-même, qui englobait tout dans son chaos complexe ; mais peut-être aurait-on dû parler de l'ébauche matérialisée d'une ville, où la décoration outrepassait la fonction.

« Comment peuvent-ils projeter des images aussi monstrueuses à partir de vies aussi simples et naturelles ? répéta Peter.

— C'est tout à fait ça ! dit Mary d'un air radieux. Ce sont des images issues de leur imagination débordante, qui doivent nécessairement terroriser autant qu'intriguer, car elles défient et stimulent et piquent. Ce sont les êtres fascinants qu'ils voient en rêve et auxquels ils doivent se raccrocher, car ils constituent une promesse, la garantie d'une complexité de pensée accrue. D'abord la forme, puis la philosophie. Peut-être que leur esprit subconscient, leur inconscient collectif, en fait, évolue et se complexifie en jouant un rôle de soupape

de leur conscience ordinaire. Je suis sûre qu'il y a une tradition orale très riche dans tous ces gazouillis. » Elle jeta vers Carl un regard lourd de regret. « Après tout, ils pépient bien assez. Mais ils font peut-être aussi l'expérience d'une *espèce d'angst* en émergeant de l'état de nature – une perte du paradis animal instinctuel d'avant la chute – et le détournent en incarnant, et en célébrant, de telles angoisses dans leur environnement. Tu tiens peut-être ta réponse, Peter. »

Peut-être. Ses mots sonnaient plus éloquents et convaincants que dans le langage hachuré, accéléré de l'échange d'infos, où ils se seraient sans doute réduits à du verbiage.

Peter se dit : si j'essayais de me rapprocher de Mary d'un point de vue sensuel et émotionnel, elle aurait une théorie à ce propos, aussi. Mais, lui également, il en avait bien une, non ? Il ressentit le besoin subit de sculpter Mary nue, lascive, offerte. Non comme un exemple grossier du désir, mais comme un témoignage de joie. De joie, oui, de joie libératrice ! Mais une explosion de joie qui le recouvrirait d'un manteau de poussière, qui le pétrifierait, peut-être. Non, il voulait dépasser cela, modeler une image qui parlerait d'elle-même et ne représenterait ni catéchisme moral, ni théorie du comportement.

Dans sa tête, il regardait Mary remplir une chope en étain de bière mousseuse et capiteuse pour lui, en remplir une autre pour elle, afin de laver ainsi la poussière de sa gorge, de son sang, de ses reins poilus, caprins, faunesques.

Mais où était le bloc de pierre vierge, vide, inoccupé, qui attendait le ciseau du sculpteur ?

Oh, ici et là, ici et là. Mais pas partout, non. Néanmoins, toutes les niches, tous les recoins n'étaient pas remplis.

Un pilier nu se dressait dans une cour. Visualiser, ciselé sur sa surface plane : *L'étrangère*. Étrangère aux habitants lémures, en réalité.

« Je ne vous suis pas, dit Carl. Il doit y avoir une pression particulière de l'environnement pour qu'ils évoluent – qu'ils s'adaptent –, n'est-ce pas ? Et non une pression intérieure, onirique. Vous dites presque qu'ils évoluent spontanément. »

Mary sourit. « Ce doit être mon côté romantique qui ressort. » Son sourire était dirigé vers lui plus que vers Carl. Elle commence peut-être à réaliser, songea Peter, et sa théorie des rêves signifiait... Il se doutait qu'il ne pourrait plus jamais sculpter la pierre mais un marbre riche, lisse, aristocratique. Il reviendrait alors de cette expédition métamorphosé de tailleur de pierre en sculpteur. Ses mains le démangeaient.

Ils débouchèrent sur une place murée de hiéroglyphes, des représentations qui semblaient révéler ou crypter un symbolisme spécifique qui dépassait le grotesque ordinaire ; un ensemble de sens

univoques, si quelqu'un savait les décoder. Beaucoup de ces statues étaient reliées les unes aux autres par un geste, un regard, et même un lien physique sous la forme d'une chaîne qui déroulait ses anneaux de ventre en ventre... peut-être s'agissait-il d'un cordon ombilical. »

Un poisson-lémure de pierre – un lémure doté de nageoires et d'une queue – posait dans la posture du plongeon, un autre une main sur le nez. Deux lémures distordus, fondus l'un dans l'autre, leurs torsos jumeaux émergeant des jambes monstrueuses qu'ils avaient en commun, se battaient pour la possession d'un couteau de pierre – pour trancher leur lien de chair ? pour hacher menu le rival, l'amputer ? Une autre statue saillait du mur les bras ouverts, la main serrée sur une houe de pierre qui évoquait un trident, des ailes minérales déployées dans son dos comme si elle allait s'envoler.

De ses mains nues, une quatrième statue creusait un trou, un sourire, dans son ventre. Sa voisine s'était tassée en une boule ratatinée dont pourtant un bras surgissait pour désigner théâtralement... une porte lugubre vierge d'images, sauf une, et cette image n'était pas sculptée mais semblait peinte ou brûlée (ou les deux) sur le linteau de pierre incurvé. Le barbouillis figurait deux yeux ouverts cerclés de noir, deux cercles côte à côte.

Leur guide avait pépié et gesticulé pour leur dire de rester sur cette place, avant de s'enfuir. Ils avaient d'abord dévolu leur attention à examiner les hiéroglyphes et à en prendre des holos. Il fallut qu'elle revienne nantie d'une racine végétale pourpre encore fumante sur laquelle elle souffla puis qu'elle mâcha pour qu'ils remarquent le symbole au-dessus de la porte – vers laquelle leur lémure en train de déjeuner trotтина, et devant laquelle elle s'assit.

« Un signe ! s'écria Carl. Seigneur, le premier graffiti que nous voyons. Le premier véritable symbole arbitraire. Deux cercles tangents, comme notre signe de l'infini, non ? Je suis sûr qu'il est peint. Le premier langage écrit ?

— Des yeux de lémure, dit Mary. Voilà ce que ça montre. Un avertissement ? Il fait sombre, là-dedans. Ça ne s'ouvre pas pour s'éclaircir ? Non, pourquoi devraient-ils avertir de l'obscurité avec la vue perçante qu'ils ont ?

— La vue perçante que nous croyons qu'ils ont, la reprit Carl. Nous ne pouvons pas les tester comme des animaux, n'est-ce pas ? Que le diable nous emporte ! » Pourtant. De grands yeux. La nuit, les camespions montraient en général une activité dans la ville. Les lémures maîtrisaient le feu, mais le réservaient à la cuisson. Jamais les indigènes ne portaient de brandons pour trouver leur chemin et jamais des flambeaux n'éclairaient leurs zones d'habitation.

« Cela veut peut-être dire : "Venez voir" » Carl détacha sa torche, pointa le rayon lumineux le long d'une volée de marches larges et

basses qui ne semblaient pas taillées dans la pierre.

« Hé ! Une porte sur le mur ! » Il se pencha pour y frapper de ses jointures. « Une porte en bois-bouteille. Ou une glissière suspendue. »

Il se tenait au-dessus de la lémure qui, avalant le reste de sa racine, leva la tête et se mit à pépier. Il fronça les sourcils et se concentra. « Enfants. Courir. Se cacher ? Je ne comprends pas. » Ce signe irritait Peter. S'il s'agissait bien d'un signe, il n'était pas inscrit dans le langage qu'il connaissait : celui de la pierre.

Carl se pencha de nouveau pour éclairer la volée de marches. La lémure se leva, en clignant des yeux. Un bref instant, Peter fut convaincu que le lémure attaquait Carl pour s'opposer au phénomène de la torche, car elle empoigna sa tunique et se mit à l'escalader. Avant qu'il ne puisse faire mieux que glapir de surprise, elle touchait le signe au-dessus de la porte.

« Restez tranquille, s'écria Mary. Ne la délogez pas ! »

De ses petites dents aiguës, la lémure se mordit le pouce jusqu'à ce qu'il saigne à profusion dans un flot écarlate. Avec le sang, elle peignit les pourtours du signe jusqu'à ce que la plaie soit coagulée. Puis elle sauta à terre, agita son pouce vers la porte ouverte, gazouilla ce qui aurait pu passer pour un au revoir, et déguerpit.

Ce fut ainsi qu'ils découvrirent les catacombes.

Le terme « catacombes » était de Peter, même si Mary fit vite remarquer qu'il ne semblait pas y avoir de corps ou d'os dans le labyrinthe de couloirs et de cellules sous cette section de la ville. L'ensemble, marches comprises, était creusé dans une argile solide, et non taillé dans la roche, et s'avéra vide, si l'on exceptait une profusion de portes en bois-bouteille, dont aucune ne comportait le moindre gond.

« C'est un terrier, dit Mary. À l'évidence, ils n'ont jamais été des animaux arboricoles, comme les lémures terrestres, mais des créatures fousseuses ! Voilà pourquoi ils présentent cette adaptation apparente au cycle nocturne, avec leurs grands yeux – pour voir sous terre. C'est l'Ur-terrier. Le terrier de base primordial sur lequel ils ont, par la suite, bâti leur ville.

— La pierre *sur* l'argile ? » demanda Peter, sceptique. Il se sentait pris de claustrophobie alors que leurs torches jouaient sur un ensemble toujours plus vaste de corridors étroits et de minuscules cellules, à l'échelle des lémures. Ils devaient se courber. Que n'aurait-il donné pour se retrouver en haut d'une flèche en plein air afin d'installer un bloc dans la cavité qui l'avait accueilli des siècles durant, un bloc couronné d'une tête d'aigle. L'air ici-bas dans ces, oui, catacombes était humide, froid, et confiné.

Il n'y avait pas non plus de gargouilles, lapides ni démons. Rien de

sculpté. Pas de pierre. À son idée, l'endroit était pis que vide, dépourvu de sens, et il craignait d'y perdre Mary tandis qu'elle dévidait sa nouvelle théorie selon laquelle les indigènes étaient, à l'origine, des fousseurs tels les lapins.

« Et ensuite ils ont surgi du sol, de la Nature chthonienne, pour naître à la lumière, à la conscience, et à la créativité !

— Où sont les outils ? demanda-t-il, et il se remémora le poème de William Blake. Et le maillet, et le ciseau ? »

Y avait-il de vraies portes, ici, des portes non fixées – alors qu'il n'y en avait aucune dans la ville, au-dessus – ou juste des glissières en surplus mises en réserve en prévision d'une récolte monstrueuse ou retirées du service ?

Quand Mary prenait des holos, les cellules s'illuminaient d'un éclat aveuglant. La pénombre qui s'ensuivait, tandis que ses yeux se réhabituèrent à la lumière des torches, torturait le cœur de Peter.

À l'échange d'infos, ce soir-là, Mary rapporta une grande découverte qui devrait balayer le coup d'éclat de Fremantle sur l'origine naturelle des outils agricoles. Toute une nouvelle couche souterraine d'importance avait été découverte. Une Troie biologique : l'habitat originel. Le biologiste dut sans doute éprouver du chagrin qu'elle ait effectué cette trouvaille alors qu'il parcourait la forêt pour écorcer et abattre des arbres. Durant quelque temps, le terrier parut même diminuer la ville aux statues, et la rejeter dans l'ombre, comme si ce trou dans le sol pouvait primer.

« Absolument pas pour enterrements ? demanda Ash. Même durant époques précédentes ?

— Peu probable, répondit Mary. Pas abandonnée. Entretien. En utilisant, euh, matériel bois-bouteille. Sinon effondrement. De plus, entrée marquée par signe de sang sans cesse renouvelé. Rituellement. Voilà la racine, la naissance de la race.

— Vous croyez doigts lémures adaptés au *fouissement* ? Ha ! » dit Fremantle.

Avant que Mary ait pu renvoyer cette attaque, Léo Allen prit la parole. « Me paraît abri. Refuge contre ennemis.

— Non, non. Quand nous sommes posés, les lémures ne se sont pas cachés. Pas conscients d'une menace.

— Sculptures auraient pu me tromper, dit Allen. À propos, où sont outils métal ? Si pas cachés dans terrier ?

— Peut-être *enterrés* là, sous terre. Dans ce cas, endroit approprié, culturellement. Symétrie, lien inversé. Ville envers terrier, pierre envers terre.

— Étude terrain demain ? suggéra Allen. Avec détecteurs métaux ?

— Oui, dit Ash. Everdon, prenez Allen, Fremantle, et Ramirez.

Peter n'avait aucune envie de se joindre à l'expédition dans cette taupinière oppressante et insignifiante. Que le mielleux Fremantle et sa copine Ramirez gâchent seuls la journée de Mary afin qu'elle revienne du monde supérieur de l'art de la pierre, loin de l'envie et de la méchanceté acérée, avec une impression d'étouffement, et un besoin aigu de... la solidité de Peter, de sens, de chaleur.

Que les détecteurs d'Allen découvrirent des ciseaux de métal dissimulés, et Peter ne pourrait guère en être plus ravi. Mais il n'avait nul désir d'être présent et accordait un crédit très limité à la théorie « symétrique » de Mary. Le lendemain serait mieux employé en compagnie de Lipmann, qui n'avait lui-même aucune raison valable de redescendre dans cette enfilade muette de trous de ver au cœur de la boue.

Fuyant presque Mary, il retourna tout droit dormir dans son clapier. Avant de masquer la fenêtre pour la nuit, il observa une des petites lunes, pleine, blanche comme l'os, qui dominait la forêt. Il la voyait presque bouger, mais un nuage esseulé dévora le satellite, de sorte que son éclat, diffus, enfla, tache de lueur amibienne. La roue de pierre pure se fondait en une menace informe, dénuée de sens.

Léo Allen ne trouva pas trace de métal caché dans le terrier mais, après son inspection, continuait de pencher pour un abri, avec certaines réserves.

« Essaims d'insectes annuels ? Comme abeilles tueuses, locustes mortels ? suggéra-t-il le soir suivant. Petits, mais nombreux et fatals. »

Ramirez donna un rapport laconique accéléré sur les équivalents locaux des insectes, rongeurs et serpents fluviaux. Aux oreilles de Peter, elle évoquait un lémure qui babillait.

« Pestes rapides de pseudo-souris, bafouilla-t-elle. Agissent comme lemmings toutes quelques années, peut-être acquis morsure venimeuse ?

— Besoin réserves nourriture, dit Allen. Terrier non entreposé.

— Espèce apparemment inoffensive subit métamorphose stupéfiante durant sa vie ? Comme chenille en papillon ?

— Lémures assez intelligents pour *bâtir* abri, rétorqua Mary avec optimisme. Souvenir du passé, notion du futur.

— Tortue qui hiberne est intelligente ? lança Fremantle.

— En fait, ajouta Allen, abri pas assez spacieux pour accueillir quart population estimée.

— Langue ? demanda Ash, et Carl narra brièvement la journée frustrante qu'il avait passée avec Peter.

— Demandera beaucoup de travail, une fois rentrés. Solution par prochaine expédition, oui. Si véritable langage. »

Ash haussa un sourcil moqueur.

« Maçonnerie ? » s'enquit-elle. Un gloussement, parti près de

Ramirez, parcourut le réfectoire.

« Symbole cercles jumeaux pas retrouvé dans sculptures, admit Peter.

— Vous êtes aveugle ? l'interpella Fremantle. Image *yeux* lémures !

— Pas nécessairement. » Et pourtant, quoi d'autre ?

« Si terrier abri contre menace perçue, dit Allen, montons autres caméras surveillance dans cité quand *M* allumage demain ? Pense que l'Anthro enregistrera comportement voisinage abri ? »

Mary était assise sur la couche de Peter, comme il l'avait espéré.

« Quelle lamentable journée.

— Oui. » Il l'admit volontiers, avec sympathie. « Je crains que mes sculptures ne soient pas une pierre de Rosette, pour le moment. »

Pourquoi le craindre ? Il revit les hiéroglyphes qu'il avait restaurés dans un collège d'Oxford, inspirés par le bestiaire médiéval qui représentait le désir, la timidité, la morosité. Il voulait toucher Mary, la serrer, la modeler, la culbuter sur le lit. Mais il ne le pouvait pas. Ne savait comment. Ne savait lire ses signaux, qui n'étaient pas gravés dans la pierre, mais codés dans la chair ; ne pouvait lui transmettre ses propres signaux de manière adéquate, par hiéroglyphes.

Sa peur était plus enfouie, obscure, indéfinissable, comme si le terrier lémure était une zone cauchemardesque de lui-même qu'il avait été forcé, à regret, de pénétrer. Pour l'heure, on n'y avait rien trouvé, ni vérité finale, ni idole ultime, bonne ou mauvaise. Pourquoi le cauchemar devait-il prendre racine là-dessous quand des cauchemars visibles paraient de tout leur grotesque le long des rues de la ville ? Retourner dans la cour des... *yeux du mal*, le lendemain soir, comme il le devait, en compagnie de Carl et de Mary, le terrifiait d'une façon que les flèches et les dômes lui avaient toujours épargnée. Il était affligé d'un vertige des profondeurs noires et confinées.

« Mary.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. »

Maudite timidité !

« Je voulais dire, parle-moi de toi, Mary, veux-tu ?

— Mais tu sais déjà. Nous connaissons nos bios.

— Oui, mais quelqu'un n'est pas une biographie. » La sienne ne disait rien des pintes de bière, ni d'une certaine serveuse qui consolait un certain fermier, lequel se trouvait moins gêné que les autres fermiers du coin parce qu'il avait vu l'avenir, et recouvert ses champs très tôt d'un film protecteur filtrant, humidifiant, contrôleur de climat.

« Pas plus qu'une tribu d'extraterrestres n'est un rapport ethnologique de bêcheurs ? C'est ce que tu sous-entends ? »

Avait-il, par inadvertance, ouvert une porte sur un vide qui la

hantait ? La plus pénétrante des cartes sociales (ou celle de son existence bien planifiée, aussi !) n'était en rien le territoire inculte des paradoxes bien réels.

« Que dois-je te raconter. Peter ? Les moments où je me suis ridiculisée ? Ceux où j'ai été obsédée ? En pleine confusion ? Mes plats favoris ? *Mes fantasmes* favoris ? »

Oui, ceux-là, se dit-il.

« Peu importe, dit-il. Regarde la lune. » (Qui surplombait le fleuve, sur lequel elle peignait un serpent d'argent.) Sa face est rasée par le sculpteur de la nuit. »

Elle le dévisagea d'un regard intense. Était-ce un signal ? Il n'en savait rien.

Elle dit : « Elle devrait encore être presque pleine, demain soir. Et l'heure de nous coucher est passée, si jamais on doit être des hiboux bien sages *maintenant*. »

Pour cette nuit d'entre toutes les nuits, Léo Allen n'avait privé les observateurs de rien. Sa propre équipe qui comprenait Carl et lui, l'équipe deux, Fremantle et Ramirez, et l'équipe trois, Mary et Peter, non content d'être en contact les uns les autres, avec la base, et le *Michel-Ange*, avaient des liaisons vidéo multi-canaux avec toutes les caméras de surveillance, équipées en infra-rouge si un nuage noir venait à passer. Pour l'heure, le ciel demeurerait clair ; la clarté des lunes et des étoiles poudrait la ville.

Comme les travailleurs étaient tous rentrés des champs, la population entière était en ville. Beaucoup dormaient, mais les autres erraient en pépant, si bien que rues, cours, et pièces semblaient aussi peuplées – ou dépeuplées – que de jour.

« Fusion moins cent secondes », compta une voix à la radio. La lueur du vaisseau-vide en orbite serait visible d'ici peu.

« Ici Allen. On aura l'impression que la lune donne naissance à une nouvelle lune. Comme si l'autre avait sauté à travers le ciel juste à côté d'elle.

— Fremantle. La naissance d'un mythe, peut-être ? La Bible version Velikovsky ? » Un sarcasme dans la voix.

Peter balaya de sa torche la porte du terrier. Deux yeux de sang séché le dévisagèrent de leur regard noir. Terrifié, il enclencha son com du pouce.

« Ici Catlow. Commandant ! *Michel-Ange* ! N'allumez pas le réacteur à fusion. Cessez la procédure !

— Soixante secondes.

— J'ai compris ce que veut dire le signe. Commandant. Ce ne sont pas du tout des yeux. Ce sont les deux pleines lunes en quasi-conjonction, avant que la plus proche n'éclipse l'autre. Quand elles

sont côte à côte dans le ciel, *il se passe quelque chose !* Tous les combien de temps cela se produit-il ? »

Une voix qu'il ne reconnut pas, venue du *M*, dit, « Trente et une années locales.

— Trente secondes.

— Vaisseau en vue.

— Pour l'amour de dieu, n'allumez pas ce réacteur tant que nous n'avons pas résolu ce problème !

— Ici Everdon, dit Mary. D'accord Catlow. Altération culturelle injustifiable.

— Fremantle. Bonne expérience. Déclenchera comportement pré-programmé. En démontrera l'existence.

— Non ! gémit Peter.

— Quinze secondes.

— Prendre tailleur de pierre au mot ? Piloter vaisseau-vide au marteau et ciseau ? » Une femme. Qui ? Ramirez ?

« Je vous en prie, Ash !

— Protestation enregistrée. »

Dans le ciel – en apparence, tout près de la lune, mais, en fait, quinze mille kilomètres plus bas – le réacteur à fusion du vaisseau-vide s'alluma, pour accélérer le *Michel-Ange* en hyperphase. La lueur parut grossir aux dimensions de la lune.

Tout autour de la cour, les statues se dressèrent sous cette luminosité nouvelle, comme s'ils allaient plonger, voler, lutter, se déchirer. Soudain, la nuit bruisa des pépiements et des gazouillis de ce qui aurait pu être des milliers d'oiseaux effrayés.

Les lémures envahirent la cour. Les femelles étreignant les bébés en larmes, les mâles tirant les enfants, ils franchirent, massés, la porte de l'œil double (ah, non, la porte de la *lune* double) pour plonger dans les ténèbres. Peter fut battu, traîné par le flot de corps qui se ruaient tous vers le même objectif.

« Hé, dit la radio, c'est le renard dans le poulailler ! Ils ont vraiment la frousse ! »

Non, ce n'étaient pas les mains des lémures qui le tiraient, maintenant. C'était Mary, qui le pressait.

« Il faut aller voir ce qui se passe en bas ! »

Peter s'entendit gémir. Tous ces corps massés dans cette catacombe sombre, confinée ! Mais il ne pouvait pas échapper à la pression. Les rayons de leurs torches dansèrent en tous sens tandis que Mary et lui dévalaient, courbés, les degrés d'argile dure, et pénétraient dans une des pièces. La cellule était déjà à moitié pleine. Comme les deux humains s'entassaient avec eux, tout essoufflés, les lémures s'efforcèrent de refermer la porte en bois-bouteille derrière eux. La porte s'encastra dans l'embrasement en argile, et la division lémure se

retira, apparemment certaine que ceux qui se ruaient toujours dans le couloir, dehors, n'essaieraient pas de forcer l'entrée.

À ce moment-là, les lémures se calmèrent. Ils s'assirent et s'installèrent, même les plus jeunes. La présence des grands humains, avec leurs lumières, leurs équipements vidéo, et leurs voix qui babillaient à la radio, semblait immatérielle. Dehors, il n'y avait pas, il n'y avait plus, un seul bruit de course.

« Merde ! » La radio. « Sacrée tempête de poussière ! » Allen ?

« Poussière ? La ville entière *fume*. » Carl, sans aucun doute.

« Je ne vois rien... »

Comme Mary allumait le vidéocom, il apparut que toutes les caméras de surveillance étaient passées en infra-rouge. Des images brillantes et distordues des lémures titubaient dans la brume. Gargouilles, babouffoins et murs exhalaient d'épais nuages roses par leurs pores de pierre microscopiques. Des reflets de lémures, sans doute flous, s'accrochaient aux bas-reliefs, se prostraient, grimpaient, engagés dans d'étranges acrobaties.

« Ville entière cachée. » La voix de Chang, depuis la base. « Partez si possible.

— Allen, Sécurité. Gardez masques pour protection. Tenez caméras pour montrer chemin. Tenez vidécrans devant les yeux. Voyez en infra-rouge. Gardez les objectifs *propres*.

— Recouverts de ce satané truc. Mon cuir chevelu me démange comme jamais... »

Pourquoi les lémures avaient-ils l'air si déformés sur les écrans ? Pourquoi se déplaçaient-ils dans une espèce de ralenti poisseux ? Pourquoi celui-ci escaladait-il un pilier ?

« Patel. » Elle avait regagné la base. « Tout le matériau de la ville dégage des spores, par milliards. Comme du fungus, des vesses-de-loup.

— Ici Ash. Plutôt comme le corail qui fraie. En synchrone, comme jadis tous les ans le long de la Barrière de Corail, en Australie. Vu en vacances quand j'étais enfant. Déclenché par la température et les marées – et par la pleine lune ! Ville peut-être organisme social. Colonie de micro-organismes. Récif aérien. Aérien, et non marin. Commentaire, Fremantle.

— Occupé. » Une toux.

Peter prit la parole. « Déclenché par double lune. Apparence de La lune et *Michel-Ange*. Ensemble.

— Ici Ash. Catlow. »

Mary fit son rapport. « Everdon et Catlow dans terrier, voyez canal vingt. Lémures réfugiés là. Ont fermé portes. Donc quelques survivants. Mais de quoi ?

— De ça, Mary ! » Peter tapota du doigt le petit écran. Bien que

l'image fût deux fois plus brumeuse à cause du revêtement déposé sur les objectifs des caméras, on pouvait encore voir un lémure adossé contre un pilier, hérissé de spores. La bouche de l'indigène béait, son cou s'arquait. Son pénis avait jailli de sa gaine de fourrure, rêche, raidi, énorme. Le lémure était engagé dans un processus de métamorphose en hiéroglyphe du désir lubrique. Tandis qu'il s'accrochait de dos au pilier, ses jambes quittèrent le sol, rétrécirent, se contractèrent, et le soulevèrent de plus en plus haut avec l'aide de ses bras cruellement tordus, jusqu'à ce qu'il s'immobilise et reste suspendu, comme cimenté.

« Indigènes deviennent des monstres, entendirent-ils. Putain d'Halloween.

— Ça démange.

— Ne vous grattez pas.

— Incompatibilité protéinique, dit Chang. Ne devrait pas affecter humains. Mais recommande désintox et quarantaine.

— Ma jambe est *raide*... ! »

Un hurlement... de terreur ? La terreur de qui ?

« Ils ne *fabriquent* pas les statues, Mary, dit Peter. Ils les *deviennent*. Et le reste du matériau ! Ils n'ont jamais bâti la ville. Leurs corps s'y sont fondus par générations entières. Ash avait raison ! Des récifs de corail aériens ! Nourris par le fumier et l'eau de cuisson versés dessus. Et quand vient la sporulation, les organismes coraliens recouvrent les lémures, les transforment en d'autres récifs.

— Mais les lémures sont altérés de si grotesque façon...

— Oui ! Les spores s'emparent de leurs corps. Ils les métamorphosent – selon, je ne sais pas, les émotions archétypes, les passions, les programmes instinctuels des lémures même.

— C'est ainsi qu'ils rejoignent la Nature. » Elle réfléchit. « Mais ils ne fuient pas pour vivre dans les bois. Ils comptent sur un terrier qui laissera assez de survivants pour perpétuer la race. Ils doivent se reproduire vite. Trente et quelques années suffiront pour repeupler, et plus. Mais ils n'essaient pas d'échapper à leur destinée. C'est la seule chose qui leur donne une culture, des villes. » Les voix des équipes un et deux n'étaient plus que des grognements ou des plaintes. Chang avait repris la parole.

« Contrôle par signaux chimiques aériens. Corail est architecte, influence peut-être forme arbre-bouteille, aussi ? Avons commis erreur anthropomorphique. Cru les lémures dominants car nous ressemblent. En fait, maillons d'un système symbiotique.

— Tout juste, dit Mary à Peter. Une symbiose. » Elle parut soudain désespérément triste. « Ça n'a rien de l'Anthropologie Culturelle, c'est de la Bio. De la sale biologie toute simple.

— Lémures nourrissent corail, dit Chang, incorporés

périodiquement, utilisés pour manufacturer masse corallienne supplémentaire. Lémures bénéficient abri, outils, produits agricoles avec lesquels nourrir corail – et pensées reçoivent forme et substance, renforçant programmes qui gouvernent lémures.

— Ils doivent donner leurs corps à leur Dieu, murmura Mary.

— Corail véritable intelligence, alors, chantonna Chang. Bio-ingénierie, hein, Fremantle ? Au niveau moléculaire. »

Silence de Fremantle.

« Peut transmuier éléments corporels. Peut dénouer et renouer cellules, se reproduire sans cesse microscopiquement. Affecte les humains aussi. Mais intelligence impénétrable comme pierre. Pas intelligence à notre sens. Bernée par éclat fusion. »

Un gémissement issu de la radio, tel un matériau qui s'étirerait, se fendrait, et durcirait.

« Combien de temps durera l'air, ici ? » se demanda Mary.

Les indigènes réfugiés dans la cellule étaient presque dans le coma, et ne bougeaient ni ne réagissaient plus guère, malgré le bruit et la lumière que produisaient les deux invités. Dans d'autres cellules, Peter imaginait l'inertie totale. Pour préserver l'oxygène. Ça devait aussi faire partie du programme. Dans ce cas, un programme de survie raciale. Pour le bien de la ville, et le bénéfice du corail.

« Bien assez, dit-il, si nous n'étions pas là. Nous dévorons l'oxygène, comparés à eux.

Le *Michel-Ange* transmettait des demandes inquiètes.

« Ville sporule toujours, fut la réponse. Pourrait continuer toute la nuit. Pertes probables, quatre membres personnel. Deux autres à l'abri au fond terrier scellé.

— Renoncer exploration ? Tour lune, regagner orbite Roche ?

— Négatif, dit Ash. Base en sûreté. Prévoir travaux sur le terrain, récupération corps, port combinaisons protectrices.

— Ils vont dégager Fremantle et Cie ? murmura Peter. Je me demande en quoi ils se sont métamorphosés...»

Alors, la base hiéroglyphique de la vie et la société lémure lui apparut – ou dut lui apparaître ; la façon dont ces êtres poilus se révélaient à eux-mêmes dans un moment transcendant de compréhension, un sommet de conscience, lorsque les spores les recouvraient et les envahissaient, les transmuiaient, les pétrifiaient et les scellaient dans la substance de leur ville en une caricature héraldique, un emblème qui, à première vue, paraissait monstrueux mais ne l'était pas nécessairement.

Simple biologie, en effet ! Quel était le terme qu'il avait entendu Mary employer par dérision ?

Le réductionnisme, oui. Réduire une merveilleuse complexité aux saccades élémentaires des réactions chimiques. Réduire le rêve à des

programmes électro-chimiques, la vision et la passion à la vibration des molécules.

Peter sut qu'il devait déterminer sa catégorie dominante de l'être, son humeur primordiale, dans la racine de pierre éternelle de sa propre existence.

La timidité, la convoitise, l'envie, le désir ? Ou la joie aimante, la patience ou une autre vertu ?

N'était-ce pas aussi une sorte de réduction... ?

Il se rappela les mots d'un poète français depuis longtemps disparu, Saint-John Perse, qu'il avait jadis gardés en mémoire. *On ne bavarde pas sur la pierre...* On ne babille pas, on ne radote pas. Réduit ton sens à ses essences.

« Je monte, dit-il à Mary. Je ne supporte plus d'être ici. Ça m'opprime. Je monte, et je sors.

— Tu mourras ! Les masques ne nous protègent pas. Et tu vas laisser rentrer les spores.

Il y a de nombreuses portes. Ferme bien celle-ci derrière moi. À moins que tu ne préfères m'accompagner ? »

Elle frissonna. « Peter, tu te suicides. Tu vas *mourir*.

— Non. Je deviendrai éternel. Archétype. J'ai parcouru tant d'années-lumière pour me rencontrer, Mary. Comment pourrais-je rentrer sur Terre comme artisan en surplus, plaisanterie, quand je pourrais *devenir* ce vers quoi ma vie a tendu ? Promets que tu ne les laisseras pas me dégager de la ville. Ne les laisse pas me renvoyer chez moi dans un sac à spécimens. Promets-le !

— Écoute, nous avons connu un revers, toi et moi, mais ce que nous avons découvert n'est-il pas plus fascinant ?

— Oh oui. » Il lui tendit son équipement de communication. « Il libère le rêve, et façonne le soi pour l'éternité.

— *Libère* ? Tu seras emmuré dans un récif de corail extraterrestre. Il risque même de ne pas t'accepter. Des encodages différents, étrangers. Les lémures te jetteront des excréments et de l'eau de bouillon sur la figure.

— Promets que tu ne les laisseras pas m'emmener !

— Oui. S'ils veulent bien m'écouter. » Elle paraissait très effrayée, maintenant, ce qu'il déplora.

« Oblige-les, pour une fois. Dis-leur qu'ils auraient dû m'écouter quand j'ai parlé de *M* et de la lune. Dis-leur que je compte communiquer avec le corail en m'offrant à lui, mais il faudra attendre la prochaine sporulation pour voir les effets éventuels. Oui, dis-leur ça. Et dis leur *transmutation* de la protéine en pierre ! Que donnerait la Terre pour la possibilité d'altérer la structure moléculaire de la pierre pour la changer en protéine ? » Même si certains fermiers qui avaient épousé des serveuses y perdraient leurs investissements.

« Je ne te dis pas adieu, puisque tu vas me revoir. » Coinçant provisoirement sa torche sous son aisselle, il creusa l'argile à l'aide de ses ongles pour dégager la porte en bois-bouteille. Elle se libéra avec un bruit sec, et il passa aussitôt dans le corridor, qui semblait dénué de poussières. « Remets-là bien ! »

Et pas trace de lémures. Derrière, des portes bloquaient les cellules. Devant, les marches montaient vers la porte des deux-lunes, qui était fermée. Il les gravit courbé.

Il entrebâilla la porte, sans l'ôter, se faufila dehors, et referma cette barrière de son mieux. À présent, le rayon de sa torche jaunissait un brouillard dense. Il ne discernait pas un détail dans la cour des hiéroglyphes ; néanmoins, il lui sembla se rappeler une brèche commode entre deux grotesques voisins, plus ou moins dans *cette* direction. Il se heurta bientôt à des protubérances dures, à peine visibles. Il se retourna, recula entre ces protubérances et d'autres à portée de bras, il trouva une douceur relative.

Tous les lémures ne devenaient pas hiéroglyphes, gargouilles ou babouffoins. Certes pas ! Nombre d'entre eux devaient juste se laisser écraser pour devenir des blocs de soutien, des parties de mur ou de pilier, du matériau plus que du dessin. Le soubassement ordinaire de la société, ceux-là ! Alors que lui. Peter, venu d'une autre planète, était inhabituel ? Extraordinaire ? Ou peut-être ces types-là étaient-ils des spécimens parfaits, platoniques.

Il arracha son masque, respira profondément, et faillit s'étouffer. Mais déjà une chaude exaltation (démangeaison, oui) courait le long de ses veines et de ses nerfs.

Des pensées tournoyaient dans sa tête, une foule en furie d'images qui essayaient de s'accorder et d'obtenir un schéma unique et solide, de s'aligner comme une escouade à la parade.

Il se moquait de son inconfort. Et même de son agonie ? Il eut vaguement conscience que des parts de lui-même se tordaient et s'arquaient. Mais il était bourré d'opium, ses centres de la douleur déconnectés. Seule la terreur avait fait hurler cette voix à la radio.

Et Mary ? Et la serveuse ? Qui étaient-elles, au regard des siècles ? Sa dévotion allait toute à la pierre. Il aspirait à la spire. Il s'étira, et s'étira. Et il connut le sublime.

The Moon and Michelangelo.
Traduction de Pierre-Paul Durastanti.

8 LE LUPANAR AMBULANT DE GINNY HANCHES-DE-VELOURS : Neal Barrett Jr. (1987)

D'EL occupait le siège du conducteur et Ginny était assise près de lui.

« Ils font la grasse matinée, ma parole ! s'écria-t-elle.

— Ils se méfient, voilà tout, lui répondit Del. Tous les gens souhaitent rester en vie et leur nervosité est plutôt compréhensible.

— Pouah ! Note bien que je me fiche de devoir attendre sous ce soleil de plomb. Mon tarif ne cesse d'augmenter au fil des minutes. Attends, et tu verras.

— Prends garde à ne pas laisser la cupidité l'emporter sur la raison. »

Ginny recroquevilla ses orteils sur le tableau de bord, laissant le soleil rôtir ses longues jambes. Ils se trouvaient à une centaine de mètres de la palissade. Cet obstacle était surmonté de barbelés qui dessinaient des spirales et sur le panneau installé au-dessus des portes ils pouvaient lire :

Première Église du Dieu sans plomb
& Raffinerie de l'Octane supérieur
BIENVENUE
ENTRÉE INTERDITE

Après avoir pensé que repeindre la raffinerie en question n'eût pas été une mauvaise idée – elle semblait avoir été argentée, autrefois, mais était désormais aussi terne que l'étain – Ginny se pencha par la fenêtre pour demander :

« Que se passe-t-il, Opossum ? Ces connards seraient-ils tous morts, là-dedans ?

— Ils réfléchissent. Ils éprouvent de sérieuses difficultés à prendre une décision. Ils ne savent pas quoi faire. »

Opossum Noir était assis au sommet du van, sur un siège de dactylo boulonné au toit. Il se trouvait au centre d'un anneau pivotant sur lequel étaient montés de magnifiques canons de cinquante jumelés brillants de graisse. Il avait devant lui un champ de tir dégagé. Un parasol Cinzano rouge ayant viré au rose délavé l'abritait du soleil. Il étudiait la palissade et les ondes de chaleur qui déformaient les plaines. L'effet visuel le laissait indifférent. Tout ce qui n'était pas débité en tranches puis séché suscitait sa méfiance. Il redoutait les illusions de toute sorte. Il se gratta le nez pendant que sa queue s'enroulait autour de sa jambe droite. Les portes de la raffinerie

s'ouvrirent et des hommes s'avancèrent dans la brousse. Il les suivit dans le réticule de ses armes, en espérant que l'un d'eux serait assez stupide pour tenter une action héroïque.

Opossum dénombra trente-sept individus. Certains avaient des armes de poing, visibles ou dissimulées sous leurs vêtements. Aucune n'échappa à son regard et il ne s'en inquiéta pas outre mesure. Ces gens paraissaient être des bons vivants qui préféraient se distraire plutôt que de se battre. Mais il ne renonça pas à l'espoir de se tromper sur leur compte.

*

* *

Les hommes se regroupèrent autour du van. Ils portaient des jeans rapiécés et des chemises délavées. Si la présence d'Opossum les rendait nerveux, l'apparition de Del dissipa quelque peu leur tension. Ils le regardèrent, échangèrent des coups de coude et sourirent. Del était malingre et chauve, exception faite des touffes de poils qui se dressaient sur le pourtour de ses oreilles. Il portait un manteau noir poussiéreux bien trop ample pour lui et son cou saillait du col du vêtement comme celui d'un jeune vautour regardant autour de lui dans l'espoir d'apercevoir une charogne. Les-hommes oublièrent Opossum et l'entourèrent sans dissimuler leur impatience. Ils attendaient qu'il se décidât à leur montrer ce qu'ils étaient venus voir. Les lettres dorées de type Barnum peintes sur la camionnette verte précisaient le nom de la propriétaire et ce qu'elle se proposait de leur vendre :

LUPANAR AMBULANT
DE GINNY HANCHES-DE-VELOURS
SEXE * TACOS * DROGUES NOCIVES

Del prenait son temps. Il détela la remorque et y installa une petite scène. S'il n'avait pas besoin de plus de trois minutes pour tout mettre en place, il fit durer l'attente près d'un quart d'heure. Les hommes se mirent à siffler et à applaudir. Del feignit de prendre peur, et ils semblèrent trouver cela à leur goût. Il trébucha, et ils rirent.

« Hé, mon vieux, est-ce qu'il y a vraiment une fille, là-dedans ? cria un des spectateurs.

— Vaudrait mieux pour vous que vous ne soyez pas tout seul, lança un autre.

— Messieurs, fit Del en levant les mains pour réclamer le silence. Ginny Hanches-de-Velours en personne va bientôt apparaître sur cette scène et vous ne regretterez pas de l'avoir attendue. Vos désirs les plus

secrets seront satisfaits, je vous en fais la promesse. J'apporte la beauté dans ces contrées désertiques, messieurs. Le plaisir tel que vous en rêvez, la passion sans limites. Tous les tabous sexuels que vous n'avez encore jamais osé transgresser.

— Pas tant de boniments, mon vieux ! cria un homme dont les yeux évoquaient deux puits emplis de poix. Montre-nous plutôt ce que tu as à nous proposer. »

D'autres l'imitèrent. Ils battaient des pieds et sifflaient. Del savait qu'il tenait son auditoire. Faire naître de la colère, voilà ce qu'il avait cherché. De la frustration et de la privation. L'attente impatiente d'une douce libération de la tension. Il leur fit signe de reculer, mais ils refusèrent d'obtempérer. Il leva alors la main vers les portes de la camionnette... ce qui les réduisit brusquement au silence.

Les doubles battants s'ouvrirent, révélant un rideau rouge élimé sur lequel des cœurs et des chérubins avaient été dessinés. Del tendit le bras pour chercher quelque chose derrière la tenture, à tâtons, les yeux clos par la concentration. Il parut pris de panique, comme si ce qu'il souhaitait trouver venait de disparaître. Puis, avec des hésitations, il se remémora comment réussir ce tour et Ginny effectua un double saut périlleux avant pour jaillir de derrière le rideau et apparaître sur la scène dans toute sa splendeur.

Les spectateurs hurlèrent leur enthousiasme. Ginny leur fit pousser des acclamations. Elle avait revêtu pour la circonstance une tenue blanche composée d'une minijupe en tissu brillant, de bottes ornées de franges, et d'un sweater avec un gros « G » rouge cousu sur le devant.

« Ginny Hanches-de-Velours, messieurs ! annonça Del avec panache. Qui vous présente son interprétation personnelle de Barbara Jean, la majorette qui habite juste à côté de chez vous. Bien que pure comme la neige, elle commence à être tenaillée par un feu intérieur et c'est avec empressement qu'elle apprendra tout ce que vous pourrez lui enseigner si vous décidez de lui donner quelques leçons. Alors, que dites-vous de *cela*, messieurs ? »

Ils sifflèrent, hurlèrent et battirent des pieds. Ginny bomba le torse et leva brusquement ses longues jambes, devant lesquelles les spectateurs restèrent bouche bée. Trente-sept paires d'yeux brillaient de désir. Ces hommes tentaient d'imaginer les parties de son anatomie qui leur étaient dissimulées. Des scénarios dépoussiérés de violence et d'amour. Puis elle disparut, aussi soudainement qu'elle était arrivée, et l'assistance menaça de prendre la scène d'assaut. Del sourit, sans s'inquiéter. Le rideau s'entrouvrit et Ginny fut de retour. Sa chevelure blonde était désormais rousse et elle avait changé de tenue en un clin d'œil. Del leur présenta alors Nora l'infirmière, un ange de bonté qui s'abandonnerait dans les bras de ceux qui seraient ses malades. Un instant plus tard, avec des cheveux noir de jais, elle fut Sally

l'institutrice, une femme sévère et froide comme un glaçon jusqu'au jour où un mauvais élève ferait fondre sa réserve et libérerait toute l'ardeur amoureuse contenue au fond de son être.

Ginny disparut à nouveau. Le tonnerre des applaudissements se réverbéra dans la plaine. Del les encouragea, puis écarta les mains pour réclamer le silence.

« Vous avais-je menti, messieurs ? N'est-elle pas la femme dont chacun de vous rêve depuis toujours ? Ne venez-vous pas de trouver l'amour que vous avez espéré rencontrer tout au long de votre existence ? Pourriez-vous imaginer des jambes plus lisses, des chairs plus douces, des dents plus blanches, des yeux plus brillants ?

— Ouais, mais est-elle de *chair* ! » cria un homme. Il s'agissait d'un individu au visage rapiécé comme une vieille paire de chaussettes. « Nous sommes des gens pieux, ici. On ne baise pas avec des machines. »

D'autres reprirent sa question en ponctuant leurs demandes de cris agressifs et en brandissant le poing.

« Je ne puis vous reprocher votre méfiance, monsieur, certainement pas, répondit Del. J'ai eu moi-même l'occasion de partager la couche de quelques filles-droïdes. Elles ne peuvent offrir dans le meilleur des cas que des étreintes de plastique, je vous l'accorde. De telles choses ne sont pas faites pour des connaisseurs tels que *vous*. Non, monsieur, Ginny est aussi réelle que la pluie, et elle s'offre à vous dans le rôle de votre choix. Pour sept minutes de bonheur, messieurs. Et je puis vous promettre que ces instants vous paraîtront durer une éternité. C'est d'ailleurs avec plaisir que je vous rembourserai si je suis un menteur. Et tout cela pour un gallon de carburant seulement ! »

Ses paroles suscitèrent des hurlements et des gémissements, ainsi qu'il s'y était attendu.

« C'est de l'*escroquerie* ! Aucune femme ne vaut autant !

— L'essence a plus de valeur que l'or et nous travaillons dur pour l'obtenir ! »

Del ne se laissa pas fléchir. Il paraissait offusqué et désappointé. « Sachez que je n'essayerai pas de vous convaincre, dit-il. Mon rôle ne consiste pas à vous pousser dans les bras d'une femme, à vous inciter à démontrer votre virilité entre ses cuisses dorées. Pas si vous estimez qu'elle n'en justifie pas le prix, certainement pas. Je n'ai jamais gagné mon existence de cette manière, et ce n'est pas à présent que je m'y abaisserai. »

Les hommes se rapprochèrent, Del pouvait humer leur mécontentement. Il lisait leurs pensées. C'était toujours la même chose, lorsqu'ils prenaient conscience qu'il existait un moyen d'obtenir gratuitement les plaisirs procurés par Ginny.

« Réfléchissez bien, mes amis, ajouta Del. Il convient de faire ce qu'on juge opportun. Et profitez du temps de réflexion que nécessite une telle décision pour porter les yeux vers le toit de notre véhicule et avoir une vision à la fois surprenante et gratuite d'un échantillonnage des armes les plus meurtrières qu'il vous ait probablement été donné de voir ! »

Les paroles de Del n'avaient pas terminé de sortir de sa bouche et les hommes n'en assimilaient encore que partiellement le sens quand Ginny réapparut et lança une douzaine de soucoupes dans les airs.

Opossum Noir réagit si rapidement que son mouvement fut indistinct. Il pivota de cent quarante degrés dans son siège de dactylo boulonné au toit et pointa son viseur sur les cibles, qu'il fit exploser. Pendant que le tonnerre grondait dans la plaine, une pluie d'éclats de porcelaine tomba sur les spectateurs présents en contrebas. Opossum se leva et adressa à l'assistance un sourire de tueur à gages accompagné d'une esquisse de courbette. Devant ses deux mètres de fureur marsupiale et de rapidité impensable, d'yeux noirs d'agate et de gueule aux crocs de prédateur redoutables, les hésitations des membres de l'assistance furent instantanément chassées. Affronter la puissance de feu de ses armes ne représentait pas une solution. Tous comprirent qu'ils devraient payer pour pouvoir prendre du bon temps, ce jour-là.

« Faites chauffer vos engins, messieurs, ajouta Del en souriant. Je resterai ici même pour encaisser vos entrées. Vous pourrez savourer un taco en attendant de connaître à votre tour l'extase. Et ne manquez pas de jeter un coup d'œil à notre étal de merveilles pharmaceutiques et de drogues qui accroissent les capacités de perception de l'esprit. »

Quelques instants plus tard les hommes se dirigeaient vers la palissade. Peu après, ils revenaient avec des jerrycans de carburant bosselés. Del les renifla tous, dans l'éventualité où un petit malin aurait pensé que de l'eau lui permettrait également de monter jusqu'au septième ciel. Chaque client reçut un jeton et alla prendre place dans la file d'attente. Del vendit des tacos et des drogues nocives, acceptant en échange tout ce qui pouvait avoir quelque utilité. Des bougies et des bocaux à conserve, un couteau rouillé, les pages subsistantes d'un manuel d'entretien du char urbain Chrysler Mark XX. Les stupéfiants étaient de couleurs différentes mais de composition identique : douze parts d'origan, pour trois de fiente de lapin et une de marijuana. Tout cela se déroulait sous le regard vigilant d'Opossum.

« Par Dieu, s'exclama le premier homme à sortir du van. Cette fille vaut son pesant de pétrole, je vous le dis. Demandez-lui de faire l'infirmière, et vous ne le regretterez pas !

— L'institutrice est vraiment super, affirma le second. Je n'ai

jamais rien vécu de comparable. Et je me fiche qu'elle soit réelle ou pas.

— Que mettez-vous dans ces tacos ? voulut savoir un client en s'adressant à Del.

— Aucune de vos connaissances, monsieur », répondit ce dernier.

*

* *

« La journée a été longue, déclara Ginny. Ils m'ont littéralement épuisée. » Son nez se plissa. « Dès que nous aurons trouvé une ville, il faudra tout passer au jet, Del. Ça pue comme dans un égout, là-dedans, ou pire. »

Del lorgna le ciel et s'arrêta sous le semblant d'ombre offert par des mesquites. Il descendit et donna des coups de pied aux pneumatiques. Ginny le suivit, fit quelques pas et s'étira.

« Il se fait tard, commenta Del. Préfères-tu continuer ou faire une halte ici ?

— Tu crois que ces types pourraient décider de récupérer leur essence ?

— Je nourris encore cet espoir, déclara Opossum depuis le toit du van.

— Tu es un mauvais coucheur, je le dis tout net, lui lança Ginny en riant. Enfer, continuons. J'éprouve un besoin irréprensible de prendre un bon bain chaud et un repas digne de ce nom. Que trouve-t-on, sur cette route ?

— East Bad News, fit Del. À condition que notre carte soit exacte, naturellement. Il est en outre fortement déconseillé de rouler de nuit. On ne sait jamais qui peut nous attendre au détour du chemin.

— Je sais en tout cas qui attend les personnes mal intentionnées sur le toit de notre véhicule, rétorqua-t-elle. Repartons. Tant de bestioles et de poussière sont occupées à me démanger que je vois une baignoire scintiller à l'intérieur de mon crâne. Si tu veux que je prenne le volant, je le ferai avec plaisir.

— Monte, grommela Del. Je trouve ta façon de conduire encore plus terrifiante que tous les périls que nous risquons de devoir affronter. »

Le matin se leva et apporta aux ombres purpurines des nuances métallisées de cuivre, d'argent et d'or. Vu de loin, East Bad News évoquait des tas d'immondices répandus dans la plaine. De près, ce lieu s'apparentait à une décharge publique. Des baraques de tôle, des toiles de tente et des constructions faites de bric et de broc, des matériaux détournés de la destination qu'ils avaient pu avoir longtemps auparavant. Les autochtones préparaient de la nourriture

sur des feux de bois ou étaient occupés à flâner sans but, bâiller et se gratter. Trois établissements proposaient des repas. D'autres des lits et des bains chauds. Une enseigne visible à l'extrémité opposée de la rue principale retint l'attention de Ginny :

MORO – REPARATIONS EN TOUS GENRES

Armes * Machines * Trucs électroniques

« Arrête ! ordonna-t-elle. Stoppe immédiatement. »

Del parut alarmé. « Pourquoi ?

— Détends-toi. Notre matériel a besoin d'être révisé. Je veux seulement qu'un spécialiste lui jette un coup d'œil.

— Tu ne m'en as rien dit », marmonna Del.

Elle nota ses yeux tristes et ses paupières lourdes, les touffes de cheveux collées à ses oreilles.

« Il n'y avait rien à en dire, répondit-elle avec douceur. Rien de précis, en tout cas. D'accord ?

— Comme tu voudras », fit-il, visiblement de mauvaise humeur.

Ginny soupira et descendit. Des fils de fer barbelés délimitaient l'arrière-cour de l'atelier. Un fouillis de cordes, de câbles et de bouts de ferraille rouillés et impossibles à identifier jonchaient le sol. Un pick-up cabossé semblait étreindre le mur de la bâtisse, dont le toit de tôle ondulée était gauchi par la chaleur du soleil matinal. Une multitude de pièces détachées diverses se répandaient à l'extérieur par la porte d'entrée. Opossum eut un étrange grondement et Ginny vit le Chien émerger des ombres. Un Berger aux yeux jaunes, presque aussi grand qu'Opossum. Un homme apparut derrière lui, occupé à essuyer ses mains noires de cambouis sur son pantalon. Il était nu jusqu'à la ceinture et ses cheveux faisaient penser au crin utilisé pour rembourrer les fauteuils. Ses traits durs comme le roc paraissaient assortis à ses yeux de silex. Ginny estima qu'il eût été presque séduisant, après un bon nettoyage complet.

« Tiens donc ! » fit-il. Il regarda le van, lut les mots peints sur la carrosserie, puis étudia Ginny de la tête aux orteils. « Que puis-je pour vous, ma petite dame ?

— Premièrement, je ne suis pas petite ; deuxièmement, je ne vous appartiens pas ; et troisièmement je doute être une dame. Quoi que vous puissiez penser sur mon compte, abstenez-vous-en. Êtes-vous sorti de votre atelier pour traiter des affaires ou simplement pour faire un brin de causette ? »

L'homme lui sourit. « Je m'appelle Moro Gain et je ne refuse jamais un travail, si je peux le mener à bien.

— J'ai besoin de matériel électrique.

— Nous avons ça. Quel est le problème ?

— Hon-on, fit-elle en secouant la tête. Je dois tout d'abord vous poser une question. Savez-vous tenir votre langue où êtes-vous du genre à aller répéter à tout le monde ce qu'on vous a confié ?

— Avec mon assistant, on nous surnomme Motus et Bouche cousue. Ça vous coûtera un peu plus cher, naturellement, mais vous pourrez dormir tranquille.

— Combien ? »

Moro ferma un œil. « Comment voulez-vous que je le sache ? Qu'est-ce que vous cachez, là-dedans, un engin nucléaire ou une montre dérégulée ? Entrez votre véhicule, et nous y jetterons un coup d'œil. » Il tendit son index gras pour désigner Opossum Noir. « Et laissez-le à l'extérieur.

— N'y comptez pas.

— Aucune arme chez moi. C'est un principe.

— Il n'a que celle que vous voyez sur le toit de notre van. » Elle sourit. « Vous pouvez naturellement tenter de le faire descendre en employant la force, si vous y tenez. Mais je m'en abstiendrais, à votre place.

— Il paraît effectivement peu commode.

— Il est redoutable, à ce qu'il prétend.

— Et puis zut ! fit Moro. Entrez. »

Chien déverrouilla le portail. Opossum descendit du toit en gardant ses yeux huileux rivés sur lui.

Ginny se tourna vers Del. « Va nous chercher un logement. Propre, de préférence. Et toute l'eau chaude qu'on peut trouver dans ce foutu patelin. Bon sang, Del, tu fais encore la gueule ou quoi ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. Ça va passer.

— Je l'espère. »

Elle se glissa derrière le volant pendant que Moro entreprenait de débloquer la porte de son atelier en lui donnant des coups de pied. Le battant finit par s'ouvrir suffisamment pour autoriser le passage de la camionnette. La remorque la suivit en dodelinant. Moro souleva la bâche et parcourut du regard les trente-sept jerrycans d'essence sans plomb avec un intérêt évident.

« Vous avez prévu de faire une longue promenade, dites donc ? »

Sans juger utile de lui répondre, Ginny descendit du van. Les lieux n'étaient éclairés que par la lumière qui parvenait à traverser les fenêtres aux vitres brisées. Ces dernières étaient hautes et étroites et la jeune femme avait l'impression de se trouver dans une chapelle. Ses yeux s'accoutumèrent à la pénombre, et elle put constater que sa supposition était fondée. Les bancs avaient été rangés sur les côtés, en partie dissimulés par les pièces détachées qui s'y entassaient. Une Oldsmobile modèle 1997 se cabrait sur un cric, juste devant l'autel.

« Vous vous êtes trouvé un atelier absolument charmant, fit-elle.

— Il me convient. Bon, quels sont vos ennuis ? Un court-circuit quelque part ? Vous avez parlé de pépins électriques, je crois ? »

Elle le précéda vers l'arrière et ouvrit les portes.

« Seigneur tout-puissant ! s'exclama Moro.

— On ne peut pas dire que ça sent la rose, là-dedans. Mais nous devons prendre notre mal en patience tant que nous n'aurons pas tout passé au jet. » Ginny monta à l'intérieur, regarda derrière elle, et découvrit que Moro ne l'avait pas suivie. « Alors, vous venez ?

— Je réfléchissais.

— À quoi ? »

Elle l'avait vu étudier sa démarche et cette question était superflue.

« Eh bien, vous savez... fit-il tout en raclant le sol du bout des pieds. Comment comptez-vous me payer ? Pour mon travail.

— En carburant. Vous jetez un coup d'œil, vous me dites combien de jerrycans, et j'accepte ou je refuse.

— Nous devrions pouvoir parvenir à un arrangement.

— Vous croyez ?

— Bien sûr, fit Moro en lui adressant un large sourire à la fois paillard et ridicule. Pourquoi pas ? »

Elle ne cilla même pas. « Pour qui me prenez-vous, monsieur ? »

L'homme parut décontenancé. « Je sais lire, madame, même si cela peut vous surprendre. Or il est évident que vous n'êtes ni un taco ni une drogue nocive.

— Supposition erronée. Le sexe n'est en l'occurrence qu'artificiel, tâchez de ne pas l'oublier. En outre, je n'ai pas l'intention d'attendre toute la journée que vous ayez fini de contempler bouche bée mes rondeurs. Je n'ai d'autre choix que de rester immobile ou me déplacer. Dans le premier cas vous me déshabillez du regard, dans le second vous me dévorez des yeux. Je ne peux vous le reprocher, car je suis probablement la plus jolie femme que vous ayez jamais eu l'occasion de voir, mais je vous demande de faire en sorte que ça ne nuise pas à votre efficacité. »

Faute de trouver une repartie adéquate, Moro prit une inspiration profonde et monta dans le van. On trouvait à l'intérieur un lit boulonné au plancher, avec un couvre-lit en coton rouge et un oreiller de satin élimé sur lequel on pouvait lire DURANGO, COLORADO, sur un décor d'écureuils et de cascades ; une table de chevet avec une lampe ayant un abat-jour rose, comme les flamants peints sur le côté ; des tentures écarlates dissimulant les parois ; des photos d'une troupe chorégraphique et une Minnie nue.

« Alors ? fit Moro.

— Voilà le problème », dit Ginny en écartant le rideau qui dissimulait la partie avant de la camionnette et un meuble en panneaux de contre-plaqué assemblés par des vis en cuivre. Elle sortit

une clé de son jean et l'ouvrit.

L'homme étudia l'appareil pendant une minute puis eut un rire. « Bon sang, je veux bien être pendu si ce n'est pas un *projecteur sensoriel* ! » Il adressa à Ginny un regard différent, qu'elle ne manqua pas de noter. « Je n'en avais pas vu un seul depuis des années. J'ignorais qu'il en existait encore.

— Je dispose de trois bandes, expliqua Ginny. Une brune, une rousse et une blonde. J'en ai découvert un véritable stock à Ardmore, dans l'Oklahoma. J'ai dû en visionner trois ou quatre cents pour trouver des filles qui me ressemblaient suffisamment. J'ai bien cru que je deviendrais folle avant d'en finir. Mais je suis allée jusqu'au bout. J'ai ensuite tronqué chaque enregistrement pour réduire sa durée à sept minutes. »

Moro désigna le lit en inclinant la tête. « Comment vous y prenez-vous pour les faire apparaître sous vos clients ?

— Le matelas est hérissé d'aiguilles minuscules. Ils reçoivent une piqure dans les fesses dès qu'ils s'allongent et ils décollent aussi vite que l'éclair. Une dose de sept minutes. Le casque se trouve dans la table de chevet. Je dispose naturellement d'un temps très limité pour l'installer puis le retirer. Les fils passent sous les lattes du plancher, jusqu'au lecteur.

— Seigneur. Si vos clients se rendent compte de la supercherie, vous êtes cuite.

— Opossum me protège. C'est un expert, dans son domaine. Maintenant, dites-moi à quoi tout ceci vous fait penser ?

— Je me demandais si vous étiez réelle. »

Ginny eut un rire. « Et à présent ?

— Je pense que vous l'êtes peut-être.

— Tout juste. C'est Del, le droïde, pas moi. Série Minus IX. Ils n'en ont pas fabriqué un grand nombre. Le marché était plutôt restreint. C'est moi que les clients suspectent d'être artificielle, et ils ne prennent pas la peine de l'étudier de près. Il est très fort pour leur faire son boniment et préparer les tacos et les drogues. Je lui reprocherais seulement d'être un peu trop sensible. Mais personne n'est parfait, comme on dit.

— Et quel est le problème que vous pose cette installation ?

— Je la soupçonne d'avoir malmené certains clients. » Elle mordit sa lèvre inférieure et son front se plissa, ce qui la rendit encore plus désirable, aux yeux de Moro. « Un léger décalage, je pense. Un court-circuit pourrait en être la cause, non ?

— C'est possible. » Il secoua l'appareil et testa une des bobines avec le pouce. « Il va falloir que j'ouvre tout ça.

— Je vous laisse. Vous me trouverez là où Del nous aura dégoté un toit.

— Chez Ruby John, alors. C'est la seule maison ayant une toiture digne de ce nom. J'aimerais vous inviter à dîner.

— Ça ne m'étonne pas.

— Je vous trouve bien hautaine.

— J'ai dû suivre un long entraînement pour parvenir à ce résultat.

— Je précise que je possède également de la fierté, rétorqua Moro. Je n'ai pas l'intention de vous faire une telle proposition plus de trois ou quatre fois. »

Elle hocha la tête, l'air approbateur. « J'avoue que cela me tente presque. Je ne parle pas de la totalité de vos projets, mais d'une certaine partie.

— Ce qui inclut le dîner ?

— J'ai simplement voulu dire que si je *souhaitais* me rendre au restaurant avec un homme, je vous autoriserais peut-être à m'accompagner. »

Les yeux de Moro s'embrasèrent.

« Allez au diable. Je ne souffre pas de la solitude au point de tout accepter.

— Voilà qui est parfait. » Elle renifla et sortît. « Bonne journée. »

Moro analysa sa démarche. Il étudia le jean qui moulait ses jambes, les mouvements hydrauliques de ses hanches. Il envisagea alors d'effectuer plusieurs choses invraisemblables. Il pensa à faire un brin de toilette et se chercher des vêtements de circonstance. Il lui vint à l'esprit de se procurer une bonne bouteille et de visionner les bandes. On lui avait dit que ce n'étaient que des étreintes de plastique, dans le meilleur des cas, mais avec l'avantage appréciable de n'apporter ensuite aucun embêtement.

*

* *

Opossum Noir suivit des yeux le van qui entra dans l'atelier et se sentit brusquement mal à l'aise. Sa place se trouvait sur le toit, d'où il assurait la protection de Ginny tout en adressant des prières sanguinaires à des dieux génétiques disparus. Il n'avait pas quitté Chien du regard depuis son apparition. Odeurs anciennes, peurs ataviques et besoins ancestraux l'assaillaient. Chien referma le portail et pivota vers lui, sans approcher.

« Je m'appelle Chien Rapide, déclara-t-il tout en croisant ses bras velus sur sa poitrine. Et je n'aime pas les Opossums.

— Je ne peux pas sentir les Chiens », précisa Opossum Noir.

Son interlocuteur parut comprendre. « Que faisais-tu, avant la guerre ?

— Je travaillais dans un parc naturel, l'Héritage de notre faune. Ce

genre de conneries. Et toi ?

— Sécurité, évidemment, répondit Chien en faisant une grimace. Je me suis familiarisé avec l'électricité. Puis j'ai amélioré mes connaissances avec Moro Gain. J'ai connu pire. » Il inclina la tête en direction de l'atelier. « Tu aimes te servir de ce machin ?

— À la moindre occasion.

— Tu joues aux cartes ?

— Parfois, fit Opossum Noir en exhibant ses crocs. Je suppose que je devrais pouvoir me mesurer à un Chien.

— En intéressant la partie ?

— Paquet neuf n'ayant jamais été ouvert et mises sur la table », répondit Opossum.

*

* *

Moro se présenta au Bazar de Ruby John aux alentours de midi. Ginny avait loué un box semi-privé isolé par une couverture. Elle venait de prendre un bain, tresser ses cheveux et retailler le bas effiloché des jambes de son jean. Il sentit son cœur se serrer en la revoyant.

« Le travail sera terminé demain matin, déclara-t-il. Ça vous coûtera dix gallons d'essence.

— Dix gallons ? C'est du vol, et vous le savez parfaitement.

— À prendre ou à laisser. La tête de lecture est en sale état. Elle ne va pas tarder à claquer, si vous ne la faites pas réparer rapidement. Vous risquez de ne pas apprécier. Et vos clients encore moins. »

Ginny se laissa fléchir, mais en partie seulement.

« Quatre gallons. Du meilleur.

— Huit. Je devrai fabriquer moi-même les composants.

— Cinq.

— Six. Six, et je vous invite à dîner.

— Cinq et demi et je tiens à pouvoir quitter ce sauna à l'aube. Je veux être sur la route quand le soleil recommencera à griller votre charmante bourgade.

— Merde, vous êtes plutôt coriace. »

Ginny lui adressa un sourire doux et désarmant, ce qui le prit au dépourvu. « Je suis quelqu'un de très bien. Vous devriez apprendre à mieux me connaître.

— Comment dois-je interpréter vos paroles ?

— Abstenez-vous-en. » Son sourire perdit brusquement une partie de sa chaleur. « Je n'ai pas encore une opinion bien arrêtée sur ce point. »

Il semblait pleuvoir, au nord. Le lever du soleil était morne, brouillé, dans des tons de jaune et de rouge sales peu spectaculaires. Elle voyait ces couleurs au-delà d'une fenêtre que nul n'avait pris la peine de nettoyer depuis longtemps. Moro venait de sortir la camionnette de l'atelier. Il précisa qu'il avait fait une vidange et lavé le compartiment arrière au jet. Quant à la remorque, il venait de l'alléger de cinq gallons et demi d'essence. Ginny chargea Del de compter les jerrycans restants, sous le regard attentif de Moro.

« Je suis honnête, déclara-t-il. Il est inutile de contrôler.

— Je sais », répondit-elle tout en étudiant Chien avec curiosité.

Ce dernier lui paraissait étrange. Il semblait de mauvaise humeur, maussade et patraque. Ginny nota qu'il ne quittait pas des yeux Opossum, qui avait regagné son poste sur le toit du van et arborait le sourire cruel propre aux membres de son espèce.

« Où comptez-vous vous rendre, à présent ? » demanda Moro. Il souhaitait visiblement la garder le plus longtemps possible près de lui.

— Vers le sud », répondit Ginny qui était tournée dans cette direction.

« Je m'en abstiendrais, à votre place. Les populations de ces contrées ne sont pas très amicales.

— Je ne fais pas la difficile. Les affaires sont les affaires.

— Pas toujours, rétorqua Moro en secouant là tête. Il faut savoir distinguer les bonnes des mauvaises. Vous trouverez les Dry Heaves, au sud et à l'est. Ensuite, Doom City. Continuez tout droit et vous atteindrez les Hackers. Vous risquez en outre de tomber sur Fort Pru et ses agents d'assurance peu recommandables, dans les plaines. Restez loin de ces types. Ce que vous pourriez obtenir d'eux ne justifie pas les dangers.

— Votre assistance nous a été précieuse. »

Moro retint la portière du van.

« Vous est-il une seule fois arrivé *d'écouter* les conseils qu'on vous donne, madame ? Les miens sont pleins de bons sens.

— Je n'en doute pas. Et je ne saurais vous en être plus reconnaissante. »

Moro la regarda partir. Il était obsédé par cette femme. Toute la clarté du jour semblait se concentrer dans ses yeux. Rien de ce qu'il avait pu lui dire n'avait semblé la satisfaire, mais son attitude hautaine était modérée par un semblant de sympathie. Il n'avait décelé aucune animosité véritable à son égard.

Doom City était une agglomération dont le nom ne l'inspirait guère et Ginny dit à Del de se diriger vers le sud, ou le sud-ouest. Aux alentours de midi, un halo jaunâtre nimba l'horizon accidenté du monde, comme si quelqu'un y faisait rouler un tapis poussiéreux.

« Une tempête de sable, annonça Opossum depuis le toit. Droit au couchant. Je n'aime pas ça. J'estime que nous ferions mieux de rebrousser chemin. Les ennuis semblent approcher rapidement. »

Elle avait déjà pu le constater, Opossum était toujours soit trop concis soit trop prolix. Elle lui dit de couvrir ses armes et de descendre se réfugier à l'intérieur du véhicule. Elle ajouta que les grains de sable ne manqueraient pas d'emporter tous ses poils et qu'il n'aurait en outre aucune cible sur laquelle tirer avant la fin de la tempête. À contrecœur, Opossum Noir vint les rejoindre. Assis avec les épaules voûtées à l'arrière du van, il gardait les doigts crispés comme s'il serrait encore les poignées et les détentes. Il s'entraînait mentalement à entretenir sa rage et à calculer les effets de dérive attribuables au vent.

« Je parie que je peux battre cette tempête, déclara Del. J'en suis absolument convaincu.

— Comment ? voulut savoir Ginny. Nous ignorons où nous nous trouvons et ce que nous avons devant nous.

— Exact. C'est une raison de plus pour y arriver le plus rapidement possible. »

*

* *

Ginny descendit du van et porta sur le monde un regard méprisant.

« Je sens le sable crisser entre mes dents et mes orteils, se plaignit-elle. Je parie que ce Moro Gain savait ce qui nous attendait. Ouais, j'en suis certaine.

— Cet homme m'a pourtant paru honnête, déclara Del.

— C'est bien ce que je veux dire. On ne peut jamais faire confiance à de tels individus. »

La tempête paraissait avoir duré deux jours mais Ginny estimait qu'elle n'avait pas dû débuter plus d'une heure plus tôt. Le ciel était aussi brassé qu'une soupe aux choux. Le paysage paraissait inchangé. Elle ne parvenait pas à différencier le sable apporté par le vent de celui qu'il venait d'emporter. Del fit redémarrer la camionnette. Ginny pensait au bain qu'elle avait pris la veille. East Bad News n'avait pas que des mauvais côtés.

Ils approchaient de la première crête lorsque Opossum Noir

martela le toit.

— Véhicules sur notre gauche, cria-t-il. Des conduites intérieures, des camions, des semi-remorques et des autocars en tous genres.

— Que font-ils ? S'enquit Del.

— Ils viennent droit sur nous et sont chargés de troncs d'arbre.

— De *quoi* ! » Ginny fit une grimace. « Bon sang, Del, arrête-toi ! Tu es un véritable chauffard. »

Del stoppa aussitôt et Ginny monta rejoindre Opossum, afin de scruter l'horizon. La caravane suivait une ligne droite. Voitures et camions ne transportaient pas exactement des troncs... ils ne faisaient qu'un avec eux. Chaque véhicule était en fait une section de palissade ; des rondins assemblés côte à côte et taillés en pointe au sommet. La voiture de tête vira à angle droit et les autres la suivirent. Elle tourna brusquement et quelques instants plus tard une enceinte avait été érigée dans la plaine, aussi carrée que si elle avait été tracée au cordeau ; une muraille dans laquelle s'ouvrait une porte surmontée d'une enseigne :

FORT PRU

Jeux de hasard et Distractions diverses

Assurances Vie * Maladie * Décès

« Ça ne me dit rien qui vaille, commenta Opossum Noir.

— Tu te méfies de tout ce qui bouge, rétorqua Ginny.

— Ils ont des armes légères et paraissent nerveux.

— Ils sont simplement en chaleur, Opossum. C'est pareil que la nervosité, ou presque. » Opossum feignit de comprendre. « On dirait qu'ils ont établi leur camp pour la nuit, dit-elle à Del. Au travail, les amis. Il serait temps de penser à couvrir nos frais. »

*

* *

Cinq hommes vinrent vers le van. Ils se ressemblaient : grands et maigres, hâlés par le soleil, le torse nu à l'exception d'un col de chemise et d'une cravate à rayures. Chacun d'eux tenait un attaché-case aussi mince qu'un sandwich composé de deux tranches de pain sans garniture ni beurre. Deux de ces individus avaient un pistolet glissé dans leur ceinture et un beau Remington calibre douze à canon scié était suspendu par une sangle de guitare à la hauteur du nombril de celui qui devait être leur chef. Del le trouva profondément antipathique. Il avait des dents blanches absolument parfaites, un crâne entièrement chauve, et des yeux de la couleur d'une méduse fondant sur une plage. Il étudia l'inscription peinte sur le van puis

regarda Del.

« Vous avez vraiment une pute, là-dedans ? »

Del le fixa droit dans les yeux. « Je dois avouer que votre grossièreté me choque. Ce ne sont pas des façons de parler d'une dame.

— Hé ! » Il adressa un clin d'œil à Del. « Épargnez-nous vos boniments habituels, d'accord ? Nous faisons nous aussi partie du show-business.

— Est-ce vrai ?

— Roues de la fortune et tapis vert. Des chances comme vous devez savoir les apprécier, j'en suis certain. Je suis le chef actuaire de cette bande et je m'appelle Fred. Je trouve cependant que l'animal perché sur le toit de votre véhicule a une attitude pour le moins hostile. Je ne vois aucune raison de braquer des armes sur mon nombril. Nous sommes vos amis.

— Et je ne vois pour ma part aucune raison pour laquelle Opossum arroserait ces lieux d'une pluie de plomb, rétorqua Del. Mais peut-être avez-vous à l'esprit une chose qui a pu m'échapper ? »

Fred eut enfin un sourire. Le soleil était une énorme sphère dorée en suspension au-dessus de sa tête. « Je pense que nous allons essayer cette fille. Naturellement, nous demandons d'abord à la voir. Qu'acceptez-vous en échange ?

— Des marchandises aussi belles que ce que nous vous offrons.

— J'ai exactement ce qu'il vous faut. » Le chef actuaire fit un autre clin d'œil à Del – une manie qui commençait à irriter sérieusement ce dernier – puis il adressa un signe de tête à un de ses acolytes qui sortit une feuille de papier vierge de son attaché-case. « Du vélin, dit-il en lissant les bords avec le pouce. Cinquante pour cent chiffons, et livrable par rames complètes. Vous ne trouverez rien de comparable nulle part ailleurs. Vous pourrez vous en servir pour écrire, ou l'échanger contre d'autres choses. Une brigade montée des Écrivains du 7^e Mercenaire est passée par ici il y a une semaine. Ils ont presque tout pris, mais il nous reste quelques rames. Nous pouvons également vous proposer des crayons. Des Mirado 2H et 3H, non taillés, avec une gomme au bout. Quand en avez-vous vu pour la dernière fois ? Ça vaut de l'or ! Nous avons aussi des agrafes et divers imprimés : formulaires de réclamations, déclarations de sinistres, et documents en tous genres. Le négoce itinérant, voilà quelle est notre spécialité. Quant à vous, vous devez certainement avoir du carburant sous la bâche qui couvre votre remorque. Je peux humer d'ici son odeur. Ah ! Je suis persuadé que nous parviendrons à traiter quelques affaires. J'ai dix-sept gros-culs sur le point de tomber en panne sèche. »

Un filament fut porté à incandescence à l'intérieur du crâne de Del. Il voyait dans les yeux de l'assureur à quel point il convoitait leur

essence. Il était conscient que ces hommes avaient d'autres appétits que ceux de la chair. Il savait avec une crainte androïdienne qu'ils passeraient aux actes dès que l'occasion s'en présenterait.

« Notre carburant n'est pas à vendre, répondit-il en s'efforçant de garder une voix posée. Sexe, tacos et drogues nocives, voilà ce que nous vous proposons.

— Comme vous voudrez. Aucun problème. C'était une simple suggestion, rien de plus. Vous nous montrez cette fille et je fais venir mes hommes, d'accord ? Que diriez-vous d'une demi-rame par client ?

— Voilà qui me paraît honnête », répondit Del tout en pensant que c'était deux fois trop. Il venait d'obtenir la confirmation que l'actuaire avait la ferme intention de reprendre tout ce qu'il leur donnerait.

*

* *

« Moro avait raison, déclara Del. Ces assureurs sont de véritables bandits. Nous aurions intérêt à filer sans attendre.

— Pouah ! s'exclama Ginny. Ce ne sont que des hommes. Ils arrivent en écumant comme des chiens enragés puis ils repartent avec la queue qui pend entre les jambes. C'est inhérent au négoce de la fornication. Attends, et tu verras. En outre, ils n'oseront pas faire les malins en face d'Opossum Noir.

— Tu ne prierais pas pour qu'il pleuve même si tu te trouvais au cœur d'un incendie, grommela Del. Enfin, je préfère qu'ils ne puissent pas voir notre réserve de carburant. Je vais installer la scène sur la bâche et tu pourras faire ton petit numéro sur la remorque.

— Agis comme tu voudras, lui dit-elle en posant un baiser sur sa joue en plastique et en le poussant vers la porte. Maintenant sors d'ici, je dois me faire belle. »

*

* *

Les craintes de Del paraissaient avoir été infondées. Barbara Jess la majorette réveilla des souvenirs oubliés de pollutions nocturnes et laissa leurs bouches aussi sèches que des serpents. Elle les prépara à affronter Sally l'institutrice et Nora l'infirmière, violations secrètes de l'âme. Del en vint à penser que Ginny avait peut-être eu raison. Confrontée à la séduction féminine, l'attitude agressive naturelle des hommes paraissait se dissoudre. Et ensuite ils semblaient répugner à rompre le charme pendant une heure, peut-être deux. Ils ne pensaient plus à tuer pour une demi-journée. Del en était réduit à faire de simples suppositions sur cette magie et ses mécanismes. Les données

qu'il analysait étaient une chose, les affaires de sexe et de cœur en étaient une autre.

Son regard croisa celui d'Opossum et il se sentit rassuré. Quarante-huit hommes attendaient leur tour. Opossum connaissait le calibre de leurs armes, la longueur de leurs lames. Ses canons jumelés de cinquante les bénissaient tous.

Fred vint vers Del et lui sourit. « Nous devrions discuter de cette histoire de carburant.

— Il n'est pas à vendre, je vous l'ai déjà dit. Allez plutôt tenter de convaincre les types de la raffinerie.

— Nous avons essayé. Ils n'ont pas besoin de fournitures de bureau.

— Ce n'est pas mon problème.

— Peut-être bien que si. »

Del ne manqua pas de relever l'intonation de la voix de son interlocuteur, tranchante comme le fil d'un rasoir.

« Si vous avez quelque chose à me dire, allez-y.

— Nous voulons la moitié de votre essence. Nous vous paierons ce que nous devons pour la fille et ne vous ferons aucun ennui.

— L'auriez-vous oublié ? »

Fred étudia Opossum Noir. « Je peux me permettre de subir quelques pertes, pas vous. Écoute, je sais qui tu es, l'ami. J'ai remarqué que tu n'es pas un homme. J'avais un droïde CPA exactement comme toi, avant la guerre.

— Nous devrions effectivement tenter de parvenir à un arrangement, répondit Del tout en essayant de trouver un moyen de se tirer de ce mauvais pas.

— Je préfère ça. Voilà des paroles que j'aime entendre. »

Le premier client de Ginny sortit du van en titubant, les yeux exorbités et le teint livide.

« Bon dieu, essayez l'infirmière, lança-t-il à ses compagnons. Je n'ai jamais rien vécu de comparable !

— Au suivant, cria Del tout en commençant à empiler les rames de vélin. La luxure, voilà ce que nous vous offrons, messieurs. Ne vous l'avais-je pas dit ?

— La fille est en plastique, elle aussi ? s'enquit Fred.

— Aussi humaine que vous. Pour en revenir à cet accord éventuel, comment pourrais-je être certain que vous tiendrez parole ?

— Seigneur, pour qui me prenez-vous ? Vous avez ma parole d'Assureur-Conseil ! »

Le deuxième client jaillit de derrière le rideau, trébucha et s'effondra de tout son long dans la poussière. Il se redressa et secoua la tête. Il paraissait blessé, du sang maculait le pourtour de ses yeux.

« Cette fille est un vrai tigre », expliqua Del tout en se demandant

ce qui avait bien pu se produire. Il pivota vers Fred. « Excusez-moi un instant. »

Il se glissa à l'intérieur de la camionnette et demanda à Ginny : « Que leur as-tu fait ? Ces types semblent avoir été passés dans un broyeur à ordures. »

— Ça me dépasse. » Elle était pour moitié Nora et pour moitié Barbara Jean. « Le dernier s'est tortillé comme un serpent en proie à une crise d'épilepsie. Il s'arrachait les cheveux. Quelque chose déconne, Del. Les bandes, probablement. Je soupçonne ce Moro d'être un charlatan. »

— Nous voici donc confrontés à deux problèmes différents. Le chef de ces brigands veut notre carburant.

— Nous ne le lui donnerons jamais, bon Dieu !

— Ginny, cet homme a des yeux de crotale. Je le pense décidé à courir sa chance malgré la présence d'Opossum. Nous ferions mieux de filer tant qu'il en est encore temps.

— Hon-hon, fit-elle en secouant la tête. Ça les mettrait vraiment en rogne, tu peux me croire. Laisse-moi quelques minutes. Je leur ai passé une Nora et une Sally. Je vais essayer Barbara Jean et voir ce qui se produit. »

Del ressortit en secouant la tête. Cette décision n'était pas à son goût.

« Une sacrée femme, déclara Fred.

— Elle se surpasse, aujourd'hui. Vos assureurs ont su réveiller son ardeur. »

Fred sourit.

« Il serait temps que je l'essaie.

— J'attendrais un peu, à votre place.

— Pourquoi ?

— Pour lui permettre de se calmer. Vous risqueriez de ne pas être à la hauteur. »

Il comprit aussitôt qu'il venait de prononcer des paroles malheureuses, car le teint de son interlocuteur vira au rouge ketchup.

« Espèce de tas de merde et de plastique ! Sache que je suis capable de satisfaire n'importe quelle femme... *ou* androïde.

— En ce cas, allez-y, répondit Del qui sentait tout son univers s'effondrer. Pour vous, ce sera gratuit.

— Tu l'as dit, bouffi. » L'assureur écarta le client qui se trouvait en tête de la file d'attente. « Préparez-vous à me recevoir, ma petite dame. Je me charge de satisfaire vos besoins et de vous couvrir dans tous les domaines ! »

Ses hommes l'acclamèrent. Opossum Noir dut comprendre que la situation se gâtait et adressa un regard interrogateur à Del.

« Il vous reste des tacos ? demanda quelqu'un.

— Ce n'est vraiment pas le moment », lui répondit Del.

Il envisagea de se déconnecter. Le suicide androïdien semblait représenter la plus élégante des solutions. Mais moins de trois minutes plus tard des hurlements épouvantables s'élevèrent du van. Ils se changèrent bientôt en cris aigus et tous les assureurs se figèrent. Puis Fred ressortit, en lambeaux. Il évoquait un homme ayant donné des coups de pied à un ours mal léché et toutes ses articulations semblaient avoir été inversées. Del avait en outre l'impression que ses yeux n'étaient plus synchronisés. Puis tout se précipita en quelques secondes. Il vit Fred pivoter vers lui et lever les canons sciés pour les aligner sur son regard, si rapidement que même ses pieds électriques ne purent lui permettre de s'écarter à temps de la ligne de tir. Puis Del vit son bras droit exploser et se mit à courir en direction du van. Opossum ne pouvait intervenir. L'actuaire se trouvait à la fois trop près de lui, et trop bas. Les cinquante jumelés ouvrirent le feu. Les assureurs prirent la fuite. Opossum creusa des chaînes de volcans dans le sable et transforma les hommes en passoirs.

Del plongea sur le siège du conducteur pendant que du plomb criblait le véhicule. Il estima qu'il devait avoir l'air stupide, assis derrière le volant avec seulement un bras et une main.

« Laisse-moi ta place, ordonna Ginny. Tu n'y arriveras pas.

— C'est probable. »

Elle démarra et le van s'éloigna dans la brousse, en dérapant de tous côtés. « Je n'avais encore jamais rien vu de semblable, commenta-t-elle. Quand j'ai branché ce pauvre type, il s'est mis à se tortiller comme un ver et ses os se sont brisés comme des allumettes. C'est bien le plus violent des orgasmes qu'il m'ait été donné de voir.

— Quelque chose n'a pas fonctionné normalement.

— J'ai pu m'en rendre compte. Seigneur, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Elle tourna le volant à l'instant où toute une section du désert se mettait à grimper dans les airs. Une pluie de sable fumant tomba sur la camionnette.

« Ils ont des roquettes, commenta sombrement Del. Voilà pourquoi l'arsenal d'Opossum ne les a pas impressionnés outre mesure. Mais regarde un peu où tu vas, ma fille ! »

Deux piliers de feu se dressèrent devant eux. Del se pencha par la fenêtre, pour voir ce qui se passait derrière eux. La moitié des éléments de la palissade de Fort Pru les avait pris en chasse. Opossum tirait sur tout ce qu'il voyait, mais il ne parvenait pas à repérer dans quel véhicule se trouvait le lanceur de roquettes. Les engins d'assaut des assureurs se divisèrent pour les attaquer sur chaque flanc.

« Ils veulent nous prendre en étau », dit Del.

Un missile explosa sur la droite. « Ginny, je dois avouer que je ne

sais plus quoi faire.

— Comment va ton moignon ?

— Il est parcouru de légers picotements électriques. Comme si une sonnette tintait à près d'un kilomètre d'ici. Ils nous encerclent, Ginny ! Nous sommes dans la merde.

— S'ils atteignent nos réserves de carburant, nous n'aurons plus à nous en soucier. Oh, Seigneur ! Pourquoi cette idée m'est-elle venue ? »

Opossum toucha un semi-remorque de plein fouet. Le véhicule interrompit sa course folle et se renversa comme un scarabée à l'agonie. Del put constater qu'être à la fois un camion et un élément de palissade avait ses inconvénients, dont un important problème d'instabilité.

« Fonce droit sur eux, puis braque brusquement, dit-il. Ils sont dans l'incapacité de virer rapidement.

— Del ! »

Des balles crépitèrent sur la carrosserie. Ils entendirent un bruit sourd, puis la camionnette s'immobilisa au terme d'un long dérapage.

Ginny lâcha le volant, l'expression sinistre. « Ils ont dû atteindre les pneus. Nous sommes à plat, Del. Il faut sortir d'ici. »

Et *quoi* faire, ensuite ? se demanda Del. Il lui semblait que des billes roulaient en tous sens à l'intérieur de son crâne. Il reconnut les symptômes d'une panne imminente.

Des crissements de pneumatiques ponctuèrent l'arrêt des véhicules de Fort Pru. Des courtiers fous de rage en jaillirent et coururent vers eux. Ils utilisaient leurs revolvers et lançaient des pierres. Une roquette explosa à proximité.

Les armes d'Opossum se turent brusquement et Ginny grimaça de dépit. « Ne me dis pas que tu es à court de munitions, Opossum Noir ? Les projectiles de ce calibre sont sacrément difficiles à se procurer ! »

Opossum allait répondre quand Del utilisa son bras unique pour désigner le nord. « Hé, regardez ça ! »

Ils notèrent une certaine confusion dans les rangs de leurs ennemis. Un pick-up à la silhouette vaguement familière venait d'apparaître dans les hauteurs. Son conducteur chargea les autres véhicules, en lançant au passage des grenades qui explosaient en formant des bouquets d'un rose soutenu. Il repéra l'homme au lance-roquette couché sur le toit d'un autocar. D'autres grenades interrompirent définitivement ses activités. Les assureurs abandonnèrent alors le champ de bataille et ; Ginny fut témoin d'une scène assez singulière. Six Harley noires escortaient à présent la camionnette. Elles étaient pilotées par des Chow-Chows armés d'Uzi qui effectuaient des zigzags au milieu des assureurs en faite. Les Chiens faisaient gronder les moteurs de leurs motos et soulevaient des panaches de sable dans leur

sillage. Ils étaient impitoyables et abattaient les traînants les uns après les autres, sans faire de pause. Seuls quelques courtiers parvinrent à s'échapper. Un peu plus tard tout était terminé. Fort Pru avait fui, à la débânde.

« Eh bien, on peut dire que les renforts sont arrivés juste à temps, déclara Del.

— Je ne peux pas sentir les Chow-Chows, grommela Opossum. Ils ont une langue noire, personne ne pourra me faire admettre le contraire. »

*

* *

« J'espère que vous êtes tous indemnes, déclara Moro. Eh, l'ami, vous semblez avoir perdu un bras.

— Rien de bien grave, répondit Del.

— Je vous suis reconnaissante d'être venu, dit Ginny. Je suppose que je devais le préciser. »

Moro était captivé par son charme, son ingratitude et la tache de graisse aguichante qui maculait son genou. Il la trouvait aussi adorable qu'un chiot.

« C'était la moindre des choses, compte tenu des circonstances.

— Quelles circonstances ?

— Ce Chien berger exécration est en quelque sorte responsable des ennuis que vous avez pu avoir. Il n'a pu supporter qu'Opossum ait raflé toutes les mises. Au poker, je crois. Naturellement, je ne pourrais dire si les cartes étaient où non marquées. »

Ginny souffla pour chasser une mèche de cheveux de devant ses yeux.

« Pour autant que je puis en juger, monsieur, vos explications manquent singulièrement de clarté.

— J'avoue que tout ceci m'embarrasse. Ce Chien vindicatif a cédé à la colère et a, en quelque sorte, saboté votre appareil.

— Vous avez chargé un *Chien* de réparer mon projecteur sensoriel ?

— C'est un très bon technicien, vous savez ? Je lui ai pratiquement tout appris, il fait de l'excellent travail, quand on ne le met pas en rogne. C'est atavique chez les Bergers, à ce qu'on dit. Il s'est en fait contenté de boucler vos bandes et d'accélérer leur vitesse de défilement. On pourrait dire en quelque sorte que vos clients en ont eu vingt-six fois pour leur argent. Des orgasmes à la vitesse grand V. Les blessures corporelles ne sont pas à exclure.

— Seigneur, je devrais vous tirer une balle dans le pied ! s'emporta Ginny.

— Écoutez, fit Moro. J'ai pour principe d'assurer le service après-

vente et je me suis lancé à votre recherche dès que j'ai su ce qui s'était passé. J'ai demandé à quelques amis de m'accompagner et j'assume la totalité du coût de cette intervention.

— Encore heureux ! » fit-elle.

Les Chow-Chows restaient assis sur leurs Harley, à bonne distance du petit groupe ; et ils foudroyaient Opossum Noir du regard. Ce dernier leur rendait la pareille, mais il admirait en secret leurs tenues de cuir et les motifs magnifiques cousus dans le dos de leurs blousons.

« Vos frais seront encore plus élevés, dit Ginny. J'exige que vous remettiez mon matériel en état.

— C'est la moindre des choses. Naturellement, il vous faudra pour cela rester un certain temps à Bad News. Je crains en effet que ce ne soit un peu long. »

Elle nota son regard et ne put s'empêcher de rire. « Vous ne renoncez pas facilement, je vous l'accorde. Et que comptez-vous faire, au sujet de ce Chien ?

— Si vous voulez de la viande pour vos tacos, je vous la fournirai.

— Beurk. Je préfère renoncer. »

Del se mit alors à tituber en suivant un parcours approximativement trapézoïdal. De la fumée s'élevait de son moignon.

« Pour l'amour de Dieu, Opossum, fais-le asseoir ! lança Ginny.

— Je peux également le remettre en état, proposa Moro.

— Je trouve que vous avez déjà bricolé trop de choses.

— Nous allons bien nous entendre, vous verrez.

— Vous le croyez vraiment ? fit Ginny qui paraissait brusquement inquiète. Je crains de m'accoutumer à vous voir rôder autour de moi.

— Ça pourrait se produire.

— Ou pas.

— Je vais changer la roue, pendant qu'Opossum installe Del à l'ombre, conclut-il. Quant à vous, vous devriez vous chercher une toilette un peu plus habillée pour dîner avec moi. La population d'East Bad News est assez collet monté. »

Ginny Sweethip's Flying Circus.

Traduction de Jean-Pierre Pugi.

-
- 1 Dans un autre monde alternatif, Rome a été fondée, dit-on, en 753 avant Jésus-Christ (N.d.E.).
 - 2 En français dans le texte (N.d.T.).